

# CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO  
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Souvenirs d'enfance et de jeunesse  
d'un orphelin de Giel en Normandie  
entre 1938 et 1950

14, RUE ROGER-RADISSON  
69322 LYON CEDEX 5

Numéro 14-15

Avril-Octobre 1986













# C A H I E R S   S A L E S I E N S

R e c h e r c h e s   e t   d o c u m e n t s   p o u r  
s e r v i r   à   l ' h i s t o i r e   d e s   s a l é -  
s i e n s   d e   d o n   B o s c o   d a n s   l e s  
p a y s   d e   l a n g u e   f r a n ç a i s e

Numéro 14-15

avril-octobre 1986

---

## S o m m a i r e

|                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Présentation (Francis Desramaut)                                                                                    | 3   |
| JEAN LEMONNIER : Souvenirs d'enfance et de jeunesse<br>d'un orphelin de Giel                                        | 11  |
| Annexes<br>L'abbé Emile Onfray, 1878-1953 (A. Bricon). - Révé-<br>rend Père Louis Pansard, 1888-1964 (G. Lorriaux). | 169 |
| Index des noms                                                                                                      | 183 |

---

Comité de rédaction : Michel Bazart, Paris ; Francis Desramaut, Lyon ; Albert Druart, Bruxelles.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon.

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14, rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. C.C.P. Oeuvres et Missions de Don Bosco, Lyon 126.85 L.





## P r é s e n t a t i o n

Jean Lemonnier

Jean Lemonnier, qui, né à Flers (Orne) en 1927, est aujourd'hui professeur de lettres et d'histoire dans un collège d'enseignement public de Villers-Cotterets (Aisne), fut autrefois élève de l'orphelinat salésien de Giel en Normandie (1941-1946) et, un temps, profès salésien (1947-1950).

Un dimanche matin d'octobre 1985, dans sa cité de pierres blanches de Villers et au bord d'une splendide forêt de hêtres émergeant du brouillard automnal, il nous attendait, mon frère salésien Dominique et moi-même, sur le trottoir qui longe l'école où il réside. Je ne me rappelais pas l'avoir rencontré depuis l'été 1944, à Giel. Quarante années ne l'avaient guère changé. Les bras tendus pour l'accueil, l'oeil doux et souriant, la mine ravie, le visage frais et bienveillant, seuls ses cheveux avaient blanchi et la mèche incolore qui le caractérisait y était devenue indistincte. A l'évidence, il était soucieux de bien recevoir ses hôtes de quelques heures, qui allaient lui parler des belles années de son enfance et de sa jeunesse.

En 1943-1944, il avait été, à Giel, l'un de mes élèves de troisième. C'était la classe la plus haute d'un minuscule cycle secondaire encore en formation. Je le revois au dernier banc de la salle, le buste droit refusant l'avachissement coutumier aux écoliers, l'écriture élégante et fleurie, la prose déjà coulante, exacte et châtiée, doué d'une excellente mémoire, naturellement appliqué et de commerce facile avec ses camarades. Le maître ne lui trouvait qu'un grave défaut scolaire : une allergie incoercible aux mathématiques, discipline qui allait lui rendre la vie long-

temps difficile. A la différence de son petit frère Jacques, garçon frétilant dans sa blouse grise, qui attirait beaucoup plus les regards, Jean ne s'était jamais fait remarquer depuis son entrée à l'orphelinat deux ans auparavant. C'était simplement un élève tranquille et studieux de notre internat normand.

#### L'orphelinat de Giel vers 1940

Quand, en 1941, il s'était présenté à Giel, les salésiens n'assumaient la direction de cette maison que depuis cinq années. En 1936, ils avaient débarqué dans une oeuvre ancienne. Perdu à l'écart d'un village du bocage normand, loin du chemin de fer et des routes importantes, à dix-sept kilomètres de la ville la plus proche (Argentan), l'orphelinat agricole de Giel, fondé en 1868 par quelques personnes pitoyables aux malheureux, dirigé depuis une génération par de vaillantes religieuses franciscaines de la congrégation de Perrou (Orne), elles-mêmes aidées par un prêtre séculier faisant fonction d'aumônier, comptait déjà trois quarts de siècle d'existence. Les enfants, parfois arrivés au sortir du berceau et alors au nombre de cent trente, s'il faut en croire un chiffre du bulletin local l'Arche d'octobre 1936, étaient répartis en deux sections : les écoliers et les apprentis, ceux-ci pour la presque totalité agriculteurs.

Une équipe salésienne remplaça l'aumônier diocésain, l'abbé L. Roussel, et les religieuses éducatrices. Elle avait à sa tête le P. Louis Pansard, un Breton trapu aux petits yeux vrillants, le coeur tendre, l'intelligence pratique développée, mais dont la parole et le geste étaient toujours énergiques et pouvaient même être brutaux. Ses auxiliaires étaient en majorité des étudiants d'une vingtaine d'années, frais émoulus du noviciat provincial de Port-à-Binson (Marne). Quelques prêtres les encadraient : avec le directeur Pansard, un économe, un catéchiste et un professeur de phi-



losophie. Ils étaient à peu près tous pleins de forces et d'idées. La vie qui les animait pénétra avec eux dans l'oeuvre giéloise. Les jeux batailleurs de forêt, le chant, la musique instrumentale et le théâtre y furent brusquement à l'honneur. En d'autres termes, nos jeunes salésiens s'exhibaient sur les tréteaux, soufflaient dans les clairons et les trompettes, battaient la grosse caisse et assuraient les parties de ténors et de basses dans les chants polyphoniques des fêtes religieuses. Sur les terrains de jeux, ils défendaient âprement leurs camps et leurs drapeaux. La guerre qui éclata en septembre 1939 n'avait pas freiné l'élan des premiers jours. Au contraire, au début de ce mois fatidique, l'oeuvre accueillit un groupe supplémentaire de garçons de la région parisienne (Levallois-Perret), qui, pendant les cinq ou six années de restrictions alimentaires qui suivraient, pourraient apprécier le pain, le lait, le beurre et la viande de la campagne giéloise. L'un d'eux s'appelait Paul Derveaux.

La section secondaire, où Lemonnier figurait, était en principe une pépinière de vocations sacerdotales. Autrement dit, au fur et à mesure qu'ils grandissaient, les garçons de son groupe étaient invités à s'intéresser au centre salésien de formation, situé (depuis 1939) au "château" de La Guerche, sur le territoire du village de Saint-Hélen (Côtes-du-Nord), à la lisière de la Bretagne et donc pas tellement loin de Giel. Leurs jeunes maîtres provenaient désormais de cette maison ; ils s'y rendaient aussi pour compléter leur formation de prêtres et de religieux. Jean Lemonnier nous expliquera lui-même comment il se laissa porter par le flux, devint à son tour novice salésien à La Guerche et fit ainsi partie, en 1947, du contingent fondateur du scolasticat éphémère de Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise).

### Les mémoires de Jean Lemonnier

Bien que sorti de la congrégation salésienne dès le temps de son service militaire (1950) et tôt engagé dans l'enseignement public, notre ami demeura extrêmement attaché au monde de son adolescence. Il avait alors eu le bonheur de rencontrer sur sa route incertaine d'enfant de l'Assistance Publique les maîtres et les modèles vers lesquels un idéalisme exigeant le portait. Je l'ai trouvé à cinquante-huit ans enthousiaste pour don Bosco et les valeurs salésiennes, comme le sont rarement les religieux âgés, que l'accoutumance a d'ordinaire un peu blasés. Le 18 juillet 1985, il m'écrivait son "émerveillement" après la lecture d'une nouvelle biographie de saint Jean Bosco (celle de Teresio Bosco). Les assises spirituelles de son âme furent soigneusement construites entre onze et vingt ans. Les bourrasques de l'existence - dont il ne nous dira rien, mais qui lui ont été rudes - lui permirent ensuite d'en vérifier la solidité. De tempérament réfléchi et obstiné, il répliqua à la vie arc-bouté sur ses racines. Il rechercha dans les leçons de son vieux curé des réponses aux maîtres du soupçon omniprésents, générateurs de scepticisme religieux et d'immoralisme pratique. Pour se défendre, il se remémora les enseignements du prêtre de Saint-Mars d'Egrenne qui lui avait enseigné le catéchisme et les chapitres d'apologétique des salésiens giémois. Il retrouva en esprit les exemples des croyants qu'il avait côtoyés dans son enfance et son adolescence. Sur ce, en 1983, pressé par d'anciens camarades d'école, que ses facilités d'écriture et une heureuse mémoire des détails - rendues évidentes par d'immenses lettres à la mode du dix-huitième siècle - avaient séduits depuis longtemps, il accepta de coucher ses souvenirs sur le papier. Et il raconta ses années de formation.

Jean Lemonnier écrit et compose avec soin, mais se soucie

peu de gloire littéraire. Au début de l'année 1985, ses souvenirs, demeurés manuscrits, n'étaient encore répandus qu'à une dizaine d'exemplaires et ne touchaient donc que quelques très intimes. L'un d'eux (Paul Derveaux) m'en signala alors l'intérêt.

Exact mais sans minutie, vrai mais pudique, sensible mais discret, épris d'harmonie et de belles idées, d'ordinaire indulgent pour autrui et sévère pour lui-même, abondant plutôt que prolix et jamais inintéressant, Jean offrait en effet aux salésiens français un document exceptionnel sur leur oeuvre d'éducation au milieu de ce siècle. Il vaut en particulier par son point de vue, qui est celui d'un garçon de l'Assistance Publique. Nous pouvons ainsi accompagner dans sa longue adolescence un véritable fils de don Bosco, d'abord à l'intérieur de la ferme de paysans normands où il fut initialement placé, puis dans un "orphelinat" salésien conçu pour de jeunes abandonnés, privés comme lui de famille terrestre et de foyer amical. En outre, ces mémoires sont perspicaces et substantiels. Je n'ai aucune difficulté à imaginer combien les récits de la majorité de ses anciens camarades seraient pauvres et secs. Au contraire, son histoire à lui est détaillée, précise et illustrée d'images colorées. Il s'y révèle peintre et musicien. Son âme, que l'âge n'a pas durcie, a conservé une sorte de lustre enfantin, qui lui a permis de faire revivre avec naturel ses émotions de gamin savourant le lait couvert d'écume des vaches de Saint-Mars, goûtant en silence le baiser vespéral d'une fraîche monitrice du centre d'hébergement de Domfront, abasourdi par le vacarme des gamelles du réfectoire de Giel ou encore ravi, un jour de fête à la chapelle, par une quadruple mélodie qu'entrelaçait la main très fine du P. Le Boulc'h. La scène de l'exclusion de la société salésienne par le provincial de Paris est tout à fait dramatique.

Jean analyse soigneusement son passé intérieur. Il relate l'histoire de son âme. De temps à autre, le nom d'un mémorialiste connu tombe de sa plume de lettré : Augustin d'Hippone, Rousseau, Chateaubriand, Renan ... Je me garderai de le comparer à ces illustres et à quelques autres plus proches de nous, auxquels il m'a pourtant quelquefois fait penser. Car plusieurs de ses analyses psychologiques sont fines, quelques-unes de ses descriptions vraiment évocatrices et certains de ses tableaux émouvants, bien qu'adoucis par un humour habituel. Reportez-vous, par exemple, au récit de sa crise de 1945. On ne s'ennuie pas à l'entendre nous raconter ses années d'enfance et de jeunesse.

Avouons qu'il a été moins heureux dans ses réflexions religieuses ou apparentées, dont la plupart n'ont du reste pas été reproduites ici. Il faut nous en expliquer. Ces réflexions lui tiennent à coeur. C'est très intentionnellement qu'il a intitulé son volume de mémoires : "Ma jeunesse et ma foi". Il a voulu par lui, non seulement narrer ses jeunes années, mais rendre compte de sa foi, en particulier à des amis libres penseurs, qui lui ont occasionnellement échauffé les oreilles : "Comment ? Vous en êtes encore là !" Le manuscrit original comporte, à la suite des vingt chapitres de souvenirs proprement dits que nous allons intégralement recopier, cinq autres - très longs - exclusivement destinés à la défense et à l'illustration des convictions religieuses de l'auteur. Sur les deux cent trente pages du livre, ces chapitres en couvrent quatre-vingts, soit plus du tiers du total. Et leurs titres en disent l'orientation belliqueuse. Ecoutez. C'est : "Voltaire : Mentez ! Mentez !" (chap. XXI) ; "Renan, le cinquième évangéliste !" (chap. XXII) ; "Sartre, le Néant et l'Etre" (chap. XXIII) ; "Nul ne peut venir à moi, si mon Père ..." (chap. XXIV) ; et "Ces religions qui me sont étrangères ..." (chap. XXV). Pacifique et mesuré dans la vie ordinaire, il vitupère ses adversaires idéologi-

ques : Voltaire, Renan, Hitler, Sartre et quelques autres. Mis en face du "diable" (voir, ci-dessous, le chap. XVII), il s'échauffe soudain, se cuirasse dans l'évangile, devient véhément, pratique l'invective outrancière et sabre ces vilains qui ne pensent pas comme lui. Son assurance me touche ; mais, décidément, je préfère en lui le conteur poète au philosophe et au théologien, surtout pour une édition de texte dans les Cahiers salésiens.

#### L'édition des souvenirs de Jean Lemonnier

L'original de 1984, intitulé : Jean LEMONNIER, Ma jeunesse et ma foi (un volume manuscrit, 21 cm x 29,5 cm, 231 p.) a été calligraphié, illustré de lettrines et de culs-de-lampe, puis multiplié et relié par l'auteur lui-même. Nous en reproduisons tels quels les deux premiers tiers (p. 8-150). Seule, la conclusion actuelle, que l'auteur a voulu recomposer pour clore à cet endroit l'histoire de sa jeunesse, diffère du texte primitif. L'ensemble a été accompagné par nous de quelques notes explicatives, en particulier sur les personnages mis en scène et le plus souvent désignés par une simple initiale. On comprendra toutefois qu'en certains cas, l'éditeur soit resté muet sur l'identité de l'un ou de l'autre ... Les notes dérivent de recherches particulières, rapides du reste et donc incomplètes, dans le monde ecclésiastique et salésien, à Rome (archives centrales salésiennes), à Giel, à l'évêché de Sées et à Perrou (archives des soeurs franciscaines). Elles renferment aussi des détails, que Jean lui-même a accepté de nous confier soit de vive voix, soit par sa correspondance. On conviendra que certain portrait de jeune professeur salésien, inconnu en 1947, mais beaucoup moins trente ans après, méritait d'être conservé. L'oeuvre salésienne française de la génération qui nous a précédés ressort ainsi de ces pages avec une meilleure netteté.



Il nous faut peut-être enfin justifier le titre arbitrairement donné par nous à ces mémoires, alors que leur auteur optait pour celui de : Ma jeunesse et ma foi. Les vingt chapitres, qui racontent sa vie jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, sont ici intitulés : Souvenirs d'enfance et de jeunesse d'un orphelin de Giel. Il y a plusieurs raisons à cela. L'objet de ces pages est le seul récit du temps de sa croissance et de son adolescence : les dissertations apologétiques du dernier tiers ont été sacrifiées. La formule : Souvenirs d'enfance et de jeunesse est une réminiscence voulue du titre des mémoires d'Ernest Renan (Paris, 1883), auteur auquel Lemonnier a souvent pensé en cours de rédaction. Il avait, explique-t-il dans son Avant-propos non recopié, "l'intention de donner une modeste réplique aux fameux "Souvenirs d'enfance et de jeunesse" que Renan écrivit pour justifier sa défection." Enfin, la suite du titre : ... d'un orphelin de Giel veut, dès la première ligne, offrir à la maison salésienne de Giel la place centrale qu'elle tient de fait dans cette histoire. Et le terme : orphelin, qui peut sembler inadéquat pour désigner un enfant qui avait encore sa mère, convient assurément à un protégé de l'Assistance Publique et à l'élève d'une maison dénommée par tous : orphelinat au début des années quarante.

Il rappelle opportunément l'état d'abandon du jeune garçon de cette intéressante et même passionnante autobiographie. La description nuancée de son éducation salésienne (littéraire, esthétique, morale et religieuse) prend ainsi, pour nous, un relief, dont elle serait dépourvue si nous imaginions en fond de tableau une famille plus ou moins attentive à veiller sur lui.

Francis Desramaut

J E A N   L E M O N N I E R

S O U V E N I R S

D ' E N F A N C E   E T   D E   J E U N E S S E

D ' U N

O R P H E L I N   D E   G I E L



## C h a p i t r e   p r e m i e r

### SAINT-MARS. ACCLIMATONS-NOUS...

Puisque j'ai résolu de m'expliquer aussi clairement que possible sur "ma jeunesse et ma foi"<sup>1</sup>, il me faut bien commencer par l'époque où elle naquit, c'est-à-dire mes premières années de vie vraiment consciente. Je le ferai avec un sincère attendrissement, cédant à la douce nécessité de me raconter un moment. Je devrai lutter contre le défaut qu'on m'a si souvent et si justement reproché. Quand j'écris, je suis amené à retrancher la plupart des adjectifs qui se pressent sous ma plume trotteuse. Mais il en reste toujours trop, comme lorsque je tente une aquarelle : l'excès de couleur noie les détails et décourage l'artiste, qui abandonne.

Plusieurs de mes proches m'accompagneront en ces narrations. Ils se reconnaîtront et ne m'en voudront pas, j'en suis sûr. S'ils rencontrent, ici et là, de menues inexactitudes qu'ils seraient contraints de me signaler, je leur en demande pardon en les commettant de bonne foi. Mais je me garderai de les nommer, par crainte de donner à mon récit un fâcheux air de roman. Je me permettrai de nombreuses dérogations à cette règle au moyen de simples initiales<sup>2</sup>, mais seulement lorsqu'il s'agira de personnes étrangères à ma famille.

Bien des gens, parvenus à l'âge adulte, ne peuvent s'empêcher de remarquer deux ou trois circonstances de leur enfance auxquelles ils estiment devoir l'essentiel

de ce qu'ils sont. Je ne saurais échapper à une règle qui me paraît assez bien établie, et que certains estiment absolue.

Il m'arrive souvent de penser que, sans trois ou quatre événements survenus entre ma onzième et ma dix-huitième année<sup>3</sup>, je n'aurais probablement rien de ma mentalité présente, à laquelle je tiens tant.

Pour m'en convaincre, j'imagine un moment que la famille dont je suis né n'a connu aucune perturbation. Cela aurait été possible, après tout, puisque des cousins et des cousines, sensiblement du même âge que moi, ont bénéficié d'une jeunesse exempte de drames.

Il est clair qu'à l'éveil de ma raison, mes parents ne m'eussent pas privé du vernis religieux qui se prodiguait et qui se prodigue toujours<sup>4</sup>. Mon rudiment appris, un petit examen à la portée de tout le monde m'eût permis de prétendre sans difficulté à la célèbre communion solennelle. Au cours de cette extraordinaire cérémonie, la main posée sur l'Evangile, j'aurais prononcé ce honteux serment proposé à de jeunes irresponsables, promesse de fidélité qui paraît beaucoup mieux définie par un prêtre de mes amis : "l'engagement formel de tout abandonner le soir même" ! Affirmation excessive sans doute : on "y retourne" quand même le lendemain, car il reste du gigot et quelques bouteilles de champagne. Mais il est parfaitement clair que l'enfant, poussé à l'église "seulement" au nom d'une respectable tradition, se dépouillera de sa foi superficielle aussi aisément qu'il posera son aube. D'ailleurs, l'indifférence des aînés lui fournit un exemple facile à suivre, et il fait preuve sans effort d'une docilité remarquable.

Voilà donc, me semble-t-il, quelle aurait été ma négligeable expérience religieuse, après quoi je pouvais



très bien devenir un excellent libre penseur. En plus de quarante ans, je n'aurais fait qu'une petite apparition à l'église, pour mon mariage (toujours la tradition !), quelques autres sans doute, à l'occasion de plusieurs communions solennelles, afin d'être, à mon tour, pour d'autres enfants, un vivant exemple de désertion.

Mais il n'en fut absolument pas ainsi, parce qu'il plut à Dieu de ménager, en quelques endroits de ma fragile enfance, des circonstances favorables à l'éclosion de la foi qu'Il voulait me donner ...

+

+       +

Lorsque la maladie<sup>5</sup> et la mort<sup>6</sup> s'associent pour détruire le précaire équilibre d'une famille, elles réussissent à merveille dans leur entreprise funeste. C'est ce qui advint chez nous, quelques années avant la guerre, si improprement appelée "dernière". La barque familiale chavira sans prévenir, jetant à la mer quatre enfants. Ma plus jeune soeur, gamine de quatorze ans<sup>7</sup>, assura notre survie, comme un vrai petit chef, en attendant les secours indispensables. Comme nous sommes en pays civilisé, ces secours nous arrivèrent en la personne de l'Assistance Publique, mère d'une assez rigoureuse justice sans doute, mais entièrement dépourvue de tendresse : elle commença par séparer les deux garçons des deux filles, sans s'inquiéter de leur épouvantable chagrin, et envoya ces deux lots au "dépôt", en attendant de voir ce qu'on pourrait en faire ...

Mon petit frère<sup>8</sup> et moi-même eûmes la chance exceptionnelle d'être "attribués" ensemble à une brave paysanne de Normandie<sup>9</sup>. Cette excellente personne, veuve

depuis 1915 ou 1916, on devine pourquoi, exploitait vaillamment sa petite ferme<sup>10</sup> de St Mars d'Egrenne<sup>11</sup>, près de Domfront, en soignant sa mère<sup>12</sup>, une bonne octogénaire qui n'avait pas moins de mérites. Dame A. et grand-mère Ph. avaient toutes deux connu ces redoutables épreuves qui aigrissent l'âme ou la "trempent" définitivement.

Dieu soit loué ! nous avons tiré le bon numéro, mon frère et moi. Nous aurions pu être confiés pour notre malheur à d'affreuses ivrognesses sans principes, à des mégères intéressées seulement par le profit. Tout au contraire, ces deux femmes, que nous vénérions sans arrière-pensées, nous prodiguèrent l'éducation la plus solide et la plus élevée. S'il fallait revivre cette période et si nous étions consultés, sans hésiter nous choisirions les mêmes. Nous les choisirions pour la droiture admirable de leur vie, leur amour instinctif du travail et leur mépris légitime pour toute perte de temps.

J'en ai fini avec ce "nous", car il serait fastidieux de l'utiliser jusqu'à la fin de ce chapitre. Mais mon frère ne me désavouera pas de poursuivre ...

J'accepterais donc avec enthousiasme de m'ôter quarante-cinq ans et de me retrouver petit garçon dans cette gentille ferme, pour m'y acquitter de besognes non moins formatrices que bien des sports. Je conduirais joyeusement à la pâture des Mares Noires nos cinq ou six bonnes vaches, et j'irais les rechercher le soir en faisant claquer mes sabots cloutés. Je leur préparerais, dans la journée, une litière de feuilles sèches et une mangeoire de foin parfumé. Puis je tondrais à la main, sur les bas-côtés de la route, un plein panier de trèfle pour les lapins et, malgré les inévitables piqures, un panier d'orties pour le cochon. J'irais "cri" (quérir)

les oeufs dans les nids des poules. Une ou deux fois la semaine, je tournerais la baratte jusqu'à l'apparition du beurre, garanti frais et écologique bien avant l'apparition du mot. Chaque matin et chaque soir, je laverais la vaisselle et l'écrémeuse sans lessive, surtout, afin que l'eau grasse puisse régaler le porc. Je saisisrais d'un tour de main la petite marmite pendue à la crémaille, et je tremperais la soupe de grand-mère, aux bons légumes du jardin et au saindoux.

En voilà assez pour aujourd'hui et, bien que des dizaines d'autres détails se présentent à mon esprit, j'en dispense volontiers ma plume. Je la dispense également d'allonger ce chapitre, car je trouve à propos de passer au suivant.

#### N o t e s

1. Titre donné par Jean Lemonnier à l'ensemble de son récit.
2. Lesquelles, avec l'autorisation de l'auteur, seront pour la plupart explicitées dans cette édition.
3. C'est-à-dire entre l'arrivée à Saint-Mars en 1938 et la crise religieuse de juin 1945, à l'orphelinat de Giel.
4. Jean Lemonnier ne commença de découvrir le monde religieux qu'après avoir été placé à Saint-Mars à l'âge de onze ans.
5. De sa mère.
6. De son père, décédé prématurément à l'âge de quarante-deux ans.
7. Antoinette, née en 1924.
8. Jacques, né en 1932.
9. Madame Aline Béhuët, veuve de guerre.

10. La petite ferme existe toujours, mais, nous dira Lemonnier dans la conclusion de ces mémoires, a subi des embellissements qui la rendent méconnaissable.

11. Saint-Mars d'Egrenne (Orne), 866 habitants vers 1960, à environ sept kilomètres de Domfront et sur la route qui relie cette ville à Saint-Hilaire-du-Harcouët (N 176). On verra, dans l'annexe I, ci-dessous, que l'administration du diocèse de Sées (ou : Séez) orthographe : Saint-Mard. Ce n'est pas sans raisons : le mot est une contraction de Médard et saint Médard est le patron de la paroisse. - La cité normande de Domfront (4264 habitants vers 1960) connut en d'autres temps des jours de splendeur. Les guerres de religion du seizième siècle lui furent fatales.

12. Philomène Ruault. Madame Aline Béhuët était donc née Ruault.

## C h a p i t r e    I I

"FANER EST LA PLUS JOLIE CHOSE DU MONDE" (Mme DE SÉVIGNÉ)<sup>1</sup>

Pendant que nous nous accoutumions, mon frère et moi, à notre vie de petits commis, nos soeurs faisaient une autre expérience. On mit d'abord à l'épreuve, dans un établissement spécialisé, leurs aptitudes respectives. Ce fut vite fait pour la pauvre aînée qui, jadis victime d'une grave maladie infantile, ne conservait sans doute guère plus que le quart de sa tête. Mais les soeurs d'Alençon ne tardèrent pas à constater que la cadette<sup>2</sup> avait toute la sienne, car elle sut faire promptement mettre fin aux criantes injustices de ces nonnes. On jugea donc à propos de ne pas prolonger inconsidérément son stage ; et, lorsqu'un jeune fermier de Courtomer<sup>3</sup> vint demander aux services concernés une petite bonne pas trop exigeante, ma soeur lui fut tout de suite adjugée.

Fort heureusement, elle venait de tirer, elle aussi, le bon numéro. Elle s'habitua très vite à cette famille besogneuse et brave, conquit tout le monde par sa mine éveillée, son aptitude à toutes sortes de travaux, son courage, sans oublier les charmantes espiègleries dont elle assaisonnait parfois son service. Bien vite, elle devint pour les fillettes de ses patrons une grande soeur adorée et indispensable.

Comme une chance arrive rarement seule, la Providen-

ce avait décidé que ma soeur irait attendre en cette petite ferme normande l'événement décisif de sa vie. L'été 1940, si célèbre par ses convois de réfugiés sur les routes de France, n'allait pas faire que des malheurs. Ce lamentable exode lui amena, comme par hasard, l'excellent jeune homme avec lequel elle devait fonder une si remarquable petite famille.

Je te laisse, ô ma soeur, à ton heureux destin, qui dure toujours, et je rejoins Saint-Mars pour y retrouver "petit frère". Il a bien droit à quelques paragraphes.

Nous étions inséparables, les voisins le remarquaient et s'en attendrissaient parfois. Mes onze ans témoignaient déjà d'une certaine vigueur, malgré le très mauvais régime alimentaire de l'époque précédente. Par contre, le pauvre chérubin, à six ans, n'en paraissait guère plus de quatre. Une mauvaise toux secouait souvent sa fragile poitrine. Les deux braves femmes s'en alarmèrent. Le médecin consulté prescrivit un sirop qui dès lors coula sans restriction. Devant l'absence d'amélioration, dame A. eut l'inspiration de donner au chétif gamin un remède autrement efficace. Chaque matin, tandis que l'écrémeuse se mettait en route, elle puisait à la cuve une tasse de lait tiède qu'elle me tendait ; je portais bien vite ce riche breuvage à l'enfant, qui émergeait un instant du grand lit, avalait sa tasse d'une traite et se rendormait à volonté.

Quand il s'éveillait pour de bon, il sautait prestement du lit, accueilli par le joyeux feu de la cheminée et la soupe que je venais de tremper. Il m'accompagnait dans tous les endroits où l'on m'envoyait, durcissait ses muscles naissants aux mêmes besognes que moi, et cela dans une bonne humeur irrésistible. Comme ces braves femmes, n'ayant sans doute jamais joué elles-



mêmes, ignoraient la nécessité du jeu pour les enfants de notre âge, elles ne l'avaient pas prévu dans notre emploi du temps. Grave lacune qu'il nous fallut combler. Ce fut difficile, car nos divers travaux s'imbriquaient solidement dans le temps. Notre plus fine astuce consista le plus souvent à faire de nos différentes tâches des sortes de jeux. La patronne, d'ailleurs, usait de diplomatie pour nous donner des ordres : "Tiens, gars, sans t'commander, va donc, en t'amusant, aveinder du fein pour les veuches". On y allait avec le sourire, certes, car c'était gentiment demandé. Et la précision "en t'amusant" prenait un singulier relief en nos jeunes têtes. Vu sous cet angle, le travail nous intéressait fort, mais le rendement, bien sûr, en souffrait. La patronne le voyait, se fâchait quelquefois, nous donnait de temps à autre une bonne "trempe", mais pas plus qu'il n'en faut à la moyenne des enfants, n'en déplaise à la pédagogie officielle.

D'ailleurs, si sa fille avait exagéré, la grand-mère nous eût défendus : "Pauv's méchants p'tits chiens !", disait-elle, mettant un trésor de tendresse en ces simples mots. Quand nous avions pris une raclée un peu rude, la bonne octogénaire, à l'oeil toujours humide, trouvait moyen de venir nous verser deux mots de consolation, assortis parfois d'une friandise appréciée : quelques reliefs de tapioca au lait à gratter au fond de sa casserole.

Mon frère et moi rendions donc de précieux services, et nous abattions notre part de besogne. Outre l'ouvrage courant, dont j'ai parlé plus haut, certains moments de l'année voyaient le retour de travaux particulièrement exténuants, par exemple les foins. Notre petite taille et notre enviable agilité nous désignaient pour

le tassement du fourrage sous la toiture du fenil, tandis que les adultes s'amusaient à nous submerger sous la masse du foin. Mais après la sueur et la poussière, le cidre bouché le plus fameux giclait dans les verres, allumait dans les prunelles une flamme honnêtement coquaine et rendait intarissables des langues déjà bien pendues par nature.

Au retour de l'automne, les futailles préparées à temps, nous ramassions des montagnes de pommes et de poires, en attendant de les "piler" à la meule circulaire, actionnée par Bijou, le robuste cheval, et d'en presser un cidre réputé.

A la fin de l'hiver, nos vaches mettaient bas. Petit frère et moi avions bien du plaisir à voir le veau tout neuf faisant déjà des cabrioles, et donnant au pis maternel des coups terribles, pour manifester sa joie de téter.

Je pourrais charger ce chapitre d'innombrables détails supplémentaires, mais je craindrais d'en importuner mes amis. Qu'ils ne s'impatientent pas : je vais tout de même effleurer mon sujet, avant de l'aborder plus franchement.

## N o t e s

1. Lettre du 22 juillet 1671, à Coulanges.
2. Antoinette. Alençon est le chef-lieu du département de l'Orne.
3. Gros village (783 habitants vers 1960) du département de l'Orne.

## C h a p i t r e   I I I

L'ART DE LEVER LES YEUX AU CIEL EN GARDANT LES  
PIEDS SUR LA TERRE

Sans le proscrire absolument, la patronne, ai-je dit, n'admettait qu'avec une certaine répugnance un peu de jeu dans notre vie. Mais cette tolérance n'allait pas jusqu'à nous permettre de nous livrer à n'importe quels jeux. S'il se trouvait un court instant entre deux besoins, on acceptait d'assez bonne grâce que cet intervalle fût comblé par une partie de billes, qu'il fallait d'ailleurs interrompre soudain pour reprendre le collier. On nous permettait également de fouetter la toupie, sur la nationale qui conduisait à l'école.

Mais il y avait un divertissement à propos duquel Madame se montrait toujours intraitable : celui de la "pétoire", que nos petits copains nous avaient enseigné. Il s'agissait de pousser l'un derrière l'autre deux bouchons de chanvre, à l'intérieur d'un tuyau de sureau, et cela avec un long clou emmanché. L'air comprimé projetait fort loin le premier bouchon introduit : nous comparions entre nous la trajectoire et la détonation. Ce jeu faisait fureur. Malheureusement, on devait prendre appui sur la poitrine, et c'est là tout le drame, comme on va le voir.

Nous portions pour aller à l'école cette ridicule blouse 1920-1930, boutonnée par derrière et tombant assez bas au-dessous du genou. Elle nous habillait avec

autant d'élégance qu'un tablier de maréchal-ferrant. Mais je ne puis trop en médire : comme nous étions toujours en culottes courtes, hiver comme été, sa longueur excessive nous garantissait un peu du froid glacial ...

Le devant de la blouse formait une sorte de plastron plissé, excellente plate-forme de lancement pour appuyer le manche de nos pétoires. Après un certain nombre d'explosions, le solide couteil portait des balafres définitives qu'il était impossible de dérober aux yeux de la ménagère. Nous avions alors droit à une terrible scène : "C'est pas Dieu possible ! Avec leurs "pétouères", i's m'cassent leux blouses ! Eun' bonne "débônée", qu'i's mériteraient !" Et comme le geste confère à la parole une efficacité parfaite, nous recevions à l'instant la "débônée" promise, ce qui nous rendait sages pour un bon moment.

Moins sévèrement tancé que son aîné, le "petiot" était beaucoup plus volontiers autorisé à "niger", c'est-à-dire à s'amuser. Il s'y employait en toute conscience, tâchant même de me faire participer à ses jeux. Mais la patronne avait l'oeil et ne le tolérait qu'à la condition de voir mon travail à jour.

Parmi les trouvailles du benjamin, je m'attendris souvent à évoquer celle d'un pittoresque tambour que l'enfant réalisa spontanément avec un vieux seau renversé. L'instrument bien ajusté sur le ventre, il prenait ses baguettes de coudrier et, marchant au pas, sérieux comme un garde républicain, faisait vibrer cette épave ménagère de battements et de roulements endiablés. Les passants s'arrêtaient parfois pour jeter un coup d'oeil amusé sur ce drôle de petit lutin, et le vieux docteur en retraite traînait ses chaussons jusqu'à la grille, au comble du ravissement ; il donnait à

l'occasion une pièce de vingt sous à l'artiste en herbe, pour encourager le talent.

Mais le jeune tambour dut bientôt se livrer à des jeux moins futiles. Troquant ses baguettes contre le crayon, il commença gravement à aligner ses premières lettres, puis on l'entendit psalmodier ses premières phrases. Comme on n'avait pas encore inventé la fameuse méthode globale<sup>1</sup>, il n'en fut pas victime ; il dut se contenter du procédé traditionnel, qui lui donna une orthographe rigoureuse, une grammaire logique et pas plus d'âneries qu'on n'en apprend aujourd'hui.

Quant à moi, je découvris la joie d'une scolarité enfin régulière. J'avais assimilé mes lettres tant bien que mal avant d'entrer à Saint-Mars, juste ce qu'il en fallait pour dévorer des masses d'illustrés absurdes. Les instituteurs ne tardèrent pas à voir qu'ils pouvaient me mettre dans la classe correspondant à mon âge, et ils ne s'en repentirent pas. Cela était nouveau, car une tradition, malheureusement tenace, voulait que les enfants de l'Assistance Publique fussent fatalement incapables de suivre. On nous connut bientôt dans le village : nous étions "les p'tits gars du bureau, en pension chez la veuve, et qu'apprennent si ben ..."

Comme les assistés publics présentaient d'ordinaire une foule de tares, très souvent visibles à l'oeil nu, on s'étonnait, avec peut-être une légère déception, de ne pas nous en trouver plus qu'aux enfants normaux. Certains de nos voisins marquaient quelque dépit de voir leurs enfants multiplier des essais infructueux pour venir à bout d'une leçon, alors qu'il nous suffisait souvent de la lire pour la savoir. Mais, ni les adultes, ni les camarades ne nous tinrent rancune de donner un

démenti aux idées reçues. Adoptés par ce village, et cette famille en particulier, nous n'y connaissions que des amis.

Partagée entre l'école, les travaux champêtres et domestiques, notre journée finissait peu après huit heures du soir. La grand-mère s'était déjà installée dans le large fauteuil nécessaire à sa corpulence, à gauche de la cheminée. Nos trois paires de sabots claquaient moins fort, le feu faiblissait dans l'âtre, mais envoyait encore de belles lueurs sur les poutres noircies du plafond.

La maîtresse de maison s'agenouillait alors, sur la dure, s'appuyant des coudes sur la bancelle de la table. Mon frère et moi faisions évidemment de même. La robuste paysanne commençait par un lent signe de croix, accompagné des paroles saintes, et, d'une voix nette, récitait la longue prière du soir, tâchant de bien adoucir son accent normand. J'ai su, bien plus tard, que cette noble prose est l'oeuvre de Fénelon<sup>2</sup>. Ces impressionnantes phrases, d'un riche contenu théologique, passaient à des lieues au-dessus de nos têtes, mais bourdonnaient à nos oreilles comme une douce berceuse. L'Eglise, dans sa cure de rajeunissement, a relégué tout cela aux antiquités, avec le latin et la soutane : elle a bien fait.

Cependant, la prière allait bon train, et la brave femme ne s'embrouillait jamais en ces tirades admirables. Notre rôle se bornait à semer des ainsi-soit-il à la fin de chaque oraison, mais il en manquait parfois à l'appel, car nous tombions de sommeil. Petit frère piquait résolument du nez à l'acte de contrition, le pauvre chou n'en pouvait plus. A la fin, j'étais quelquefois obligé de le réveiller pour lui dire qu'on était

arrivé. Les deux femmes se montraient plutôt indulgentes, car elles avaient autant sommeil que nous, surtout après une journée de fénaison. Un dernier signe de croix terminait notre élévation vespérale. Suivaient alors quelques considérations à bâtons rompus sur le temps incertain, les besognes à prévoir, "la Maussade qu'allait bientôt faire veau". Mais d'indiscrets bâillements nous incitaient à les abrégier, d'autant plus que le petit s'était déjà coulé au plus creux du lit. "A c't'heure, en va faire des yeux pour demain !", concluait la patronne.

#### N o t e s

1. Jean Lemonnier nous rappelle ici qu'il aura appartenu, pendant toute sa vie active, au corps enseignant des premières classes du secondaire, où ces questions ont été débattues à l'infini. Pendant les années soixante et soixante-dix, l'apprentissage de la lecture a, en effet, suscité en France une véritable querelle de méthodes. Elle opposait la méthode traditionnelle, dite synthétique ou phonématique, à la méthode dite globale. La méthode synthétique procède par une progression : des lettres associées en phonèmes (B-A-BA) aux mots, et des mots aux phrases. Quant à la méthode syncrétique, dite globale (O. Decroly), elle procède par une décomposition postérieure à l'acquisition globale du mot, de la phrase ou de l'expression. Voir, par exemple, R. Dottrens, Au seuil de la culture. Méthode globale et écriture script, Editions du Scarabée, 1966, 2 vol. On a souvent mis au compte de la méthode globale la faiblesse de l'orthographe des Français de la génération actuelle.

2. François de Salignac de la Mothe-Fénelon, archevêque de Cambrai (1651-1715). Mais l'éditeur de ces mémoires, parce qu'il ignore la forme exacte de ces prières, ne peut, à regret, en garantir l'authenticité fénelonienne.



## C h a p i t r e   I V

## VARIATIONS SUR LE MÊME THÈME

Après nous avoir si brillamment montré qu'elle pouvait assumer les fonctions de soliste à la prière du soir, madame nous invita sans façons à prendre les mêmes pour celle du matin. Mais il fallut d'abord les savoir, ce qui ne dépassait pas nos forces, en raison de notre fidèle mémoire. L'examen passé, on nous déclara bon pour la pratique. Chaque matin, après avoir soigné les bêtes, avalé la soupe et lavé l'écrémeuse, on s'agenouillait sur la dure, devant la cheminée, et l'on adressait à Dieu cette prière majestueuse, composée elle aussi, par Monsieur de Cambrai.

Il n'y manquait rien, certes, et on la disait in extenso, quoique la tentation de tricher fût terrible parfois. Malgré de louables efforts, le beau texte se trouvait vilainement déformé par les derniers bâillements que nous tâchions de dissimuler. L'esprit faisait de son mieux pour demeurer "en la présence de Dieu", comme le début de l'oraison nous y invitait. Mais les flammes câlines et capricieuses semblaient nous inviter à leur présenter nos mains bleuies de froid. De là à tendre le cou pour suivre la course des étincelles dans la cheminée, il n'y avait qu'un pas. Nous le franchissions sans peine ; les prières, fidèlement enregistrées, s'échappaient tant bien que mal de nos lèvres contractées par

la torsion du cou.

Clic, clac ! La patronne arrivait sur nos talons avec ses gros sabots et nous enjoignait vertement de rectifier la position. Mais elle réprimait une puissante envie de rire, car elle en avait sans doute fait autant jadis ...

Voilà peut-être venu le moment d'une première "réflexion" un peu développée. Plusieurs de mes amis risquent de s'en faire une bien amère, déplorant que nous ayons été au pouvoir de deux vieilles femmes "confites en pieuserie". Je commencerai par défendre la mémoire de ces vaillantes paysannes, dont l'une aurait probablement cent vingt-trois ou cent vingt-quatre ans, l'autre seulement quatre-vingt-treize<sup>1</sup>. J'affirme que leur christianisme ne saurait mériter de si méprisables épithètes. Mon approche ultérieure de cette foi m'a montré qu'elles pratiquaient l'évangile d'une façon digne, simple et souriante, mais qu'elles ne s'écartaient jamais de la plus rigoureuse orthodoxie. Elles vous eussent éconduit poliment les Témoins de Jéhovah, en leur disant qu'elles avaient assez de leur catéchisme, ce qui est la meilleure réponse à faire aux hérétiques. Je ne prendrais pas la peine d'en chercher d'autres.

Elles croyaient. Cela signifie qu'à leurs yeux Noël n'était ni ce ridicule vieillard à barbe blanche, avec sa hotte de jouets, ni la douzaine d'huîtres, ni la bûche indigeste, mais "l'Incarnation divine, aux temps marqués dans les Ecritures". Les Rameaux représentaient bien autre chose qu'une branche de laurier ou de buis offerte au goupillon du prêtre ; c'était l'entrée triomphale du Fils de Dieu à Jérusalem, peu avant sa Passion. Et Pâques, ce sommet de toute vie chrétienne, n'avait absolument rien à voir avec le poisson ou l'oeuf

en chocolat, le lundi férié, dont elles n'avaient que faire. C'était la Victoire du Christ sur la mort et notre salut définitif.

Les grandes fêtes liturgiques punctuaient et illuminaient la vie de cette famille aux embranchements nombreux. On se préparait à ces solennités par le nettoyage d'une bonne confession, car les faiblesses humaines exigent toujours ce préalable, et l'on allait recevoir le Seigneur, sans ridicule ostentation, en toute simplicité de coeur.

Et pendant que nous apprenions à prier, tâchant de nous identifier le plus possible à ces âmes droites, les camarades laissés naguère en ville apprenaient peut-être à blasphémer, et, pour les plus forts, à démontrer l'inexistence de Dieu ...

+

+        +

Notre responsable légale ne se sentait ni la capacité, ni le droit d'assurer seule notre éducation religieuse. C'est pourquoi notre inscription au catéchisme se fit à peu près en même temps que notre inscription à l'école. Un soir, la patronne nous emmena au presbytère pour nous présenter à Monsieur le Curé<sup>2</sup>. Ce remarquable prêtre nous accueillit avec beaucoup de bonhomie dans les gestes et dans les paroles. Je remarquai tout de suite qu'il abritait d'une toque cylindrique sa calvitie avancée<sup>3</sup>, et que cela lui allait très bien. De plus, sa pipe de vieux routier lui donnait l'air d'un grand-père plein d'indulgence.

Il n'eut aucune peine à obtenir nos certificats de baptême, car notre famille naturelle, par simple réflexe, nous avait fait conférer le premier sacrement de l'Eglise. Mais c'était tout, je veux dire que, chrétiens

depuis notre naissance, nous ne savions absolument aucune des vérités qui fondent notre foi. Tel était le chantier proposé à l'homme de Dieu. Mais il y fit merveille.

Quantité de gens, pour tenter de justifier leur abandon, n'hésitent pas à raconter qu'ils ont connu jadis un prêtre indigne ou médiocre, et que cela les a dégoûtés de l'Eglise pour toujours. Qu'ils me permettent la même attitude, mais en sens inverse : sans ce vieillard exceptionnel<sup>4</sup>, au regard profond, à la voix prenante et passionnée, mon adhésion au christianisme n'eût été qu'une flambée sans lendemain.

Oh ! la messe de notre Curé ! Quelle présence ! Quelle grandeur, dans la simplicité ! Aussi son église était-elle toujours pleine. On courait y chercher cet authentique reflet du Christ, entendre des sermons retentissants, qu'il ne craignait pas de rendre mordants, si les circonstances l'exigeaient. Tour à tour familière et pathétique, son éloquence étonnait les plus rebelles et en imposait à tous. Cités par lui, les Pères de l'Eglise nous devenaient accessibles. Je me souviens très bien comment il nous raconta la mort de sainte Monique, en nous lisant, mais de quel ton ! le bouleversant récit de saint Augustin, son fils<sup>5</sup>. J'écoutais, subjugué, mais le visage du prédicateur se brouilla soudain à mes yeux, car je ne pouvais plus retenir mes larmes.

C'était sa tactique, absolument remarquable : émouvoir avant de convaincre, mais alors quel ensemble cohérent d'impressionnantes raisons<sup>6</sup> ! Aussi, tandis que les cloches vibraient à plein carillon, j'allais à la grand-messe comme à la fête, escorté de petit frère, qui multipliait en chemin ses joyeuses gambades. Les enfants de la paroisse étaient groupés dans le chœur de cette église banale, mais claire et sonore<sup>7</sup>, sous la

surveillance un peu tatillonne d'une religieuse, indispensable en raison de la fragilité humaine.

Les jours de fête, Monsieur le Curé rehaussait l'éclat des cérémonies, grâce au concours de ses six ou sept séminaristes, chiffre étonnant pour un si modeste village. Outre les classiques enfants de chœur, en rouge et blanc, le cortège comprenait un bon nombre de chantres en tenue : leurs têtes, souvent ornées de superbes moustaches, mais en revanche parfaitement lisses au-dessus, émergeaient seules des chapes éblouissantes d'or et de broderies. Un vrai tableau de Courbet<sup>8</sup>, à la réserve près que les chantres de ma paroisse n'avaient pas des trognes d'abrutis.

Monsieur le Curé de Saint-Mars donnait l'exemple d'un bon grégorien, un peu rude, comparé au plain-chant qu'on devait m'enseigner plus tard. Il n'écrasait pas les finales, ne traînait ni ne galopait. Sans avoir des ailes, son grégorien ne chaussait pas de trop lourds sabots. Surtout, sa voix vigoureusement timbrée entraînait l'assistance entière. Parmi les dames de la paroisse, il y avait deux remarquables demoiselles, deux soeurs d'un âge largement canonique. L'une actionnait un harmonium de bonne volonté, mais de poumons asthmatiques ; l'autre chantait de toute son âme, avec un trop généreux vibrato. Toutes deux étaient mises fort élégamment, et de méchantes langues auraient pu dire qu'elles souhaitaient se montrer. Je n'en crois rien. Si elles se coiffaient un peu comme "Ces dames aux chapeaux verts",<sup>9</sup> c'est qu'elles en avaient les moyens. Quant à leurs lèvres un peu trop peintes, elles leur donnaient plus de ressemblance avec les statues de l'église, toutes de la plus mauvaise tradition Saint-Sulpice. Ces femmes, bonnes et souriantes, actives et généreuses, avaient l'estime du village entier. Elles sont mes "saintes secrètes", et je me sens le droit de les invoquer ...

## N o t e s

1. En fait, madame Aline Béhuët est morte en juin 1979, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

2. Nous voyons apparaître ici l'un des principaux éducateurs de Jean Lemonnier, envers qui il a gardé la plus grande reconnaissance. Emile Onfray (né à Landisacq, Orne, le 3 janvier 1878) avait été ordonné prêtre du clergé du diocèse de Sées le 24 mai 1902 et aussitôt nommé (le 1er juillet 1902) vicaire à Saint-Mars d'Egrenne. Il était devenu pro-curé de cette paroisse en 1921 et curé en titre le 10 mai 1928. (Renseignements fournis par le secrétariat de l'évêché de Sées.) En décembre 1985, j'ai été informé sur lui de façon détaillée par un entretien avec son (troisième) successeur à Saint-Mars, l'abbé Louis Gahéry (né en 1920, prêtre en 1948, curé de Saint-Mars depuis 1971), qui l'a personnellement connu ; et par trois notices que l'évêché de Sées m'a très aimablement communiquées : 1) "Un curé phénomène", Semaine religieuse du diocèse de Sées, 18 juillet 1952, p. 238-239 ; 2) A. B(RICON), Jubilé d'or sacerdotal de M. l'abbé Emile Onfray, chanoine honoraire, curé de Saint-Mars d'Egrenne (Orne), 24 mai 1902 - 13 juillet 1952, Alençon, s. d. (1952), 16 p. ; 3) A. B(RICON), "L'abbé Emile Onfray (1878-1953)", Semaine religieuse du diocèse de Séez, 10 juillet 1953, p. 240-243. (L'abbé Onfray est mort à Saint-Mars le 10 mai 1953). Ces récits concordent parfaitement avec le tableau de Jean Lemonnier. (Voir, ci-dessous, Annexe I.)

3. Tête carrée, crâne et mâchoire larges et solides, une couronne de cheveux blancs, des yeux souriants sous une paire de fines lunettes métalliques, tel apparaît l'abbé Onfray sur l'image souvenir de son jubilé sacerdotal, le 13 juillet 1952.

4. "Un curé phénomène", titrait en effet l'article de la Semaine religieuse lors du jubilé de 1952.

5. S. Augustin, Confessions, livre IX, chap. X-XII.

6. "Toute sa vie, il sera un éducateur, un entraîneur, un magnifique formateur d'hommes, portant au coeur la préoccupation constante d'instruire et d'éclairer" (A. Bricon, dans la Semaine religieuse, 10 juillet 1953, p. 240).

7. Style néo-gothique du XIXème siècle.

8. Allusion au tableau "Un enterrement à Ornans" (Salon de 1850-1851) du peintre Gustave Courbet (1819-

1877).

9. Allusion au roman de Germaine Acremant (née en 1889), Ces dames aux chapeaux verts, publié pour la première fois en 1921.



## C h a p i t r e    V

## MONSIEUR LE CURÉ, C'ÉTAIT QUELQU'UN !

La parole de Monsieur le Curé, empreinte de quelque solennité en chaire, devenait d'une remarquable familiarité au catéchisme. A l'heure fixée, un joyeux concert de sabots cloutés crépitait sous la voûte de l'église, et, avec un large sourire, des plaisanteries et de vigoureuses bourrades, le "bon pasteur" entassait ses brebis au bas de la nef. Une courte mais fervente prière commençait l'instruction, et nos oreilles s'ouvraient pour accueillir un lumineux enseignement.

Les religieuses de la Maison Sainte-Berthe avaient vérifié, en nous faisant réciter, que les "demandes" obtenaient des "réponses" impeccables. Monsieur le Curé s'en assurait en consultant le "cahier de notes". A l'occasion, il grondait les têtes dures, mais se radoucissait à la vue de quelques larmes, passait l'éponge et commençait ses explications.

Ce que nous avions appris de façon mécanique en "chantant la comptine", il le reprenait brin par brin, d'une voix ferme et caressante à la fois, sur le ton le plus aimable de la conversation. Et alors, le rébarbatif catéchisme, cette "théologie en comprimés", comme plaisante Gilson<sup>1</sup>, prenait corps et âme. Point de mièvreries ni de sucreries. Il nous commentait le dogme dans toute sa rigueur, la morale avec toutes ses exigences. La lai-

deur du péché n'était pas voilée des lâches complaisances inventées de nos jours. Il tâchait de nous faire comprendre ce que sa belle âme de théologien en savait et, passant soudain du ton familier à l'emportement passionné, sa parole nous enlevait à des hauteurs prodigieuses<sup>2</sup>.

Monsieur le Curé m'apprit à me confesser. Il m'enseigna que les aveux ne servent à rien sans "intention droite ni ferme propos", que l'on peut toujours tromper le prêtre, jamais Dieu. Tout cela était net et fort, admirable et enthousiasmant ; les vérités du christianisme entraient en moi et me devenaient personnelles. Je sentais confusément que je les garderais.

Pour prévenir de possibles tentations d'orgueil, le saint prêtre n'omettait jamais de nous dire que le don de la foi nous venait de Dieu seul, qu'en fondant notre conviction sur les simples données de la raison, nous irions au-devant d'un naufrage assuré, le premier coup de vent emporterait la misérable construction.

Il nous enseignait un christianisme solidement basé, sans ridicules images d'Epinal, sans nous menacer à tous propos des supplices de l'enfer, mais également sans édulcorer la notion de péché. Il revenait souvent sur la nécessité de demander à Dieu cette foi que Lui seul peut affermir en toute âme de bonne volonté : "Nul ne peut dire : Jésus est Seigneur !, s'il n'est avec l'Esprit Saint."<sup>3</sup>

Je sentais au fil des jours que les leçons mûrissaient en moi. Parti de zéro, j'avais acquis en quelques mois une instruction religieuse qui me situait au même niveau que la moyenne de mes condisciples. Assidu aux offices, j'y allais de moins en moins pour obéir et de plus en plus par faim personnelle, jamais assouvie. Je cherchais

toujours dans la direction des premières découvertes émerveillées.

Si j'arrivais à l'église avec un peu d'avance, j'attrapais un de ces petits livres noirs pour lesquels on affiche tant de répulsion. Je savais ce que j'allais trouver en me rendant à telle page, et j'éprouvais par avance la forte émotion qui m'y attendait : le récit de la Passion était là, avec le Personnage central, dont je buvais lentement les paroles, les minables figurants du Drame, apôtres, fonctionnaires juifs et valets de César. Tout à ma lecture avide, je craignais que la sonnette de l'Introït ne m'empêchât de poursuivre jusqu'à l'épisode fulgurant de la Résurrection.

Quel chemin parcouru ! Je laissais s'estomper sans regret les derniers souvenirs d'une première enfance anarchique et sans âme. J'envoyais au diable le fatras de ma prime culture littéraire, dont les pitoyables sommets s'appelaient, je m'en souviens, les Pieds Nickelés et Bibi Fricotin !

Lorsque j'eus atteint l'âge de la communion solennelle, j'y fus admis, bien sûr<sup>4</sup>. On ne m'avait d'ailleurs pas demandé mon avis, pas plus qu'on ne le fait dans les familles indifférentes. Sincère admirateur des adultes qui m'épaulaient, c'est tout naturellement que je souhaitai m'engager moi aussi, sans la moindre idée d'abandon postérieur.

Le fait de me trouver en tête de peloton au classement provoqua un certain embarras. Conformément à une tradition solide, les premiers de la promotion devaient réciter une sorte de petit discours appelé "acte". L'"acte des parents" me revenait de plein droit, mais comme je ne pouvais en présenter de véritables, il fallut bien

céder ce privilège au second. On m'en attribua sans difficulté un autre. Je n'eus aucun chagrin de ne porter qu'une dérisoire chandelle, alors que le fils du gros fermier pouvait à peine déplacer son cierge. Les courageux efforts qu'il déploya pour en venir à bout me dédommagèrent assez de l'injustice.

Aucun problème pour le costume : on se contenta de bien brosser celui des dimanches ordinaires. Mais on l'orna d'un brassard neuf, pointe d'élégance pour la photo. A cette époque, les communiantes ressemblaient encore à des mariées d'opérette. On n'avait pas introduit l'usage de l'aube qui en fait, filles et garçons, des moinillons de pacotille, complaisamment offerts à la mitraille des flashes. Du reste, quel que soit le costume, le résultat demeure le même : la vie chrétienne s'arrête ici, mais c'est un enterrement de première classe.

On ne pensa pas à m'offrir ma première montre. Peu importait, nous avions à la maison deux magnifiques horloges campagnardes, qui nous carillonnaient généreusement, deux fois chacune, toutes les heures et toutes les demies. L'une d'elles avait l'impertinence de se mettre en route quelques minutes après l'autre, mais tout ce vacarme n'arrivait pas à perturber notre sommeil.

Très souriant, noble et paternel, Monsieur le Curé présida donc l'engagement officiel de ses enfants, et les présenta lui-même au Seigneur. Il revint à une brave petite fille d'adresser à Notre-Dame le plus joli compliment.

Trois jours de retraite m'avaient préparé à ce premier sommet de mon enfance chrétienne, trois jours durant lesquels j'avais ouvert mes oreilles, et surtout mon âme, à cet enseignement simple et conquérant. Je me sen-

tais le coeur d'une incroyable légèreté. Le serment que je prononçai sur les évangiles ne me parut pas déplacé.

Mes bonnes paysannes communièrent à la même Table, et j'étais bien décidé à les garder pour modèles de droiture chrétienne. La messe et la communion n'étaient pas à leurs yeux une formalité de circonstance qu'il fallait bien accepter. Ce jour-là, elles participèrent à l'eucharistie comme les autres dimanches, par faim et soif du Seigneur. Je résolus d'avoir ma vie chrétienne personnelle et fervente, en me gardant de la morne routine, qui en est la mort.

La patronne évita de justesse les frais du repas. Elle avait un brave homme de frère, considérable fermier de Saint-Mars, et dont le fils était "de cérémonie" en même temps que moi. Il fut donc décidé que le "fricot" (terme consacré) se ferait chez lui. Les divers invités, bien tassés dans les voitures hippomobiles, envahirent tout à coup la vaste cour de ferme, au joli son des grelots. A part notre hôte, nul n'avait encore d'auto pour aller au bourg et en revenir. On nous eût fait rire aux larmes en nous disant que ces sortes de cabriolets rustiques seraient un jour promus objets de luxe.

Les invités d'une maturité plus ou moins avancée se souciaient peu du contraste entre leur tenue noire acquise dans les années 1920 et le costume plus moderne de 1940. Ces bonnes têtes de Normands avaient la face bien bronzée par les travaux en plein soleil, et le nez rubicond pour une autre raison.

Tout ce monde jovial et bavard prit place sous une vaste remise, aux murs recouverts de draps impeccables, baptisée salle à manger pour la circonstance. La basse-cour fournait l'essentiel du menu, comme aux repas de battage. Petit frère et moi étions parfaitement agrégés

aux autres enfants, déterminés à ne pas laisser notre part de festin, sous l'oeil amusé des adultes. On trinqua, bien sûr, à grands coups de cidre excellent et de vin médiocre. Avec un peu d'attention, il était possible de saisir quelques bribes de dialogue :

"Saprés gamins, toujou's aussi résous ! - Pauv's tiots mégnets, qu'ils ont profité à c't'heure ! - L'gars Marcel a récrit du front ... - All'ous pas bentôt tuer l'cochon ?"

Et ainsi de suite pendant des heures, jusqu'au moment où la nécessité de la traite vespérale mit brusquement fin au banquet.

#### N o t e s

1. Etienne Gilson (1884-1978).

2. Sur l'image-souvenir de son jubilé sacerdotal (1952), on lit la phrase tracée de sa main : "Avec St Jean (ép. III, v. 4), je vous dis : "Ma plus grande joie est d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité !" Emile Onfray, prêtre."

3. Voir I Cor., XII, 3.

4. Mai 1940.

## C h a p i t r e   V I

Juin 40 : les importuns visiteurs !

Trois semaines après ce beau jour, il s'agissait d'une autre fête<sup>1</sup>. Mêlés aux lamentables convois de réfugiés, nos petits soldats descendaient au plus vite la nationale, revenant de guerre avec beaucoup plus de précipitation qu'ils n'y étaient allés, et fort pressés de rentrer chez eux. Ils avaient, sans le faire exprès, laissé choir le fusil, qui eût retardé leur fuite. Chacun d'eux portait la moitié d'un uniforme, mais les bandes molletières se remarquaient ici et là, et l'inutile masque à gaz crevait la poche du sac à dos. Nous regardions passer cette débandade, le coeur serré, et inquiets pour la suite.

Peu après le passage du dernier bidasse, qui allait sans doute se faire cueillir plus loin, la rumeur parcourut le village : "Ils arrivent !" On se camoufla bien vite au creux des maisons, et on mit l'oeil au carreau. Nous voulions voir comment ils étaient en chair et en os, car nous ne les connaissions qu'en image.

Moins discrets que leurs négligeables ennemis, ils déferlèrent bientôt par camions bondés, bien sanglés dans leur uniforme feldgrau, et casqués de cette horrible marmite sans pieds. Las de les observer derrière les fenêtres, on se risqua bientôt devant la porte, a-



fin de les examiner plus en détail. Nous avions d'ailleurs tout le temps : la défaite nous condamnait à les garder plus de quatre ans sur notre dos.

La Wehrmacht ne nous fit aucun mal, ce qui passa déjà pour une faveur exceptionnelle. On eût dit qu'Hitler, après avoir envoyé en Pologne ce qu'il avait de plus féroce, ne disposait plus pour notre paisible contrée que de gentils soldats bien honnêtes. Il nous les envoyait prendre un peu de vacances, aux frais des vaincus, évidemment.

Un détachement s'installa sans façons à l'école de filles, tout à côté de notre ferme. Dans la cour, naguère vibrante de rires innocents, retentirent soudain les ordres gutturaux de quelque Feldwebel, auxquels répondaient les claquements des bottes.

Ils avaient pourtant de bonnes têtes rassurantes, et quand on les voyait se raser en sifflotant, on avait peine à s'imaginer qu'ils vous eussent exterminé tout le village en cas de besoin. C'est que, dans l'armée, l'habit fait très souvent le moine. Affublez n'importe quel humain d'une tenue militaire, et il n'y a plus besoin de le pousser au meurtre : il y va tout seul, c'est la pente naturelle.

Nous avions eu la simplicité de penser que la ligne Maginot nous protégeait absolument, et qu'Hitler n'oserait jamais la contourner par le Nord. C'était faire injure à la fourberie du Führer. Il pouvait violer la neutralité belge aussi efficacement que le Kaiser en 1914. Ayant pris soin de clouer notre aviation militaire au sol, comme on écrase une punaise, il ne pouvait plus rencontrer de résistance sérieuse. Si nous avions pris cette initiative chez lui, la veille de son attaque, voilà une guerre qui eût changé de face. Mais il

était bien question d'initiatives en notre Etat-Major sénile et aboulique !

Pour l'instant, c'était l'heure des succès insolents d'Hitler. Il faisait la "raison démonstrative" de son Blitzkrieg, "guerre-éclair" en notre langue, et réalisait le programme de "Mein Kampf", l'évangile nazi. Nietzsche, en écrivant sa philosophie de fou, n'avait sans doute pas songé qu'il se trouverait un plus fou que lui pour la mettre en pratique. Hitler avait d'ailleurs proclamé que "sa force faisait son droit", et l'Allemagne, dans son ensemble, estimait qu'il avait raison, puisqu'il réussissait<sup>2</sup>.

De généreux pacifistes, sous l'égide de Romain Rolland<sup>3</sup>, avaient adressé au Reich de pathétiques indignations sans pouvoir arrêter les Panzerdivisionen ni la Luftwaffe. Les antimilitaristes actuels s'étonnent toujours de cet échec.

Pendant ce temps, à Berlin, les salles de concert faisaient retentir à pleins poumons l'immortel Hymne à la joie. Le triomphe nazi, après avoir libéré les démocraties de leurs régimes parlementaires, leur offrait, par la voix des ondes, l'harmonie de sa culture souveraine. Les géants Beethoven et Wagner pouvaient, après Nietzsche et Hitler, s'imposer comme les principaux dieux du panthéon germanique. Mais il fallait écarter sans pitié toute la musique de Mendelssohn, ce "sous-homme"<sup>4</sup>. Les anomalies de Rubinstein<sup>5</sup> et de Menuhin<sup>6</sup> prouvaient assez que cette race inférieure pouvait, par accident, et avec l'aide de la culture occidentale, se mêler d'atteindre un niveau remarquable. Quant à l'exceptionnelle intelligence d'Einstein, quelques gouttes de sang aryen pouvaient très bien expliquer le phénomène.

Inutile de dire que le paysan de treize ans ignorait alors jusqu'à l'existence des noms que sa prolixité d'adulte étale ici sans vergogne<sup>7</sup>.

Dans les rues du bourg, les Allemands nous saluaient volontiers, avec une courtoisie un peu roide, à cause de l'uniforme, mais fort gentiment. Quant à nous, nous gémissions de les voir abîmer nos routes avec leurs sables bottes. Le pied délicat de nos vaches en pâtissait. Nous avions pourtant assez de la fièvre aphteuse pour faire boiter les pauvres bêtes.

Un gros Feldwebel me complimenta un jour en me voyant cueillir de l'herbe pour mes lapins. Et, tandis qu'il jargonnait en un français approximatif, j'enrageais de ne pouvoir lui faire avaler ma provision d'herbe, avec le panier. Ce fut là toute ma participation à la Résistance. Il n'y a pas de quoi se vanter, mais ce patriotisme en vaut bien d'autres, et ne se prête à aucune équivoque.

Le soir, quand nos Teutons avaient quartier libre, une sélection de ces héros prenait place sur le perron de l'école. Quelques Lieder, probablement de Schubert ou de Brahms, franchissaient alors le mur pour étonner nos rudes oreilles de paysans. Nos envahisseurs se révélaient aussi remarquables à figurer le suraigu qu'à mitrailler les populations civiles affolées : on est artiste ou on ne l'est pas.

Je ne pouvais évidemment réaliser l'épouvantable tragédie qui ensanglantait l'Europe. Ma mémoire et mes yeux n'en ont retenu que plusieurs tableaux, mais avec une profonde netteté. Quant à mon âme, "mon essentiel", la ferme doctrine de Monsieur le Curé lui interdisait le désespoir et une certaine forme de révolte. L'insti-

tutrice parlait à ses élèves dans le même sens, d'autant plus qu'elle puisait toute sa force de caractère à la même source évangélique. A l'école publique, on n'est quand même pas obligé de tout dire au nom de Jules Ferry<sup>8</sup>.

+  
+       +

Quelque chose m'avait littéralement transformé, et je n'hésite pas à dire que c'était la grâce, avec tout ce que le terme théologique implique d'intervention divine. Tout se passait au plus secret de mon âme, et je n'avais pas, à cet âge, une conscience fort nette des progrès que le Seigneur y faisait. Je n'y étais d'ailleurs pour rien, mon rôle se bornant à n'opposer aucune résistance volontaire aux mystérieuses lumières qu'il plaisait à Dieu de me donner. Je trouvais, dans l'acte même de la prière, la réponse à toutes les questions posées par le sévère catéchisme.

A ce degré d'instruction religieuse, j'avais déjà, ce me semble, assez de solides notions pour affronter bien des pièges. Dieu S'était servi, pour mes premières leçons, de deux humbles femmes plus occupées à observer les exigences des évangiles qu'à spéculer sur les textes. En second lieu, j'avais eu pour maître un vieux prêtre aussi saint que savant, auquel je devais l'enthousiasme et la soif de connaître.

Je savais par coeur mon catéchisme. Les formules de ce petit livre s'étaient imprimées en mon esprit, et plus encore dans mon coeur, de façon ineffaçable. Je crois que leur texte eût survécu à la perte de ma foi, si j'avais eu le malheur de faire naufrage. Le travail

mécanique d'enregistrer les demandes et les réponses, dans un ordre rigoureux, me donna de surcroît une mémoire exceptionnelle qui me fut ensuite d'une grande utilité dans mes études profanes.

Ce n'était pas là l'essentiel, à vrai dire. Si mon instruction chrétienne, dogme et morale, m'avait été assénée par quelque médiocre ecclésiastique, et non par ce saint homme, j'aurais tout perdu au premier vent de contradiction. Justement, notre rayonnant pasteur nous répétait que Dieu seul donne la foi, et qu'on est pratiquement certain de la perdre en cessant seulement de la demander. Il nous disait que la prière et les sacrements sont aussi nécessaires à l'âme que le pain l'est au corps. Il affirmait avec véhémence que l'homme se rend coupable d'un énorme blasphème en prétendant que ses seules forces lui permettent d'atteindre la vraie connaissance de Dieu. Je devais apprendre, beaucoup plus tard, que saint Augustin avait utilisé les mêmes invectives contre Pélage, pour le confondre. Mais en cet instant fragile et capital de mon enfance, j'approuvais sans réserves les maximes de mon Curé. Je les approuve encore.

Les prières du matin et du soir avaient depuis longtemps cessé d'être un ronronnement de formules inintelligibles. Je commençais à en saisir le sens profond, que mon esprit maintenant éveillé tâchait d'approfondir. Les distractions inévitables qui traversaient mon oraison constituaient alors la matière de mes plus gros péchés. J'étais conscient du vol fait à Dieu, quand je me surprénais à rêver ailleurs ...

Ces braves femmes se félicitaient de cette lente évolution, qui établissait entre nous tous une si parfaite communion d'esprit et de coeur. Laquelle des deux prit

l'initiative d'aller plus loin ? Je ne m'en souviens plus, mais je les en crois également capables. Elles bavardaient un soir, en leur savoureux patois, auquel je tente parfois de donner une maladroite transcription phonétique. Il était question, en ces libres propos, des familles fières d'avoir "un éfant qui pousse pour être prêtre". J'écoutais et mêlais sans doute mes approbations aux leurs. De là à dire qu'il m'aurait plu d'avoir moi aussi la faveur d'une vocation, il n'y avait qu'un pas facile à franchir. Je n'y manquai pas, et mes excellentes paysannes saisirent la balle au vol. Elles m'engagèrent avec feu à ne pas oublier de le dire à Monsieur le Curé, lors de ma prochaine confession.

Je le fis sans hésiter, sans doute avec d'inévitables bredouillements, car il ne s'agissait pas là d'accuser une de mes nombreuses peccadilles. Mon vieux confesseur m'écouta avec boné. Puis il me dit qu'il n'y avait pas le feu, qu'on pouvait laisser mûrir l'idée, et permettre à Dieu de préciser son appel.

#### N o t e s

1. L'invasion allemande commença le 10 mai 1940.
2. Le lecteur ne doit sans doute pas prendre argent comptant les emballements intermittents d'un mémorialiste poète, qui s'amuse à jongler avec les images et caricature aisément les peuples et les gens.
3. Romain Rolland (1866-1944), écrivain pacifiste.
4. Le compositeur juif allemand Félix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1877).
5. Le pianiste Arthur Rubinstein (1887-1982).
6. Le violoniste Yehudi Menuhin (né en 1916).
7. Il s'aperçoit qu'il vient de s'égarer.
8. L'organisateur de l'enseignement primaire (1832-1893).

## C h a p i t r e   V I I

## ADIEU, SAINT-MARS !..

L'idée mûrissait donc, peut-être moins vite dans ma jeune tête que dans celle de mes aînés. On en parlait sans retenue, et je trouvais parfois qu'ils se précipitaient un peu. Il est vrai qu'ayant obtenu mon certificat d'études primaires, je leur paraissais une sorte de tête exceptionnelle à laquelle tous les espoirs pouvaient être permis. Mon ignorance s'accommodait fort bien de cette illusion, et j'abandonnais sans mal mon premier rêve, qui était de me faire peintre. Des réminiscences enfantines (mon père avait exercé ce beau métier) et une certaine aptitude à manipuler crayons et pinceaux m'avaient naguère suggéré cette idée pour éviter de rester commis de ferme ...

A présent, j'étais "le petit qui voudrait pousser pour être prêtre". L'étiquette m'était vigoureusement placardée, et il est clair que mes amis me voyaient déjà en soutane, puisqu'en ce temps-là on n'imaginait pas plus un ecclésiastique sans tenue réglementaire qu'un soldat sans uniforme.

Ce vague projet ne mit aucune ombre en ma vie de gamin heureux. Petit frère prenait du poids et participait de plus en plus à mes travaux de fermier en herbe, sous l'oeil débonnaire mais vigilant de la patronne.

Comme je n'avais, en octobre 1940, que treize ans et



quatre mois, je repris du service à l'école primaire, en attendant la limite d'âge. Cela me permit de délicieuses journées à peindre, crayonner, pleurer sur "les Misérables"<sup>1</sup> et "Michel Strogoff"<sup>2</sup> que je dévorai d'une traite, sans oublier de regarder avec pitié les "bleus" qui m'enviaient.

Le rêve cessait un peu quand je me retrouvais à "curer les vaches", mais j'en avais eu ma part, et ce temps-là pouvait durer tant qu'on voulait, je ne m'en fatiguais pas, je n'avais même pas conscience de son écoulement.

Il passait cependant. Au cours de cet hiver, l'occupant détesté affermit ses bottes en notre glèbe. Il ignorait, dans son euphorie du moment, qu'il irait, deux ans plus tard, s'enliser stupidement à Stalingrad.<sup>3</sup> La radio, depuis peu installée en notre petite maison, comme un luxe inattendu, nous apportait son flot quotidien d'affligeantes nouvelles, auxquelles nous ne comprenions pas grand-chose, heureusement.

L'approche de mes quatorze ans ne me préoccupait pas le moins du monde, je laissais ce souci aux adultes. Ils s'en chargèrent, du reste, et, le 15 mai, comme cadeau d'anniversaire, l'Assistance Publique avisa ma patronne d'avoir à me restituer, avec mes pauvres bagages, à l'établissement-même où elle m'avait acquis.

Il y eut un vrai déluge de larmes, évidemment. Quoique l'échéance fût inévitable, nous avions eu la simplicité de croire que l'Administration me laisserait finir en paix l'année scolaire, vacances comprises. C'était la méconnaissance. Un fichier bien tenu informa l'Assistance que je n'avais plus droit à "l'appellation écolier", et qu'il fallait tout de suite me conduire au "dépôt" pour me mettre sur le marché du travail.

Mon excellente maîtresse eut un réflexe absolument parfait : elle courut, la convocation en main, consulter Monsieur le Curé. Celui-ci fut d'avis qu'on ne pouvait se dérober aux ordres, mais assura qu'il entreprenait des démarches immédiates pour tenter d'arranger les choses. Le bon prêtre devait se révéler, en cette occasion, d'une efficacité remarquable<sup>4</sup>.

Pendant qu'on rassemblait mes quelques hardes dans leur carton, je rendis visite à nos vaches pour leur donner une dernière poignée de foin. Elles étaient un peu à moi, puisque je les avais soignées pendant trois ans, lâchant sous leur pis gonflé le petit veau gourmand et joueur. J'avais le coeur brisé de laisser ces bonnes bêtes.

Je léguai à mon frère ma fourche et mes seaux. Il ne tarderait pas à s'en servir comme un champion, mais n'en resterait pas là. Je quittai l'étable pour caresser une dernière fois du regard les magnifiques pommiers et poiriers qui neigeaient de toutes leurs fleurs : la récolte s'annonçait bonne, mais je n'y serais pas ...

Enfin, le moment venu, sur un dernier concert de pleurs, auquel la grand-mère donnait largement sa part, je quittai mon joli Saint-Mars pour l'inconnu, après avoir embrassé petit frère désespéré et lui avoir promis de revenir au plus vite.

L'hôpital de Domfront<sup>5</sup> me reçut donc une deuxième fois, après trois splendides années à la campagne. J'avais le coeur trop gros pour voir que je retournais à la caserne, et je remarquai à peine que ma bonne maîtresse parlait à voix basse avec la supérieure.

Un dernier adieu ému, et je me retrouvai tout seul,

les yeux pleins de larmes. Pas pour longtemps. Je devins tout de suite le chouchou des soeurs et des monitrices. C'est que ma réputation m'avait déjà devancé. On chuchotait dans les couloirs : "Vous savez, ma Soeur, c'est le petit qui voudrait devenir prêtre. - Ah ? - Et il est de l'Assistance ! - Pas possible ! - C'est comme je vous le dis ! ..."

Je l'avoue, les religieuses et les infirmières eurent vite fait de sécher mes larmes. Surtout Mlle G.<sup>6</sup>, qui s'occupait de moi comme une grande soeur. Elle avait sans doute vingt ans, resplendissait de gentillesse et de charme, et faisait l'unanimité des coeurs. A quatorze ans, j'en paraissais onze<sup>7</sup>, mais je ne protestais pas, car j'avais une vieille fringale de tendresse à satisfaire. L'occasion m'en était miraculeusement offerte. J'obéissais aux ordres de Mlle G., ou plutôt je les devançais, avec un empressement qui lui faisait visiblement plaisir. Le soir, après la grande prière, qui réunissait tous les enfants autour d'elle, la monitrice nous faisait mettre au lit, puis donnait à chacun un bonbon et une bise ; mais je préférais la bise, déjà ...

Quoiqu'il m'arrivât encore "d'écraser une larme furtive" au souvenir de ceux que je laissais à Saint-Mars, je m'habituai très bien à rester en chaussures et à ne pas traîner mes sabots dans le fumier. De petits travaux occupaient l'essentiel de mes journées. Des travaux, mais aussi des jeux. M'ayant vu griffonner quelques motifs sur un fragment de papier, Mlle G. me donna de grandes feuilles et des crayons et me demanda, le visage illuminé de son plus beau sourire, de lui dessiner la maison. Je le fis avec la plus grande conviction, mais aussi, sans doute, avec de graves erreurs de perspective. De mon perron, où j'exécutais ce chef-d'oeuvre,

j'apercevais Notre-Dame-sur-l'Eau<sup>8</sup>, cette charmante église du XI<sup>e</sup>me siècle. Trois ans plus tard, les bombes américaines devaient détruire la gare toute proche, et par conséquent écorcher gravement l'hôpital, mais sans toucher au vénérable édifice roman. Les siècles avaient suffisamment fait de mal à ce monument désaffecté et bien près d'une ruine irréparable. Les Beaux-Arts n'ont pas eu le coeur de le laisser périr. Je l'ai revu cette année, admirablement restauré. Je me réjouis avec les amateurs de vieilles pierres, et plus encore avec mes frères chrétiens, car la petite lampe du Seigneur, signe de Sa Présence, brille à nouveau dans la douce pénombre de l'église.

Bref, j'attendais mon sort sans impatience, et pour l'instant je ne pouvais me plaindre. Cependant les démarches suivaient leur cours. La supérieure me confia que s'il se présentait un fermier pour l'acquisition d'un petit commis, on lui répondrait que "j'étais réservé" : pure vérité, après tout.

La nouvelle arriva soudain sans prévenir : on m'envoyait à Giel. Ce nom ne m'était pas plus familier que Vladivostok, mais j'allais faire connaissance. Après un nouvel empaquetage de mon trousseau, Mlle G. me conduisit personnellement au car : elle s'efforça bien de calmer mon chagrin, mais la pauvre pleurait autant que moi. Elle m'embrassa une dernière fois pour me porter chance, et je vis sa jolie silhouette se brouiller à travers mes larmes, tandis que la lourde guimbarde à gazogène commençait à me cahoter vers mon nouvel inconnu ...

## N o t e s

1. Le célèbre roman, qui fut publié par Victor Hugo en 1862.

2. Roman publié par Jules Verne en 1876.

3. En 1943.

4. L'abbé Onfray était un homme aux innombrables relations dans le département, qui lui devait de multiples créations syndicales. En 1952, l'orateur de son jubilé sacerdotal pourra rappeler : "... En 1908, naît ainsi la Fédération agricole de l'Orne, qui, en 1920, se transforme en Union agricole. Celle-ci groupe 6.000 cultivateurs dans 150 syndicats. L'abbé Onfray demeure pendant vingt ans l'actif secrétaire général de l'organisation et, chaque semaine, il rédige un article pour le journal l'Orne agricole. (...) En témoignage de reconnaissance pour ses services appréciés de tous, à l'Assemblée générale de Flers, le 21 novembre 1929, il est acclamé comme fondateur ..." (A. Bricon, Jubilé d'or sacerdotal ..., cité, p. 9). Mais pourquoi donc fit-il diriger Jean Lemonnier vers Giel plutôt que vers un petit séminaire diocésain ? On croit deviner que le salésien Julien Dhuit, qui organisa pendant des années, à Domfront, une colonie de vacances pour ses jeunes du Patronage Saint-Pierre de Paris-Ménilmontant, ne fut pas étranger à cette orientation.

5. Rappelons que Domfront était la petite ville proche de Saint-Mars.

6. Georgette, nous a confié Jean Lemonnier.

7. Exact, l'éditeur peut en témoigner.

8. L'église Notre-Dame-sur-l'Eau "est un des plus beaux édifices romans de l'Orne. Construite en granit du pays en 1020 par Guillaume de Bellême (Talvas), elle dépendait de l'abbaye bénédictine de Lonlay (...) Ce qui subsiste est de toute beauté ..." (F. MONMARCHE et alii, Guide bleu Normandie, Hachette, 1985, p. 289.)

## C h a p i t r e   V I I I

## JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT ...

J'avais le coeur trop chaviré pour m'intéresser au paysage qui devait tant me séduire par la suite. Je ne remarquais même pas les convois de la Wehrmacht. Après nous avoir réduits au gazogène, ces pourceaux assumaient 95 % de notre pollution par essence. Ils s'acquittaient de cette tâche en toute conscience, et mettaient encore plus de zèle à vider nos caves de champagne. Quand on les laisse passer, il faut s'attendre à tout ...

Mais pour le moment, j'avais d'autres réflexions en tête. Indifférent à la splendeur déjà estivale de ce 9 juin 1941, je broyais du noir à pleines dents. Une terreur insurmontable s'emparait de moi. On m'avait dit que j'en prenais au moins pour dix ans. Cela signifiait à mes yeux dix ans de prison avec de tristes hommes en robe noire. Aussi, malgré l'amertume de sentir que chaque nouvelle route m'éloignait davantage de tout ce que je laissais, je trouvais une infinie douceur à ces ultimes instants de liberté, et je n'en souhaitais pas la fin.

Il fallut pourtant m'y résoudre quand le car me déposa en gare d'Argentan<sup>1</sup>, avec mon carton, bien las du voyage lui aussi. Un petit homme à moustache noire<sup>2</sup> m'identifia sans doute à mon air effaré, car il me de-

manda tout de suite si je me rendais à Giel. Sur ma réponse affirmative, il me prit mon bagage et le jeta dans sa camionnette : "En route, petit !" Je commençais à reprendre confiance. On avait envoyé exprès pour moi un véhicule à essence. Cela me donnait tout de même une certaine importance, et puis je voyais en cette nouvelle étape un dernier sursis avant la prison.

Répit de courte durée. Bientôt la camionnette quitta la dernière nationale<sup>3</sup> du parcours pour s'engager en d'innombrables petites routes qui<sup>me</sup> donnèrent le vertige et le frisson. Sans nul doute, on faisait exprès de me faire passer par ce labyrinthe pour m'empêcher de retrouver mon chemin. J'avais déjà capitulé. La mort dans l'âme, j'attendais qu'on m'ouvrît la porte de la geôle à laquelle je m'étais condamné.

Je ne vis même pas où j'entrais. Je me trouvais sans transition dans une fourmilière de gamins commandés par quelques adultes. Un ecclésiastique très grand et très paternel, le père économe en personne<sup>4</sup>, me promena en tous les lieux que je pouvais fréquenter, en me signalant ceux qui m'étaient interdits. Mais je ne voyais absolument rien, et suivais mon aimable guide en faisant d'héroïques efforts pour ne pas éclater en sanglots.

Puis on me fit pénétrer au réfectoire, dans une salle moyenne et basse de plafond qu'on obligeait à contenir plus de deux cents personnes<sup>5</sup>. Noyé dans cette cohue de commensaux affamés, je les vis avaler leur soupe à grands coups de cuillère dans des assiettes en aluminium. Ils dévoraient en silence, mais un mot du surveillant libéra soudain ces deux cents langues, et le vacarme, déjà assourdissant, devint parfaitement inhumain<sup>6</sup>. Je décidai sur-le-champ que je ne m'y ferais ja-

mais et que je ne pourrais rester là-dedans.

Après ce tumultueux dîner, auquel je ne touchai guère, le réfectoire vomit ces deux cents estomacs repus dans la cour voisine. J'assistai à une récréation très longue et très animée, dont la joie délirante continuait à me serrer le coeur. La cloche mit fin à ce chahut, et je me trouvai à nouveau brassé par cette marée humaine qui se figea enfin sous la longue véranda, dans un parfait silence. Vigoureusement entonné par une voix d'homme, un cantique jaillit de ces deux cents poitrines, et un soliste enfant prit la relève de l'adulte pour les différentes oraisons du soir. Ces deux cents gosiers lui donnèrent la réplique avec une énergie qui m'assourdissait. Malgré mon désarroi, je remarquai qu'à Saint-Mars on en disait trois fois plus, et que le texte était fort différent<sup>7</sup>. Je me trouvai agglutiné au flot des enfants qui regagnaient leurs dortoirs respectifs, et je me laissai conduire jusqu'au lit qu'on m'avait réservé. La marmaille s'agitait autour de moi, mais dans un parfait silence : c'était la règle.

En deux temps je fus blotti au creux de ma couchette qui me sembla dérisoirement minuscule, comparée à mon lit de ferme, et à coup sûr moins rembourrée. Le dernier gamin glissé dans ses draps, tandis que la nuit finissait de tomber, je vis le surveillant de service traîner ses chaussons entre les lits, en égrenant son chapelet. C'était sans doute édifiant, mais plutôt froid : je pouvais toujours attendre le bonbon et la bise de Mlle G.

Je me contentai de quelques larmes sur le traversin, car j'étais trop fatigué pour en faire plus. Je dormis donc d'une seule traite ma première nuit à Giel. Bien



revigoré le lendemain, je commençai une période de désespoir mortel qui se traduisit par un déluge spectaculaire. Je pleurais toute la journée. Mes larmes brûlantes tombaient dans mes draps, bien sûr, car c'est l'endroit idéal, mais aussi dans mon assiette, et sur ma première déclinaison latine, qu'il fallait bien attaquer à quelques semaines des grandes vacances. A la chapelle ou en promenade, on ne me voyait que le mouchoir à la main, toujours en train de me tamponner les yeux. Je reçus bientôt le surnom de "la fontaine" et j'avoue qu'on ne pouvait m'en trouver de meilleur pour l'instant.

C'était ma grande crise. Je ne pouvais m'habituer, je ne vivais que pour pleurer. Je ne distinguais plus les larmes que m'arrachait le souvenir de petit-frère et de mes bonnes paysannes, celles que je devais à Mlle G. et celles, plus rares quand même, dues à l'évocation de mes vaches ruminant dans leur mangeoire ...

Cela dura un bon mois. Je sus plus tard que le père directeur, devant mon extraordinaire difficulté d'acclimatation, avait envisagé mon renvoi. Ma destinée a donc bien failli prendre un tournant dont je n'ai pas la moindre idée.

Soudain, je me réveillai, un beau matin, surpris de voir que je n'avais plus la moindre envie de pleurer. Cela était si agréable que je n'essayai pas de me forcer. Il m'était aisé de voir que dans cette maison tout le monde rayonnait de gaîté. Je me laissai facilement conquérir par l'ambiance générale. Voyant que le rire m'allait aussi bien qu'aux autres, je résolus d'en prendre ma part comme tout le monde. Alors seulement je découvris Giel ...

## N o t e s

1. La petite ville d'Argentan (15.200 habitants vers 1960), à dix-sept kilomètres de Giel, était l'étape obligatoire du voyageur qui se rendait à l'orphelinat.
2. Le coadjuteur salésien, Charles Clayette (1897-1974), chef mécanicien, qui faisait fonction de chauffeur de l'établissement.
3. Un prospectus de 1937 expliquait "comment se rendre à l'orphelinat de Giel" : "1° Si l'on vient par Argentan (18 kms), prendre la route d'Argentan à Putanges et bifurquer au petit hameau de Bisset sur la route de Giel".
4. Le P. Francis Festoc.
5. Le réfectoire des enfants était alors situé au-dessus de la cuisine dans le plus ancien bâtiment. Depuis 1941, ce secteur a été complètement transformé.
6. Garanti exact par l'éditeur, qui eut l'occasion d'en assurer la (difficile) surveillance.
7. C'était celui de la Jeunesse Instruite de don Bosco, alors commun à toutes les maisons salésiennes du monde.

## C h a p i t r e    I X

## GIEL, CETTE BONNE MAISON DE DON BOSCO ...

Avant les impressionnantes constructions qui, vers 1950, en quadruplèrent la capacité d'accueil, l'orphelinat de Giel<sup>1</sup> (maintenant Ecole Secondaire, Agricole et Technique du même nom) se présentait comme une sorte de séminaire, avec son clocher vraiment trop petit, ses innombrables fenêtres annonçant les dortoirs, et son préau-véranda, sur toute la façade. Le corps principal du bâtiment abritait, au rez-de-chaussée, une série de classes et un petit théâtre ; aux deux étages, de vastes dortoirs. Cet édifice central était flanqué de deux ailes. La droite comportait, aux étages, des dortoirs, au rez-de-chaussée le réfectoire. A ce niveau se trouvaient également la salle à manger du corps enseignant et les humbles locaux administratifs. On ne s'interrogeait pas une seconde sur la destination de l'aile gauche, que dominait le clocheton et qu'éclairaient sur toute sa longueur de hauts vitraux en ogive<sup>2</sup>.

Non loin de l'aile droite, et un peu en retrait de l'alignement général, se dressaient les bâtiments annexes : les ateliers, l'"hôtellerie de l'orphelinat", la maison des soeurs, avec la buanderie et la linge-

rie<sup>3</sup>. Toutes ces dépendances contrastaient aimablement avec la sévérité de l'édifice principal, car elles se détachaient sur des frondaisons d'acacias, de chênes et de peupliers.

En contrebas des ateliers et de l'hôtellerie, notre ferme, très moderne pour l'époque, dressait, à côté d'un luxuriant verger, ses pittoresques toits de tuiles rouges, égayés d'innombrables lucarnes.

Au-delà des deux grandes cours, situées devant et derrière le bâtiment principal, on voyait des jardins soigneusement mis en valeur par notre section d'horticulture. De la façade, nous pouvions contempler nos bonnes terres à blé, qui descendaient en pente douce vers l'Orne, mais que nous trouvions assez rudes à remonter. Enfin, nos bois de chênes, de pins et de châtaigniers limitaient de la façon la plus heureuse notre cadre immédiat, notre "milieu de vie".

Mais si, de la véranda, théâtre habituel de nos jeux les plus endiablés, on parcourait du regard tout ce qui s'offrait en face, on tombait en extase devant un panorama inoubliable de hautes collines harmonieusement fragmentées en pâturages minuscules, bois et cultures. Au pied de ce tableau "à peindre", l'Orne pure contournait l'immense prairie de La Courbe. Une fantaisie de soleil faisait parfois scintiller cette charmante rivière comme un ruisseau de diamants ...

Notre beau ciel normand, grand brasseur de nuages à ses heures, nous faisait de temps en temps une surprise. Il profitait de notre sommeil pour accomplir son tour de magie. Afin peut-être de nous consoler des furieux coups que la cloche du réveil nous assénait, il nous offrait un spectacle de sa composition. J'ex-

pédiaïais d'un coup de gant mes ablutions matinales pour prendre place aux premières loges, car cela valait la peine. En quelques minutes, nous étions déjà nombreux aux fenêtres, fascinés par ces moutonnements de petits nuages bien rangés et qui semblaient avoir été écla-boussés par l'explosion d'un gigantesque arc-en-ciel. Cette féerie occupait l'immense coupole de notre ciel, et incendiait toutes les fenêtres de l'école. Nous savions qu'après une brève apogée, cet éphémère embrasement s'évanouirait. Aussi restions-nous jusqu'au bout à notre contemplation ; le surveillant devait parfois nous réveiller. Nous descendions alors, en deux files bien sages, et toutes nos frimousses, tournées vers la gauche, s'illuminaient aux derniers feux de l'aurore. Nos têtes d'anges rassuraient un moment nos petits abbés, quelquefois débordés, je l'avoue, par notre âge sans pitié.

Voici sommairement évoquée la maison bénie où le Seigneur m'avait permis d'entrer, pour y vivre cinq années exceptionnelles et y recevoir l'essentiel de ma formation humaine. Je devais y recevoir beaucoup plus, mais le moment n'est pas encore venu d'en parler ...

#### N o t e s

1. Sur Giel autrefois, on a intérêt à consulter la collection du bulletin de la maison, l'Arche, du numéro 1 (juillet 1934) au numéro 80 et dernier (octobre 1964).
2. La chapelle, mais aussi, à l'étage supérieur, les chambres des soeurs (voir la note suivante).
3. En juin 1941, la "maison des soeurs" n'avait pas encore remplacé un bâtiment incendié le 15 mars précédent. L'Arche de janvier 1942 (p. 566) faisait encore état des progrès de la reconstruction. Les soeurs ne s'y installèrent donc pas avant 1942.

## C h a p i t r e    X

## C'ÉTAIT UN PÈRE, ET UN CHEF

Si l'on m'avait dit, au soir de mon arrivée à Giel, que j'entraais dans une maison de don Bosco, je n'aurais même pas remarqué la précision, déterminé que j'étais à en déguerpir au plus vite.

Mais à présent que j'avais bien séché mes larmes, rien ne s'opposait plus à ce que j'approfondisse. Je me disais déjà : "Pension pour pension, puisqu'il faut y aller, autant celle-ci qu'une autre ; la première impression est tout de même bonne." En fait, je n'en restai pas longtemps à cette passive acceptation ; les découvertes que j'allais faire devaient me conduire, de surprise en surprise, à un prodigieux émerveillement ...

C'est ici le lieu d'une nouvelle action de grâces à Dieu. Ayant confié mes premiers pas à ces bonnes paysannes, Il me remettait maintenant à Ses vaillants salésiens, nés du génie et de la sainteté de don Bosco, qui fut un si éclatant défi au rationalisme et au positivisme de son temps. Ces éducateurs exceptionnels furent les seuls maîtres de ma jeunesse, les seuls promoteurs de mon esprit, au moment des questions fondamentales et des options définitives. Mes cinquante-six ans ne renient absolument rien de ce qu'ils me donnèrent alors, et ma seule déception restera toujours d'avoir si

médiocrement répondu à ce qu'ils pouvaient attendre de moi.

Je remarquai d'abord la forte personnalité du directeur, le père P.<sup>1</sup> Quel chef, en vérité ! Petit et trapu, mais robuste et carré comme un paysan breton, il assurait en maître incontesté la marche de sa maison. Son front bien dégarni annonçait l'intelligence et la volonté. Il avait rapporté des missions africaines<sup>2</sup> une opulente barbe de prophète fendue en deux lobes et pratiquement grise à l'époque de mon arrivée. Cette belle tête en imposait à tous, qu'il fût question de dénoncer, en de mémorables invectives, quelque scandale naissant, ou de fustiger les paresseux à la lecture publique des notes.

Mais ce chef énergique préférait de beaucoup son rôle de père et s'y révélait excellent. Il se dérobaît très rarement à l'obligation salésienne de passer les principales récréations de la journée au milieu des enfants. Du plus loin qu'ils le voyaient venir, les gamins couraient faire cercle autour de lui, friands de quelque nouvelle histoire, alimentée le plus souvent par des années de brousse. La physionomie du conteur s'illuminait alors, et il ponctuait son récit bonhomme des éclats de rire les plus indiscrets. Le redoutable prophète était devenu, pour la joie de tous, un intarissable Socrate.

J'estimerai blasphémer la mémoire de cet éminent religieux, si je n'ajoutais qu'il était avant tout prêtre salésien. Il aimait assurer le plus souvent possible la "messe de communauté", qu'il célébrait avec une noble gravité, sans traîner ni courir. Il donnait le Christ à tous ceux qui Le lui demandaient, le pain de l'âme comme celui du corps.

Je pourrais évoquer ainsi une bonne douzaine de ces prestigieux salésiens, en ne choisissant que les plus remarquables<sup>3</sup>. Je me bornerai, pour l'instant, à dire qu'à des titres divers ils ont tous droit à ma reconnaissance, et plusieurs à ma vénération. Ils étaient pourtant pétris de la même substance humaine que leurs élèves. Du directeur au dernier de ses subordonnés, ils devaient faire face à leurs propres vices tout en nous aidant à surmonter les nôtres. Ils passaient au confessionnal aussi souvent que nous, et plus, exposés aux mêmes défaites, mais refusant toujours d'en croire aucune définitive.

Je me laissai tout de suite conquérir par ce festival de joie sans mesure, et je m'aperçus qu'en cette maison régnait une atmosphère de fête permanente. Dès qu'une récréation vidait les classes, toute cette jeunesse prenait d'assaut la cour. Les clercs en herbe ne se distinguaient pas toujours des élèves car, vingt ans avant la permission officielle de Rome, ils s'estimaient autorisés à réserver leur soutane pour le dimanche. Ils n'en disputaient que plus aisément des parties acharnées avec leurs petits gars. L'un se faisait tirer par la manche pour une revanche aux billes, l'autre se trouvait réquisitionné sans façon pour un match de drapeau-chevalier ou de barres. Nous adorions nos petits abbés, mais nous ne leur laissions pas une minute de répit. Loin de s'en plaindre, ils étaient les plus passionnés au jeu, ruisselants de sueur, prodigues de rires et de bons mots.

La cloche, toujours importune, suspendait soudain nos ébats. Ces mêmes jeunes gens, tout en s'épongeant le front après l'effort, nous rassemblaient par paquets devant nos classes et nous mettaient au travail, avec



la seule transition d'une courte prière.

Nos gentils maîtres étaient des pédagogues nés, attentifs à toutes nos demandes, enthousiastes et vivants. Nous leur fournissions un ample terrain d'expérience, qui les formait mieux que tous les traités du monde.

Mais, naturellement, ils n'avaient pas le mauvais goût, si répandu de nos jours, de nous demander ce que nous voulions faire ! Ils entraînaient notre mémoire en exigeant d'impeccables leçons, nous apprenaient comme ils avaient appris, avec rigueur et acharnement.

En ce temps-là, on commençait le latin en sixième, et le grec en cinquième, pour déceler plus vite ceux qui en étaient incapables. Nos maîtres ne songeaient pas un seul instant à refouler aux oubliettes les meilleurs artisans de notre langue, pour leur substituer des traductions de livres anglais, russes ou chinois. La matière de nos études littéraires ne pouvait absolument pas nous être fournie par un article de journal, encore moins par une bande dessinée. On n'avait pas encore remplacé Pascal par Simone de Beauvoir, et on supposait toujours qu'une dissertation française devait avoir au moins l'humble mérite de respecter la grammaire et l'orthographe...<sup>4</sup>

#### N o t e s

1. Sur le P. Louis Pansard, qui avait cinquante-trois ans en 1941, voir, ci-dessous, l'annexe II.

2. Il avait été pendant une dizaine d'années missionnaire au Katanga (Congo belge).

3. En décembre 1985, face à ces lignes, j'ai demandé à Jean Lemonnier d'énumérer quelques noms. Il m'a aussitôt aligné : Yves Le Coz, Yves Jouan, Robert Schiélé, Adrien Pinot, Georges Lorriaux, Joseph Brillon, Yves

Louarn, Valéry Thomas, François Mathieu, Jean Créac'h, tous jeunes salésiens qu'il connut à Giel, soit dès 1941, soit durant les années qui suivirent.

4. Le professeur de lettres des classes secondaires des années soixante, soixante-dix et quatre-vingt exprime ici sa désapprobation d'autres méthodes d'enseignement.

## C h a p i t r e   X I

## EN AVANT, LA MUSIQUE !

Mon deuxième sujet d'émerveillement fut de constater que dans cette maison tout le monde ou presque faisait de la musique. Les salésiens avaient tout naturellement ce don comme celui de la joie rayonnante et conquérante. Si l'un d'entre eux, par hasard, se révélait incapable de chanter ou de jouer d'un instrument, il s'en excusait comme d'une regrettable lacune et tâchait de compenser par d'autres talents ...

Dès mon arrivée, ou plutôt à la fin de mon long chagrin, je fus stupéfait des beaux unissons à la chapelle, les jours ordinaires. Je percevais déjà la différence entre ces envolées, bien mesurées par un meneur évidemment expérimenté, et les cantiques en sabots qu'on braillait à Saint-Mars.

Certains dimanches, une douzaine de jolis moinillons en aube éclatante chantaient le propre de la grand-messe, tandis qu'une habile main dessinait sous leurs yeux des signes appropriés. Je reconnaissais, bien sûr, le grégorien, mais quelle pureté et quel souffle ! Où donc ces enfants respiraient-ils ? j'appris bientôt qu'ils s'entraînaient une demi-heure tous les matins pour obtenir cette perfection.

Une autre surprise m'attendait à la première fête so-

lennelle : la polyphonie. Nous venions de nous installer à nos places, bien sages sous la nef blanche baignée de soleil. Le maître de chapelle invita, d'un geste discret, les membres de la chorale, enfants et adultes, à prendre place devant le gros harmonium. Dans un ordre impeccable, ils tenaient déjà, petits et grands, leurs partitions sous le nez, mais leurs yeux épiaient le geste du magicien qui allait donner le départ.

De sa petite estrade, le maître fit un geste précis aux premiers, qui commencèrent d'une voix à peine perceptible. Un geste sur la gauche, plus accentué, et le second groupe enchaîna, puis le troisième, puis le quatrième. Cette fine main distribuait les attaques avec une aisance souveraine. On entendait nettement les différentes entrées des phrases. Je n'en revenais pas : les diverses fractions de cet ensemble ne chantaient pas la même chose ! Les quatre mélodies lancées à tour de rôle avaient l'air d'évoluer librement, tantôt avec une force prodigieuse, tantôt avec une douceur infinie. Chacune était admirable, pouvait vivre seule, mais préférait, semblait-il, se faufiler entre les autres, s'y frôler en de subtiles dissonances, jusqu'à l'extase finale d'un long accord parfait ...

Lorsque cette harmonie surhumaine fut suivie du plus religieux silence, je sentis que mes yeux ne pouvaient plus retenir leurs larmes, et qu'il fallait bien attribuer cette réaction involontaire au bonheur inconnu qui me visitait. Ces ondes ineffables me pénétraient bien au-delà des oreilles, traversaient toute mon âme. Révélation capitale. Je découvrais que la beauté sublime arrache des larmes et que ces larmes sont douces au coeur. Je sentais que désormais j'exigerais ce haut ni-

veau artistique pour me laisser prendre à fond.

Mais tandis que je me livrais à ces réflexions encore bien confuses, je vis que le crâne du "maître" fumait et que le pauvre homme s'épongeait après cet effort. Le père L. B.<sup>1</sup> était, à cette époque, un jeune prêtre de trente-et-un ans. Sa calvitie déjà presque parfaite dégageait un large front rayonnant d'intelligence, son regard était perçant et doux : une belle tête d'ascète au séduisant sourire. Ses qualités exceptionnelles le désignaient pour exercer les plus hautes fonctions dans son ordre, jusqu'à ce jour de 1981 où Dieu le rappela. Tous ceux qui l'ont connu le considèrent sans hésiter comme un saint.

Pour le moment, il devait être à nous quelques années encore. En sa qualité de bras droit du directeur<sup>2</sup>, il assurait l'essentiel de la vie spirituelle de cette maison. Prêtre avant tout, il donnait à cette tâche le meilleur de lui-même et gagnait les âmes autant par sa simple présence que par le prestigieux éclat de sa parole<sup>3</sup>.

Mais c'était aussi un artiste consommé, qui pouvait apprendre le chant aux enfants par le seul exemple de sa voix claire et nuancée. "Grégorianiste" chevronné, il entraînait régulièrement ses moinillons jusqu'à exécution parfaite des neumes, sans respiration décelable. La polyphonie n'avait pas de secrets pour lui, et il dirigeait les petits ignorants que nous étions tous avec une facilité déconcertante. S'il fallait rehausser l'éclat d'une sortie de messe, il attaquait le clavier de l'harmonium avec une virtuosité qui nous plongeait dans l'admiration. Mais c'est avec une charmante simplicité qu'il assurait sa partie de saxo-ténor dans notre petite harmonie, comme le dernier des écoliers.

Je n'ai pas encore épuisé le sujet de la musique à Giel, et je demande à mes amis d'excuser le lyrisme peut-être démesuré auquel je succombe à cette évocation.

Nous avions une clique et quelle clique ! Au début de l'année scolaire, l'abbé C.<sup>4</sup>, son chef, procédait au recrutement de ses gens, selon la taille, les aptitudes et les vœux des candidats. Les clairons et les trompettes de cavalerie formaient évidemment l'essentiel de l'effectif. Mais il s'y ajoutait des pupîtres de clairons-basses, trompettes-basses, cors de chasse, une grosse caisse avec cymbales, et un fier escadron de tambours.

Tous les matins, après le petit déjeuner, le chef de clique battait le rappel de ses musiciens qui se rangeaient en un clin d'oeil le long de la chapelle. Ce beau petit régiment s'ébranlait au signal donné. Tous ces cuivres et toutes ces peaux vibraient gaiement dans l'air matinal, pour la sonnerie de mise en route. Après quoi l'abbé C. nous apprenait à filer les sons sans cuivrer, à économiser le souffle, à exécuter le double coup de langue à la trompette. Et, à la belle saison, en tenue blanche, avec ceinture de flanelle bleue et béret de même couleur crânement ajusté, nous faisions, dans les rues d'Argentan ou de Vimoutiers, des défilés "à tout casser" ...<sup>5</sup>

Mais, en temps normal, pendant que les musiciens se meurtrissaient les lèvres à l'embouchure de leurs clairons, les autres vivaient le court intermède des "emplois". Ils devaient en effet assurer une demi-heure de ménage, afin de s'exercer, eux aussi, à la pratique d'un instrument : balai, seau, serpillière ! Joyeuse activité, du reste, à laquelle nul ne songeait à se dérober, et qui donnait à notre école l'effervescence d'une ruche ...

Notre fameuse clique avait pourtant failli disparaître, aux mauvais jours de 1940, par la volonté diabolique des Allemands en occupation. Ceux-ci, en traînant leurs lourdes bottes jusqu'à Giel, avisèrent nos clairons et nos trompettes, proprement rangés après la répétition. La vue de tous ces cuivres étincelants attisa leur convoitise, et ils prétendirent les réquisitionner. Mais le père P.<sup>6</sup> fit face et leur déclara tout net qu'il n'allait pas leur abandonner les instruments de ses orphelins pour en faire des douilles d'obus ! Les Allemands incrédules demandèrent à vérifier les capacités des enfants. S'il ne s'agissait que de cela ... Un ordre du père fit ranger les exécutants qui lancèrent aux oreilles des Allemands la plus éclatante des preuves. Ils se mirent au garde-à-vous, saluèrent et se retirèrent assez piteusement, mais la clique avait eu chaud ...

On eut d'autres ambitions pour la "section secondaire". Puisque le solfège figurait à part entière dans notre programme, pourquoi ne pas lancer une harmonie ? Le projet mûrit bien vite et aboutit. Le père A. P.<sup>7</sup>, alors préfet des études, prit la direction du nouvel orchestre, avec la ferme autorité qu'on lui connaissait déjà et un sens musical qu'on lui découvrit avec plaisir. On l'aimait mieux sur son estrade, prêt à nous faire attaquer "les Saltimbanques" ou "les Cloches de Corneville" qu'au bureau de l'étude commune, lorsqu'il distribuait à tours de bras des "trois" et des "quatre pointés" aux fortes têtes.

Mais lui aussi se préférait en chef d'orchestre, le visage éclairé d'un sourire dynamique, et la chevelure opulente, si drôle quand elle s'opposait, sous nos yeux, à la calvitie totale du père L. B. ! Et pourtant, si

artiste qu'il fût, il abandonnait volontiers cet emploi pour s'occuper de ses petits Coeurs-Vaillants<sup>8</sup> ou de la J.E.C.<sup>9</sup>, car il pouvait alors donner toute la mesure de son âme, essentiellement sacerdotale et salésienne.

Le père A. P. fut efficacement secondé par de jeunes abbés pleins de talent, qui nous montrèrent l'usage de la trompette à piston, de la clarinette, du cor, du trombone à coulisse et de maints autres instruments. La pratique du clairon avait prouvé que je disposais d'un "coffre" suffisant pour être affecté au pupitre des basses. Le tuba qu'on me prêta, bosselé et malmené par ses précédents utilisateurs, paraissait, à vrai dire, une épave d'orchestre, mais je m'y habituai et fis des progrès réguliers. Je dus, pour jouer de cet instrument, me mettre à la clef de fa, ce qui me fut d'une grande utilité lorsque, vers seize ans, je commençai à chanter comme un homme, avec les abbés.

Je ne puis m'empêcher de rapporter, en conclusion de ce chapitre, une coutume qui charmait cette immense famille. Les soirs de grande fête, par beau temps, nous regagnions nos dortoirs respectifs en espérant qu'"ils" ne nous oublieraient pas ; "ils", c'est-à-dire les abbés B.<sup>10</sup> et L.<sup>11</sup>. Ces jeunes et excellents musiciens se faufilaient, au déclin du jour, jusqu'au bois voisin, leur cor de chasse à l'épaule. Nous venions de nous glisser dans nos draps, l'oeil encore espiègle après tant de joyeuses parties. Les acacias nous envoyaient, par les fenêtres, des effluves enivrants. Renversés sur le traversin de notre petit lit, nous occupions paisiblement nos yeux à repérer les premières étoiles ... Alors, dans cet émouvant silence du soir, nos gentils abbés lançaient à tous les échos leurs vibrants duos, sans



une faute, avec des finales parfaites. Nous écoutions en rêvant cette extraordinaire sérénade, répercutée à l'infini, variée dans ses rythmes et sa couleur. Un dernier accord très doux, et puis plus rien ... Le ciel scintillait maintenant de toutes ses étoiles.

Notre bon ange, estimant que nous avions assez ri, assez chanté, assez joué pour ce jour-là, nous fermait les yeux jusqu'au matin ...

#### N o t e s

1. Adolphe Le Boulc'h (Pont-Scorff, Morbihan; 1910 - Paris, 1981), qui fut catéchiste et maître de chapelle à Giel de 1940 à 1944. Il sera ensuite curé à Saint-Jean-Bosco de Paris (1944-1948), directeur du scolasticat de philosophie de Villiers-le-Bel (1948-1952), inspecteur provincial de Paris (1952-1958), inspecteur provincial de Lyon (1958-1964), économe provincial de Paris (1964-1971), directeur à Vanves (1971-1973) et enfin aumônier de la clinique Cognacq-Jay, rue Eugène-Millon, à Paris (1973-1981). Un portrait de ce salésien remarquable dans F. Desramaut, "Rire, chanter, souffrir et prier : la vie du Père Adolphe Le Boulch", Don-Bosco-France (Lyon), 96, janvier 1982, p. 19-25.

2. A Giel, en ce temps, le préfet-économe de la maison passait assurément après le catéchiste, qui était le véritable "second" du P. Pansard.

3. Parmi d'autres, qui pourraient être relevées ici, réflexion intéressante sur la nature de l'éducation salésienne à Giel. L'enseignement (la parole) est loin d'être le seul moyen d'action de l'éducateur.

4. Le salésien Jean-Yves Créac'h, né en 1916, profès en 1936, qui sera ordonné prêtre en 1946. En 1941, il était professeur de septième à Giel.

5. On relève des défilés de la clique à Argentan en juin 1942 (Arche, 30, juillet 1942, p. 591), à Alençon le 19 juillet 1942 (ibid., 31, octobre 1942, p. 610), à la fête des mères d'Argentan le 31 mai 1943 (ibid., 34, juillet 1943, p. 662), etc.

6. Bien que présent à Giel durant l'été 1940, j'ignorais les détails de cette anecdote. Elle a été racontée par le salésien belge Henri Delacroix et reproduite dans un article sur la clique d'autrefois, paru dans le bulletin ADB Giel, mars 1983, p. 7. Sur la même page, un souvenir de Jean-Yves Créac'h sur un défilé près d'une Kommandantur allemande.

7. Le père Adrien Pinot, né à Paris en 1910, profès salésien à La Navarre, La Crau, Var, en 1930, prêtre à Tournai, Belgique, en 1938. Il sera ensuite directeur à Sion, Suisse, de 1955 à 1961, et reviendra à Giel. - On lit dans la chronique de l'Arche (33, avril 1943, p. 641), pour la fête de saint Jean Bosco, le 31 janvier 1943 : "Après déjeuner, numéro sensationnel à marquer d'un double trait dans les annales : nos latinistes produisent pour la première fois en public leur Fanfare - pardon leur Harmonie - et dans un menuet de Mozart, matin ... Applaudissements chaleureux et, de l'avis des compétences, mérités."

8. Mouvement d'enfants alors florissant autour de la revue Coeurs Vaillants. Les remises de croix, bleues ou vertes, étaient solennisées.

9. Jeunesse Etudiante Chrétienne, pour les grands-lets.

10. Joseph Brillon (né en 1920, profès salésien en 1938).

11. Yves Le Coz, qui sortira de la congrégation salésienne vers 1951. - L'interprétation des initiales est de Jean Lemonnier lui-même. Son âme de poète lui a fait préférer, dans ses souvenirs de jours de fêtes giéloises, les mélodies vespérales des cors de chasse aux réveils en fanfare avec tambours et clairons, inscrits dans la chronique officielle de l'Arche et assurément plus bruyants.

## C h a p i t r e   X I I

CHEZ DON BOSCO, PRIER, TRAVAILLER,  
RIRE ET CHANTER SE DISTINGUENT FORT PEU

Le hasard d'une conversation amène parfois l'un ou l'autre de mes amis à me confier ceci : "En fait de religion, j'ai été élevé par les Pères X. Alors, j'en ai pris chez eux pour toute ma vie, et j'ai tout laissé tomber." Cette jolie formule me permet, si je suis assez libre avec mon interlocuteur, de lui répondre sans hésiter : "Mon pauvre vieux, tu n'y as rien compris ! Tout t'est passé par-dessus !" Il est vrai que la suite de l'entretien peut fort bien m'inspirer plus de douceur dans la réplique, surtout si mon ami précise : "Tu comprends, j'étouffais de ces excès : toujours à la chapelle, direction de conscience obligatoire ; un jour pour la confession, avec certificat ; un jour pour la communion, dans un ordre rigoureux, et au signal donné, sans pouvoir se dispenser."

Alors je comprends, je conçois cette satiété écoeurée pouvant aller jusqu'à la haine, ce revirement spectaculaire, qui fait d'un chrétien forcé un farouche libre-penseur. Et je sens venir à mon âme une prière : "Merci, Seigneur, de m'avoir envoyé chez don Bosco, pour y découvrir en plénitude l'allégresse de Vous connaître

jamais obligé, toujours invité, libre à tout instant de tourner le dos et de refuser, mais incapable en même temps de me dérober à Votre aveuglante lumière ..."

Je plains sincèrement ceux qu'une éducation religieuse toujours "à haute tension" finit par dégoûter et révolter. Je plains aussi les pratiquants, du reste sincères et dignes de respect, qui mesurent la qualité de la vie chrétienne à la longueur, au nombre et à la variété des exercices extérieurs.

Oh ! la spiritualité de nos maîtres salésiens ! Forte, mais aimable, simple sans indigence, fleurie sans mièvrerie ...

Je remarquai tout de suite une chose, matin et soir : à la place des longues oraisons littéraires, qui endormaient infailliblement petit-frère à Saint-Mars, le soliste de service entonnait quelques courtes prières de louange et de remerciement au Seigneur<sup>1</sup>. Mais Notre-Dame en recevait une bonne part, comme le voulait don Bosco.

Toute limpide cette spiritualité, et parfaitement adaptée aux plus jeunes. Les abbés et les prêtres priaient à l'unisson des enfants, car on n'est jamais trop simple pour s'adresser au Père de tous les hommes. Le soir, un vigoureux cantique servait d'introduction à la prière. Et la fin n'en était pas moins originale. Le père directeur, plus rarement un de ses subordonnés, grimpait sur l'estrade spécialement prévue, et adressait à toute la communauté le célèbre "mot du soir". Cet usage, solidement implanté dans les maisons salésiennes par don Bosco lui-même, consistait en une brève causerie suggérée souvent par les actualités domestiques. Notre intarissable directeur parsemait cet entre-

tien familier de traits piquants qui pouvaient nous arracher des salves de rires. Il y avait toujours une leçon à tirer, mais elle nous était donnée avec la plus charmante bonhomie. Parfois, cependant, le père P. devait nous adresser de vertes semonces. On voyait, dès qu'il gravissait son estrade, s'il fallait s'attendre à courber la tête sous une avalanche d'invectives, si son front sombre annonçait quelque éclat, ou si ses yeux et sa barbe pétillaient de malice.

Je me fis très bien à la messe quotidienne : elle était vivante, agrémentée de beaux chants, variée selon le temps. Le dimanche nous apportait le surcroît d'une grand-messe. J'entendais parfois quelques condisciples murmurer de cet excès, que je supportais fort bien pour ma part. On y chantait, je le répète, un grégorien de belle qualité, et les solennités en polyphonie avaient quelque chose de grandiose.

J'appréciais le désordre qui régnait au moment de la communion. Il appartenait à chacun de savoir s'il voulait y participer ou s'abstenir. Les bancs se vidaient n'importe comment ou ne se vidaient pas. Nous pouvions fort bien rester des semaines ou des mois sans nous déplacer, nul n'aurait osé nous en faire grief. De même, il n'y avait pas d'heure définie pour les confessions. Nous savions seulement qu'au cours de toutes les messes et des autres exercices religieux deux prêtres se tenaient en permanence à notre disposition, au fond de la chapelle.

Notre vie chrétienne connaissait son temps fort à une certaine période de l'année scolaire, située à la belle saison. Durant cette retraite de trois jours, toute la communauté abandonnait ses soucis scolaires. on ne s'occupait plus que de son âme, de la façon la plus simple

et la plus enthousiaste.

Le prédicateur de cette halte n'était jamais le même d'une année à l'autre, et nous venait toujours d'une lointaine maison salésienne. On découvrait donc avec intérêt les qualités ou les insuffisances du nouveau. Mais le plus souvent nous consacrons une part de nos récréations à commenter l'éloquence pathétique de celui-ci, la dialectique serrée de celui-là, la verve colorée d'un autre, sa finesse et son humour<sup>2</sup>.

La journée comportait, outre les conférences du prédicateur, diverses activités, les unes libres, les autres officielles : par exemple, on chantait matines et laudes<sup>3</sup> en latin, comme les moines !

La douce, mais vigilante surveillance salésienne trouvait bon de se relâcher et de nous faire confiance. Nous avions donc le droit de nous promener à notre guise dans tous les coins de la propriété, mais en silence et solitairement. Les uns se plongeaient gravement dans quelque livre de spiritualité et prenaient des notes au passage, d'autres se bornaient à dire quelques dizaines de chapelet, à méditer les fortes pensées exposées par le prédicateur. Très peu d'entre nous abusaient de la situation ; nous prenions sincèrement les moyens de retrouver des forces neuves, après des mois de torpeur et de routine.

Notre éducation religieuse ne se bornait évidemment pas à ces quelques jours de récollection fervente. L'alimentation ordinaire de la messe était même jugée insuffisante. Aussi notre programme scolaire comportait-il chaque semaine une heure d'instruction religieuse. Ce n'était d'ailleurs pas un luxe. Nos maîtres pouvaient

légitimement espérer plusieurs vocations parmi nous. Certains de mes anciens condisciples ont à présent derrière eux une longue et brillante carrière de salésiens dynamiques ; les espoirs de leurs maîtres étaient donc bien fondés.

Durant les deux ou trois premières années, l'enseignement religieux se bornait à l'étude commentée du catéchisme, sans oublier quelques notions d'histoire sainte et de liturgie. Je reconnaissais avec joie l'enseignement de mon vénérable curé, avec quelques chose de plus poussé. Il ne s'agissait pas ici d'apprendre à de jeunes ruraux un rudiment si vite oublié, mais de donner à des esprits déjà curieux les armes de première nécessité.

A l'échelon supérieur, un copieux manuel d'Apologétique<sup>4</sup> vint s'ajouter au programme et nous fournir les termes élémentaires d'une dialectique plus sérieuse. Les principales objections contre la foi nous étaient présentées avec la réfutation qu'elles appelaient : "Voici ce que dit Voltaire, voici ce qu'on peut lui répondre." "Renan et les modernistes ont telle opinion sur le Christ, l'Eglise leur répond ceci ..." <sup>5</sup> Je me laissais aller à mon enthousiasme de débutant, d'autant plus que les réfutations étaient accompagnées de textes extraordinaires<sup>6</sup>, entre autres les superbes envolées de Pascal<sup>7</sup> ...

Ce chapitre aura lui aussi sa conclusion attendrie, car j'éprouve l'irrésistible besoin d'évoquer ici l'une de nos plus chères coutumes. Dès que la clémence de la saison le permettait, la journée de classe s'achevait par une longue récréation. La cour, après le repas du soir, devenait une volière endiablée. La cloche impi-

toyable, hélas, nous arrachait à nos jeux, mais pas toujours pour la prière immédiate et le lit. Deux ou trois fois par semaine, nous avions un dernier épisode fort apprécié de la communauté. Au signal donné, la joyeuse marmaille s'écoulait par petites escouades improvisées, dans le plus parfait désordre, et descendait le chemin de terre conduisant à l'Orne. Chaque groupe accrochait au passage son abbé. On avait un faible pour certains, qui racontaient des histoires en d'innombrables épisodes, non sans menues erreurs habilement rattrapées. Le narrateur, emporté par son récit, faisait intervenir tel personnage, lorsqu'un auditeur l'interrompait : "Mais, il est mort !" Alors l'abbé imperturbable : "On croyait qu'il était mort ! ..." Et l'histoire repartait pour dix épisodes au moins ...

Cependant notre piétinement de gamins nous conduisait très vite à destination. On arrivait au bord de l'Orne, canalisée par nos soins pour en faire notre piscine, et pourvue d'un moulin qui faisait lui aussi partie de nos biens<sup>8</sup>. En face de notre rivière, au cours si pur, se dressait une jolie colline de schiste brun. D'habiles artisans avaient aménagé, au flanc de cette roche friable, une petite grotte, réplique naïve de celle que Notre Dame a sanctifiée à Lourdes<sup>9</sup>. C'est là que nous allions prier.

Vite massés autour de la Vierge, nous lancions vers Elle un de ces cantiques vibrants, si beaux en eux-mêmes que tout essai d'harmonisation eût paru surcharge inutile. Puis la prière montait à son tour, accompagnée des bruits champêtres : les grillons obstinés, un peu partout dans les herbes odorantes, le doux clapotement de la rivière à dix mètres derrière nous, et la basse continue de notre moulin, cinquante mètres à notre gauche ...



La prière terminée, nous étions gratifiés d'une fantaisie fort attendue. Alors que d'ordinaire il revenait aux seuls prêtres de prononcer le mot du soir, les descentes à la grotte élargissaient le privilège. Nous ne savions pas d'avance qui serait l'orateur, mais nous attendions avec impatience de voir l'un de ces jeunes abbés sauter prestement sur la pierre et se retourner rougissant vers l'assemblée. C'était alors un beau morceau d'éloquence familière. Ceux qui avaient ce prédicateur en herbe comme professeur en étaient fiers et ne le cachaient pas.

Le mot "bonsoir", auquel nous faisions tous écho, libérait instantanément les langues. Chaque petit groupe raccrochait son abbé pour la suite de l'histoire interminable. Les oreilles attachées aux propos du conteur, nous avions les yeux libres de contempler en même temps la façade de notre chère maison, qui grossissait de seconde en seconde, et découpait sa silhouette sympathique sur le couchant rose. Mais les premières fenêtres s'allumaient déjà. Les plus petits, toujours en avant, ne perdaient pas de temps pour se glisser au creux de leur lit et sombrer sans transition au merveilleux pays des songes.

## N o t e s

1. Prière initiale du matin : "Je vous adore, ô mon Dieu, et je vous aime de tout mon coeur. Je vous remercie de m'avoir créé, de m'avoir appelé à la religion catholique et de m'avoir conservé pendant cette nuit. Je vous offre toutes les actions de la journée ; faites que, pour votre plus grande gloire, elles soient toutes conformes à votre sainte volonté. Préservez-moi du péché et de tout mal. Que votre grâce soit toujours avec moi et avec tous les miens. Ainsi soit-il." - Prière initiale

du soir : "Je vous adore, ô mon Dieu, et je vous aime de tout mon coeur. Je vous remercie de m'avoir créé, de m'avoir appelé à la religion catholique et de m'avoir conservé pendant ce jour. Pardonnez-moi le mal que j'ai commis et agréez le peu de bien que j'ai pu faire. Gardez-moi pendant mon repos et préservez-moi de tout danger. Que votre grâce soit toujours avec moi et avec tous les miens. Ainsi soit-il."

2. La "verve colorée", la "finesse" et l'"humour" pourraient bien avoir été le fait du P. René Pastol (1878-1949), qui, selon la chronique de l'Arche (30, juillet 1942, p. 593), arriva à Giel le 22 avril 1942, jour de l'"ouverture de la retraite annuelle", depuis "Coat an Doc'h (près de Guingamp en Bretagne) avec tout son coeur et son lourd bagage de belles histoires pour nous aider à faire le point."

3. Du "petit office de la sainte Vierge". Et notre mémorialiste omet de dire que les apprentis et les primaires ne participaient pas à cet exercice-là.

4. Il s'agissait d'A. TEXIER, professeur de philosophie et d'apologétique, Précis d'apologétique, accompagné de nombreux textes, documents et illustrations, 3ème éd., Paris, Editions Ecole et Collège, 1939, 470 p.

5. On trouve en effet (op. cit., p. 180-182), "ce qu'il faut penser de l'auteur qui exalte en Jésus l'humanité pour nier la divinité". Mais, heureusement, A. Texier, qui définissait l'apologétique, "la science qui démontre, par la raison, la crédibilité de la foi catholique" (ibid., p. 15), développait de préférence une argumentation positive.

6. C'était, outre des passages de la Bible, des extraits de saint Augustin, Bossuet, La Bruyère, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Lacordaire, Monsabré, Sertilanges, K. Adam, Pinard de la Boullaye, P. Didon, Claudel, Mauriac, René Bazin...

7. Sur Jésus (p. 111), Jésus et les prophéties (p. 225), Jésus (p. 245). Trois extraits des Pensées ...

8. Cette accumulation inattendue de possessifs ("nos soins", "notre piscine", "nos biens" ...) fait entendre combien le jeune orphelin se sentait chez lui à Giel.

9. Grotte inaugurée alors depuis peu, le 21 août 1938. (Voir "L'inauguration de la grotte", Arche, 18, octobre 1938, p. 368-372).

## C h a p i t r e   X I I I

## NOS SOEURS ÉTAIENT FORMIDABLES !..

Je veux consacrer ce chapitre à nos Soeurs, car elles en valent vraiment la peine.

Giel leur avait appartenu avant d'être aux salésiens<sup>1</sup>, elles étaient par conséquent dans leurs murs. On m'a rapporté que ces franciscaines<sup>2</sup>, bonnes éducatrices pour des enfants de dix à douze ans, n'avaient plus du tout la même aisance lorsque leurs chérubins en atteignaient quinze. Il fallait des hommes à ces gaillards, ils furent servis. Les "Soeurs de S. François" avaient donc cédé la place aux "Fils de Don Bosco". Mais ceux-ci, qui avaient besoin de personnel, obtinrent de leur supérieure générale le maintien d'une petite équipe active et rayonnante.

Je note plus haut qu'elles occupaient un pavillon spécial, à droite du bâtiment principal. Cette maison, à vrai dire, n'était pas terminée lors de mon arrivée, en juin 1941. Mais elle s'édifia dans les meilleurs délais, car les salésiens, après les avoir en quelque sorte évincées, tenaient à reloger dignement ces bonnes religieuses, qui leur étaient précieuses pour de multiples raisons. Ils leur construisirent un mini-couvent, bien adapté à leurs besoins et certainement conforme à leur Règle. Mais, comme il ne faut pas perdre le sens des réalités et que cette jeune congrégation n'en a jamais manqué, la maison des soeurs comportait, outre leur

chapelle particulière et leurs cellules, notre buanderie et notre lingerie, c'est-à-dire la moitié de l'ensemble. Cette sage disposition sauvegardait d'ailleurs la charité. En assurant aux religieuses une bonne partie de leur travail à domicile, on leur épargnait de pénibles déplacements.

La journée des soeurs commençait très largement avant la nôtre, car elles devaient satisfaire aux devoirs spirituels de leur ordre avant de se mettre à notre service. Un de nos pères allait donc chaque matin célébrer une messe en leur minuscule oratoire. Après quoi la petite équipe se dispersait aux quatre coins de l'immense maison.

A la différence des salésiens, qui s'allégeaient si facilement de leur soutane, les soeurs conservaient leur lourde bure et s'acquittaient de leur besogne affligées de ce carcan. Mais cela n'atténuait en rien leur bonne humeur : saint François et don Bosco leur interdisaient la morosité.

Quand nous revenions de la chapelle chaque matin, en rangs et autant que possible en silence, nous n'avions plus qu'à nous mettre à table. Les soeurs cuisinières avaient déjà préparé le petit déjeuner, qui n'avait rien de bourgeois : une soupe substantielle, où l'on reconnaissait les restes de la veille, accompagnée d'une tartine généreusement garnie.

Tandis qu'à bruyants coups de cuillère on avalait sa soupe, soeur St G.<sup>3</sup> organisait déjà son dîner. Elle faisait sans doute les deux tiers de la besogne et n'avait pas le temps de fignoler. Quand le fumet de ses compositions montait jusqu'à nos narines de latinistes en herbe, nos appréciations manquaient d'aménité : "Ah !

la tambouille St G. !" Pauvre soeur St G. ! Elle faisait pourtant tout son possible pour accommoder au mieux de ses talents "le bon gros boeuf et le bon gros porc", que l'intendance lui fournissait. Handicapée d'une lourde claudication et d'un mauvais embonpoint, elle se multipliait aux commandes de ses chaudrons et de ses marmittes, femme forte à la physionomie adoucie d'un sourire. C'était une solide religieuse, au-dessus des louanges et des critiques, heureusement pour elle !

La petite soeur qu'elle avait pour adjointe sautillait à ses innombrables tâches, soulevait sans broncher des récipients qui faisaient trois fois son poids<sup>4</sup>, coupait des montagnes de tartines, garnissait le monte-charge aux heures de pointe et riait volontiers au nez des mécontents.

Il nous arrivait en effet de ne pas approuver le menu ou de nous en lasser. Les nouilles collaient, la bouillie de sarrasin soulevait des huées, on n'avait plus d'appétit lorsque paraissait la célèbre purée verte aux pois cassés. Certains jeûnaient sans difficulté ce jour-là, d'autres, pour épater la galerie, venaient à bout de trois parts superposées. Le surveillant devait ouvrir l'oeil, car plusieurs se sentaient fort tentés de catapulter ce produit au moyen de leur cuillère. Le mécontentement pouvait tourner à l'émeute lorsque par malheur on trouvait une souris ou deux dans le potage. Il fallait alors des jours pour apaiser les esprits.

Une nuit, tous les dortoirs furent le théâtre d'une corrida fantastique. Surveillants et enfants se bousculaient à l'entrée des deux cabines disponibles<sup>5</sup>, en tremblant d'arriver trop tard. Au matin, il fut très facile d'incriminer certain hachis, car ceux qui s'en étaient abstenus avaient passé une nuit parfaite. Je fus

évidemment au nombre des victimes, car je mangeais de tout, comme aujourd'hui. Je crois que nos abbés s'associèrent un peu à la grogne générale, pour avoir été aussi incommodés que nous. L'un d'eux, l'abbé J.<sup>6</sup>, chanta l'incident en quelques couplets facétieux qu'il nous fit brailler sur l'air des "Crocodiles" : excellent moyen d'étouffer une affaire embarrassante.

Nous ne restions pas longtemps brouillés avec nos soeurs cuisinières. L'approche d'une grande fête leur donnait l'idée d'un menu soigné qui leur rendait d'un seul coup toute la popularité perdue. A cette occasion, le cidre bouché, véritable champagne normand, giclait à flots, surtout au plafond. Mais on en recueillait quand même quelques gouttes dans les gobelets, plus cabossés et culottés que quarts de militaires.

De temps en temps, soeur St G. se lamentait sur sa provision de bois presque épuisée. Elle avisait sans façons quelque gamin désœuvré : "Hé ! p'tit, veux-tu d'mander à m'sieur l'abbé pour nous faire un peu d'bois ?" On arrachait la "perm" à l'abbé avant de dévaler la pente en trois enjambées. Pendant que le tas de bûches s'élevait à grands coups de hache, on escomptait déjà le salaire de la sueur : une bonne tartine toute dégoulinante de miel.

De toute évidence, il fallait une soeur à l'infirmerie. Mère M. H.<sup>7</sup>, la supérieure, attendait chaque matin les bobos, les engelures, les petites misères. Elle soignait avec le sourire, et versait un peu de tendresse maternelle à ces pauvres gosses qui en avaient tant besoin.

En cas de maladie sérieuse, le patient était remis à la célèbre soeur F.<sup>8</sup>, une petite bonne femme d'à peu près 1 m 40, au visage poupon et innocent. Ses soixante-

dix ans ne l'empêchaient d'ailleurs pas de trotter comme un lapin. Mais, pour être de ses clients, il fallait faire ses preuves. Si l'on ne justifiait pas sa candidature par une bonne "fièvre pourprée", une spectaculaire éruption de boutons, c'est en vain qu'on frappait à sa porte. Celui qui, par hasard, s'était glissé chez elle sans raisons suffisantes n'avait droit qu'à ses injures : "Comédien, vaurien, feignant !" Et celles-ci sont correctes. Le répertoire de la terrible soeur comportait des épithètes autrement cinglantes qui faisaient finalement capituler le faux malade.

Par contre, avec une authentique rougeole, une bonne gale purulente, une toux à fendre l'âme, on n'avait pas besoin d'autre chose. On était "le pauv' p'tit gars qu'avait tant mal à sa tête", on devenait intéressant. L'impitoyable dragon se muait alors en une maman très tendre, et on l'appelait "la petite mère F."

Quand les épidémies de grippe faisaient de son dortoir<sup>9</sup> un hôpital, on voyait l'impayable soeur multipliée du matin au soir entre tous ces lits, distribuant les thermomètres, les potions et les tisanes, toutes ces horreurs qui aident à guérir. Elle soignait, certes, au plus fort du mal, mais elle composait aussi mille douceurs savoureuses dès qu'on pouvait les supporter : des crèmes succulentes et autres gourmandises, pour faire oublier les mauvais moments. Elle submergeait ses convalescents de distractions : des albums à colorier pour les plus petits, des masses de lectures pour les plus grands. Enfin, bien épuisée par ses multiples tâches, elle se concédait quelques heures de répit. Mais auparavant, elle mettait en route sa vieille machine à coudre, et faisait des chaussons pour "leux pauv's p'tits pieds".

En de telles conditions, ses convalescents n'avaient aucune envie de mettre volontairement fin à leur état, et comptaient sur le pouvoir absolu de soeur F. Si un professeur montait chez elle pour tenter de récupérer un élève dont elle jugeait la réinsertion prématurée, elle le recevait à sa façon, c'est-à-dire sans façons ; le pauvre abbé, sous ce torrent d'invectives, se retrouvait au bas de l'escalier sans avoir pu risquer un mot de négociation.

Nos soeurs usaient aussi leurs forces à la buanderie et à la lingerie. Ces vaillantes femmes détérioraient leurs mains à la lessive pour nous préparer chaque semaine notre provision de linge impeccable. Elles reprenaient héroïquement les chaussettes que nos jeux parfois violents massacraient avec obstination. Aussi cessaient-elles de nous en fournir dès que le retour de la belle saison permettait de nous en passer.

Accablées de besogne, mais toujours disponibles, elles taillaient et cousaient encore des costumes pour notre petit théâtre. Aussi était-il de la plus élémentaire justice de les inviter à nos séances. Le jour de la Saint-François, nous allions fêter les soeurs chez elles, avec la participation de nos deux musiques et de la chorale. Elles nous écoutaient avec ravissement, et, le concert terminé, offraient à tous les musiciens un petit verre de "liqueur maison", avec un clin d'oeil plein d'une délicieuse malice.

Au cours de nos promenades et de nos jeux à travers la campagne, il nous arrivait de rencontrer ces gentilles franciscaines au détour d'un chemin, cueillant des fleurs, riantes et décontractées. Elles nous adressaient un petit salut qui voulait dire : "C'est dimanche aussi pour nous, pardi ! ..."



Après avoir travaillé si longtemps pour leurs petits gars, nos soeurs ont regagné leur communauté d'origine pour s'y "endormir dans le Seigneur". Elles n'avaient pas besoin de vivre cent ans pour mériter leur éternité bienheureuse. Ce sont mes "saintes privées", que j'assimile sans hésiter à mes paysannes de Saint-Mars et que je puis invoquer au plus secret de mon âme ...<sup>10</sup>

"Repos aient en Paradis,  
Et Dieu saulve le remenant ..."<sup>11</sup>

### N o t e s

1. A Giel depuis 1901, quand elles étaient venues aider le directeur de l'orphelinat, l'abbé Hervieu. Voir l'article "Les Soeurs de Perrou", Arche, 8, avril 1936, p. 118-121.

2. Leur titre était : Franciscaines de Notre-Dame de Pitié, Perrou, Orne. Cette congrégation, fondée en 1866, comptait en 1974 cent quarante-cinq professes.

3. Soeur Saint-Georges. Son nom était officiellement : soeur Marie de Saint-Georges, née Marie Bourdon en 1881, professe en 1904.

4. Jean Lemonnier ne fut jamais très versé en mathématiques ...

5. Il y avait alors une cabine par dortoir de trente-cinq enfants.

6. Selon l'auteur : l'abbé Yves Jouan (né à Séglien, Morbihan, en 1920 ; profès à Port-à-Binson en 1938 ; sorti de la congrégation salésienne en 1945). C'était un merveilleux boute-en-train.

7. Mère Marie-Henriette. Il s'agissait de soeur Henriette-Marie, née Andrée Courant en 1887, professe en 1909. D'après l'Arche (34, juillet 1943, p. 680 ; noter que la datation et la pagination des numéros étaient alors un peu fantaisistes), mère Marie-Theresia remplaça mère Henriette à Giel le 6 octobre 1943.

8. Soeur Félicie. C'était soeur Marie-Félicie, née Berthe Mercier en 1877, professe en 1893.

9. Elle avait encore en effet vers 1941 la responsabilité du dortoir des "petits", qui, au deuxième étage, jouxtait le logement des soeurs au-dessus de la chapelle.

10. La communauté a quitté Giel en 1951. Soeur Saint-Georges mourut cette année-là. Soeur Saint-Basile (lingerie) disparut en 1960 ; soeur Marie-Henriette en 1961 ; soeur Félicie en 1961 ; soeur Marie-Louise en 1964 ; soeur Marie-Hermance en 1963 ... Les indications biographiques de ce chapitre nous ont été aimablement communiquées à la maison-mère de Perrou le 13 décembre 1985.

11. François Villon, Lais (Testament), strophe 29.

## C h a p i t r e    X I V

## LES PLAISIRS ET LES JEUX

Le titre donné par Duhamel à son délicieux petit livre<sup>1</sup> s'adaptera très bien à ces quelques pages ...

Mais j'ai envie, avant d'exploiter ce sujet, de revenir à Saint-Mars, où j'avais laissé une si bonne partie de mon coeur. Ma brave patronne délaissait parfois sa fourche pour la plume, et me faisait une lettre appliquée pleine de banalités et d'attendrissantes notations, comme en écrivent les gens de la campagne. La moindre ligne les met au supplice, mais ils font sentir jusque dans leurs maladroites des trésors qu'il faut savoir lier entre les lignes. Petit frère savait maintenant écrire et ne s'en privait pas. Je recevais donc un abondant courrier auquel je faisais de lyriques et interminables réponses, pleines de dessins et probablement de fautes.

Bien sûr, à l'approche des vacances, m'arrivait l'invitation officielle à retourner au pays, et le père directeur n'y voyait aucun inconvénient. Au cours de ces brèves mais charmantes "digressions" à la ferme, je retrouvais spontanément le plaisir de patauger en sabots et de conduire nos vaches en pâture. Petit frère me montrait fièrement les biceps tout neufs qu'il avait acquis lui aussi à brouetter du fumier. Je lui débitais,

avec ma fatuité de grimaud, les trois mots latins de mon répertoire, ce qui avait l'air de l'impressionner. Toute la famille encaissait sans broncher mon interminable bavardage, que j'exportais même dans les hameaux voisins, car toute la parenté, proche ou éloignée, tenait à voir "le gars".

Mais cette situation ne dura pas très longtemps. Ma soeur, en effet, justement indignée de voir que le benjamin devait encore assurer au moins trois ans d'une sorte de servitude avant de bénéficier (ce qui n'était pas sûr) des mêmes avantages que moi, décida de brusquer les choses. Elle entreprit de si habiles démarches qu'en un temps record elle eut l'extraordinaire joie d'obtenir l'admission de son petit frère à l'école du grand. Un beau jour, donc, il m'arriva avec ses pauvres bagages. Il pleura, lui aussi, moins longtemps que moi, car j'étais là pour le consoler, mais il eut quand même sa petite crise de larmes.

Ce qui fit tout de suite sa conquête, ce fut la séduisante atmosphère de jeu, si nouvelle pour lui. Voilà qu'au lieu de "s'amuser à cueillir des orties pour le cochon, curer les vaches" ou mettre en tas des quintaux de pommes, il pouvait courir librement pour son seul plaisir. Il en fut tout de suite émerveillé et montra pour le jeu des aptitudes qui ne se démentirent jamais.

Très vite, il fut repéré comme un sujet d'élite. Si l'on organisait un "grand jeu", j'entends de ceux qui avaient pour théâtre toute la campagne voisine, il pouvait très bien être désigné comme chef de camp. Dans ce cas, il excellait à choisir ses hommes, et s'assurait ainsi la meilleure équipe. Mais s'il était dans le tas de ceux qu'on tirait au sort, un chef intelligent se

l'adjugeait en priorité, ce qui inquiétait toujours l'adversaire. Ce drôle de diabolotin, agile et rapide comme une gazelle, mais malin comme un singe, triomphait des plus grands, même des abbés. Il leur passait entre les jambes pour leur "piquer leur vie", cette bande de tissu accrochée à la ceinture<sup>2</sup>. A l'occasion, il traversait l'Orne à la nage, sans hésiter, économisant ainsi plusieurs kilomètres, arrivait en vue de l'ennemi, et surgissait d'un buisson où l'on n'attendait personne. D'abord médusé par l'audacieux loustic, l'adversaire se ressaisissait et le cernait pour le mettre hors de combat. Il faisait face, et se débarrassait sans mal des premiers assaillants. Mais voyant qu'il risquait de succomber sous le nombre, il se contentait de cueillir quelques "scalps" au passage, arrachait le drapeau ennemi et disparaissait, assurant par ce rapide coup d'éclat l'indiscutable victoire des siens. Ainsi faisait Napoléon ...

J'offrais pour ma part, en face de mon frère, le plus impressionnant contraste. Les équipes se disputaient l'avantage de ne pas m'avoir. Ma présence en un camp présageait sa défaite. On me prenait tout de même, à la fin, parce qu'il était impossible de me refuser, mais j'avais conscience de mon inutilité. Le jeu à peine engagé, je me faisais "plumer" tout de suite, et je me demandais fort longtemps comment cela avait bien pu m'arriver. Je n'en sortais donc jamais épuisé, car la partie finissait vite pour moi. Cette rapide élimination me rendait à mes rêves. Je contemplais avec un sincère intérêt toute cette agitation, j'admirais les hauts faits dont je me sentais incapable, attendant mon tour à la rédaction. Un jour qu'au plus fort d'une mêlée j'avais les yeux fixés sur une superbe pleine lune, mon

plus proche voisin s'écria furieux : "Voyez-le donc qui gobe la lune !" Je fis un geste magnifique et m'écriai : "O, pulchra Luna !" Mais, faute d'inspiration, je ne sus aller plus loin. L'expression suffisait néanmoins à mes perfides coéquipiers, qui me l'adjugèrent comme surnom jusqu'à la fin de mon séjour. Il est vrai que mes continuelles distractions justifiaient le sobriquet.

Les grands jeux se préparaient dans les moindres détails par des spécialistes, car ils exigeaient une parfaite connaissance des lieux et se déployaient parfois sur des distances considérables. Des abbés fort sportifs et imaginatifs en élaboraient le thème et l'itinéraire, carte d'état-major en mains. Il fallait, par exemple, prendre d'assaut le vieux moulin de "la Courbe", et en rapporter un drapeau soigneusement dissimulé. Le célèbre épisode des Faucons Rouges reste dans la mémoire de mes condisciples un chef-d'oeuvre du genre. Le père directeur était venu lui-même dans notre étude nous annoncer, sans se trahir un instant, que de dangereux gangsters écumaient les environs et qu'il ne fallait pas perdre de vue nos surveillants, au cours de la prochaine promenade. Aussi, le dimanche après-midi, tandis que nous empruntions notre route habituelle, anormalement disciplinés, la disparition soudaine de deux innocents sixièmes (parfaitement "de mèche" avec les organisateurs !) sema-t-elle parmi nous un début de panique. Et voilà qu'au détour d'un chemin surgissent des hommes masqués. Devant notre trop sincère épouvante, ils arrachent leurs masques en éclatant d'un rire inextinguible et contagieux. C'était un jeu, mais un jeu "formidable" ! On y passa l'après-midi, on se dépensa jusqu'à la nuit, et il ne fut absolument pas question de nous bercer, car nous n'en pouvions plus ...

A ce régime, petit frère cessa bientôt de mériter ce nom, que je lui donne une dernière fois. Il se développa de façon harmonieuse, et gagna sur ma taille médiocre une bonne dizaine de centimètres. L'abbé D.<sup>3</sup> l'initia au tennis de table sans savoir que son élève serait un jour champion de France de sa catégorie. Tous ses professeurs ignoraient également qu'ils le préparaient à remplir une excellente carrière administrative à Paris ...

+  
+       +

Au retour de la belle saison, les Autorités Supérieures décidaient volontiers une "grande promenade". Tout le monde y participait avec passion, et les malades avouaient qu'ils se sentaient mieux à cette seule perspective. Vers huit heures, la maisonnée se massait dans la cour, solidement chaussée pour tant de kilomètres ! Une petite prière servait de signal à l'ouverture de la volière : Notre-Dame était du voyage. Toute l'école s'engageait sur les jolies routes normandes, sinueuses et pittoresques. Pas question de ces défilés moroses comme en offraient parfois certains orphelinats urbains. Chaque abbé embarquait familièrement son escouade. Les rires jaillissaient de partout, et cette charmante pagaille filait bon train. On chantait un interminable répertoire de marches traditionnelles, et les plus doués savaient placer une tierce plus ou moins intuitive pour leur donner plus d'allure. Dans les villages-étapes, les bons vieux sortaient devant leur porte, le visage un instant radieux au passage de toute cette jeunesse.

Le lieu de rendez-vous se situait parfois à douze kilomètres, aussi les benjamins faiblissaient-ils sou-

vent à la fin. Ils se laissaient choir dans l'herbe folle, et on les laissait souffler un peu.

Mais le clairon de l'abbé L.<sup>4</sup> sonnait déjà le rassemblement pour dîner, ce qui rendait aux plus épuisés un miraculeux sursaut d'énergie. La camionnette du ravitaillement venait en effet de surgir : l'intendance avait ponctuellement suivi les troupes. Chauffeur, mais aussi cuisinier, le père Ch.<sup>5</sup> distribuait la vaisselle et les plats. Il "touillait" sous nos yeux un monumental chaudron de laitue. Dans les assiettes, on pouvait trouver parfois une limace oubliée, mais soeur St G. nous avait appris à ne pas faire les dégoûtés pour si peu de chose.

Le repas était d'une inconcevable gaieté, semé de blagues, de bons mots et d'inépuisables chansons. La sieste, proposée par les plus mous (moi, par exemple), ne suscitait aucun enthousiasme. On trouvait moyen, avec douze kilomètres dans les jambes, d'applaudir à grand fracas l'annonce d'un "super-jeu". Nous nous dédommions de sa nécessaire brièveté par une ardeur double.

Les mêmes équipes se reformaient à l'heure prévue pour le retour et prenaient joyeusement la route, d'un rythme à peine plus pesant, toujours le coeur en fête, "à la bouche une chanson"<sup>6</sup>. Les derniers kilomètres montraient de toute évidence que les plus petits n'en pouvaient plus et clochaient à faire pitié. De vigoureux abbés et des gars athlétiques se faisaient alors bons Samaritains pour ces pauvres choux et les transportaient, disait-on, "à dos de chameau". Toutes ces frimousses heureuses envahissaient soudain la grande cour et rayonnaient dans l'exquise lumière du couchant.

+

+ +



Je ne saurais m'estimer quitte de ce chapitre sans évoquer notre petit théâtre, qui contribuait pour une bonne part au climat de fête qui régnait chez nous.

Le célèbre abbé J.<sup>7</sup> en était le chef incontesté, non seulement pour ses talents d'organisateur, mais aussi et surtout pour ses dons de comédien. Remarquable dans le tragique à l'occasion, il remportait néanmoins ses plus grands succès dans le comique. Dès qu'apparaissait sur scène sa cocasse petite silhouette, avec une épaule nettement plus haute que l'autre, on se frottait les mains d'avance pour le bon temps qu'il allait nous faire passer. Sa figure pleine de malice semblait une invitation irrésistible à éclater de rire, et lorsqu'il en donnait l'exemple, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, c'était un vrai festival d'hilarité. Je ne pense pas qu'un seul de mes condisciples ait oublié son triomphe dans "Les surprises de l'adjudant Trip". Tel qu'il était, ce comique troupier à gros rire nous consolait de nos efforts infructueux à commenter les "Femmes Savantes".

L'abbé J. montait aussi des opérettes bouffes, avec le père L. B. au piano en guise d'orchestre. On applaudissait "Les Deux Aveugles" d'Offenbach, mais nous avions une prédilection marquée pour une autre oeuvre, probablement sans valeur, où notre héros se montrait sublime de drôlerie dans "l'air des poires"<sup>8</sup> :

"Voilà pourquoi, j'aime les poi ... ares !"

On les lui redemandait, et l'abbé J. nous offrait les poires en toutes saisons, la bouche telle un four et la pomme d'Adam en révolution.

De nos lits, le soir, nous entendions les répéti-

tions, car la scène du théâtre était sous le dortoir. On essayait de saisir quelques bribes de dialogue, mais on devinait au moins que ce serait drôle, car les acteurs pouffaient pendant l'entraînement.

Le jour de la séance, l'abbé J. n'oubliait pas d'inviter les soeurs. Il leur devait bien cela, car elles assuraient la confection des costumes, souvent admirables. On les mettait aux places d'honneur. Quand la pièce était un drame émouvant, elles y allaient de leur petite larme et tiraient leurs mouchoirs. Nous tirions les nôtres, lavés et repassés par leurs soins. Mais si l'on donnait une comédie, ce qui arrivait le plus souvent, il fallait voir nos nonnes transfigurées sous l'effet d'un rire incoercible, se plier et se tordre comme des gamines. Si quelque esprit chagrin leur avait suggéré un peu plus de retenue, je suis sûr qu'elles lui eussent répondu : "Laissez-nous donc rire tout notre soûl ! Nous avons lessive demain !" Mais nul ne songeait à leur faire grief de cette liesse innocente. Mieux que cela, leur rire était contagieux, gagnait tous les rangs des spectateurs, franchissait les coulisses et étranglait les acteurs. Ces malheureux ne retrouvaient le fil du dialogue qu'après la crise et non sans risque de rechute. Heureux petit théâtre ! Aimable complicité entre acteurs et spectateurs : on ne savait plus lesquels faisaient rire les autres.

Aussi, metteur en scène, régisseur et indispensable acteur, l'abbé J. tenait à ce que les soeurs fussent officiellement invitées : il ne voulait pas se priver de son meilleur public.

## N o t e s

1. Georges DUHAMEL, Les plaisirs et les jeux. Mémoires du Cuib et du Tioup, Paris, Mercure de France, 1948.

2. ... et dans le dos, pour la "petite guerre".

3. François Dart, né en 1924 à la Neuville-au-Pont, Marne ; profès salésien à la Guerche en 1944 ; études de théologie à Lyon-Fontanières de 1949 à 1953 ; prêtre à Paris en 1953 ; sorti de la congrégation salésienne en 1972. C'était, entre autres qualités, un excellent joueur de ping-pong.

4. Emile Le Coz, qui jouait aisément de tous les instruments.

5. Charles Clayette, le coadjuteur, qui avait accueilli Jean Lemonnier à son débarquement à Argentan, en juin 1941.

6. Allusion au chant de marche : "Une fleur au chapeau, à la bouche une chanson, - Un coeur joyeux et sincère. - Et c'est tout ce qu'il faut, à nous autres, bons garçons - Pour aller au bout de la terre." Le texte original disait : "... à nous, filles et garçons ..." Mais, à Giel, on était entre garçons.

7. Jack Jousset, né en 1921 dans la région parisienne, profès salésien en 1940, étudiant en théologie à Lyon-Fontanières de 1946 à 1950, prêtre en 1950. En 1985-1986, curé d'une paroisse salésienne à Ouistreham, Calvados.

8. "Ne me demandez pas pourquoi, j'aime les poires. - Ces fruits délicieux sont des plus généreux. - Ils vous donnent toujours - A manger et à boire. - Voilà pourquoi, j'aime les poires."

## C h a p i t r e   X V

JUIN 44 : ON EN AVAIT QUAND MÊME ASSEZ ! ..

Au début de juin 1944, la France asservie informa brusquement les suppôts d'Hitler<sup>1</sup> que la visite avait assez duré. On s'était suffisamment délabré l'estomac avec le pain noir et les rutabagas, tandis que ces messieurs dévoraient sans vergogne notre bon pain blanc. Il nous devenait de plus en plus insupportable de nous meurtrir les pieds sur des semelles de bois et d'employer notre cuir à leur faire des bottes. Aussi les Allemands furent-ils invités à se retirer au plus tôt, avec leurs affaires, qui nous étaient inutiles, mais en nous laissant les nôtres, auxquelles nous tenions beaucoup. Nous étions même décidés à leur faire un pas de conduite jusqu'à la porte de Brandebourg, pour les remercier de nous avoir crotté les Champs-Élysées.

Les Américains ne demandaient pas mieux que de nous aider, car ils y trouvaient leur compte. De toute évidence, la neutralité leur coûtait plus cher que la guerre. Ils avaient beau acheminer vers l'Angleterre vivres et munitions, les Allemands leur coulaient une bonne partie des convois, avant même le règlement de la facture.

Mais les Yankees surent porter un prompt remède à cette situation intolérable. Ils commencèrent par fabri-

quer en masse leurs fameuses "forteresses volantes" et, quand ils en eurent assez pour commencer, ils les envoyèrent faire à Berlin ce qu'Hitler avait fait à Londres, réalisant de façon tragique la prophétie formulée par Goering en 1935 : "Dans dix ans, vous ne reconnaîtrez plus votre ville !"

Nous étions impressionnés par ces formidables escaladrilles qui passaient parfois dans notre ciel bleu. On savait que ce n'était pas pour nous, mais on savait aussi que ces sinistres oiseaux allaient répandre la mort outre-Rhin. De temps en temps, la D.C.A. voisine en descendait un, qu'on voyait exploser à l'horizon avec un effrayant panache de fumée<sup>2</sup>.

Les Alliés avaient donc décidé de commencer l'assaut le matin du 6 juin 1944, sans savoir qu'il leur faudrait encore près d'un an pour abattre la Bête. Notre maison n'était tout de même qu'à soixante kilomètres de la mêlée. Le père directeur eut l'excellente idée, pendant que les trains fonctionnaient encore, de renvoyer tous ceux qui pouvaient rentrer chez eux. Pour le reste de la grande famille, il s'en remettait à la Providence<sup>3</sup>.

Dès les premiers jours, l'école fut transformée en hôpital<sup>4</sup>, car les blessés arrivaient de partout. Demeurés jusqu'alors à l'écart des événements, nous découvririons la guerre dans toute son horreur. Des ambulances débarquaient en permanence de pauvres lambeaux humains que les chirurgiens tentaient de sauver. Notre énergique directeur décida sur-le-champ que tous nos dortoirs seraient pour les blessés, et que nous irions dormir dans les silos de la ferme<sup>5</sup>. On peignit sur tous les toits de la maison d'immenses croix rouges ; elles proclamaient

au ciel que notre école n'était pas un repaire de nazis.

Cela faillit pourtant arriver. Un beau matin, on vit surgir des camions qui nous vomirent une horde de S. S. assez impressionnante. Le chef (Hauptmann ou autre) demanda sèchement à notre Directeur des locaux pour ses hommes. Mais le père P. lui répondit non moins sèchement qu'il n'allait pas faire évacuer de grands blessés pour loger des militaires. Il ajouta même qu'Hitler était f... et que l'Allemagne allait payer. Le chef nazi, dit-on, eut une violente démangeaison de mitraillette, mais claqua des bottes et capitula. Toute la horde regrimpa dans ses camions verts, démarra brutalement, pour aller sans doute se faire exterminer plus loin, et un nuage de poussière nous l'effaça pour toujours ...<sup>6</sup>

En ce magnifique été 1944, nous assistions parfois à d'horribles scènes. Un jour que nous tâchions, en étude, d'oublier un moment le tragique de la situation, nous fûmes brutalement tirés de notre méditation par des crépitements significatifs. Tournant instinctivement les yeux vers le ciel, nous vîmes tout de suite que ce n'était pas du cinéma. Des chasseurs américains et allemands se mitraillaient à outrance. La curiosité l'emporta bientôt sur la peur ; nous ne pouvions plus quitter des yeux ces acrobatiques évolutions suivies de rafales prolongées. En quelques secondes, trois ou quatre appareils piquèrent du nez avec leur long sillage de fumée noire, et allèrent exploser derrière les collines<sup>7</sup>. Les rescapés du duel n'en demandèrent pas plus, et disparurent comme ils étaient venus. Un seul parachute descendait tout doucement. Je vis à mes côtés un vieux prêtre tracer gravement "l'absolution sous condition" pour ceux qui venaient de mourir.

Notre école offrait un étrange tableau : d'un côté cet hôpital improvisé, toujours en pleine activité, de l'autre un pensionnat d'enfants et d'adolescents que leurs maîtres tâchaient d'occuper et de rassurer<sup>8</sup>.

Beaucoup de blessés, brûlés ou affreusement mutilés, ne survécurent pas. Une seule section professionnelle de notre maison continua, hélas ! de fonctionner : la menuiserie. Il fallait fournir d'urgence quantité de cercueils rudimentaires, et bientôt s'alignèrent, dans un pré voisin de notre petit cimetière, ces tristes "croix uniformes", dont le nombre ne cessait de croître. Il fallut aussi construire un crématoire pour incinérer les pansements.

Energiques à leur poste, plutôt gais pour dissimuler aux enfants leur propre inquiétude, nos maîtres nous donnaient sagement de petites occupations. Nous épluchions, pour la communauté agrandie, des montagnes de pommes de terre, et nous écossons des pois en racontant des blagues, mais le cœur n'y était pas toujours. La chorale et la musique poursuivaient leur activité dans cette atmosphère d'apocalypse. Je me souviens très bien avoir assuré ma partie de basse dans une fugue de Bach, alors que des explosions lointaines faisaient vibrer toutes nos vitres. Mais nous restions prudemment dans nos murs, protestant parfois avec humeur de ne pouvoir descendre à la piscine par un si beau temps.

De la véranda, où se déroulaient maintenant la plupart des jeux possibles, nous étions parfois distraits d'une partie de billes par un duel d'artillerie. Nous distinguions très bien le panache noir de chaque explosion, dont la déflagration, plusieurs secondes après, secouait toutes les fenêtres.

Le soir nous épouvantait, car, à peine venions-nous de nous envelopper dans nos couvertures, que le canon redoublait de rage, ébranlant les silos aux fenêtres depuis longtemps soufflées. Incapables de trouver le sommeil, nous entendions le départ des obus, leur sifflement inégal et leur explosion assourdissante<sup>9</sup>. Ceux qui sifflaient longuement ne nous inquiétaient pas, nous savions qu'ils n'étaient pas pour nous. Mais certains avaient le souffle effroyablement court, et l'un d'eux fit son cratère à quelques pas seulement de la chapelle. Pour achever de semer la panique, des fusées se promenaient en parachute au-dessus de la maison, qu'elles éclairaient comme pour indiquer la place où il fallait viser. Les plus petits se réfugiaient auprès des maîtres, qui avaient bien du mal à les calmer, et qui, eux-mêmes, n'en "menaient pas large".

Le père directeur conduisait sa barque en vrai chef. Sa maison, prévue pour un maximum de deux cent cinquante personnes, en abritait maintenant peut-être un millier. L'économe fut bien aise d'avoir fait des réserves les mois précédents, car à présent tout lui filait entre les doigts. Comme, aux temps bibliques, le pharaon avait puisé dans ses greniers pour sauver la famille de Jacob, ainsi fit notre bon directeur, emplissant toute main qui se tendait. Il donnait ce qu'il avait et ne manquait jamais de rien : la Providence le renflouait toujours.

+

+       +

L'avance des Alliés piétinait lamentablement. Depuis plus de deux mois qu'ils avaient débarqué à soixante



kilomètres de là, on les attendait encore<sup>10</sup>. Le 15 août arriva, sans progrès sérieux. En ce jour de l'Assomption, toute notre communauté demanda à Notre-Dame de faire un effort. Elle y consentit, mais nous laissa encore patienter quelques jours ...

Quoique l'artillerie continuât de plus belle, on voyait tout de même qu'"ils" n'étaient plus très loin. L'un des nôtres, sans doute connaisseur en matière de balistique, interpréta soudain le tir des Alliés comme le prélude à un arrosage en règle de toute la propriété. Il franchit courageusement les lignes et parvint auprès des Américains, auxquels il expliqua sans mal que ce vaste bâtiment ne pouvait absolument recéler d'Allemands. Intervention providentielle, car nos bons Alliés, sur de faux renseignements, se disposaient juste à nous envoyer trois cent cinquante obus, rien que cela !

Nos "libérateurs" descendirent donc en jeep vérifier les dires de notre compatriote, et embarquer, par la même occasion, deux prisonniers allemands qui avaient bien voulu attendre chez nous l'avantage d'être remis plutôt à des Américains qu'à des Français<sup>11</sup>.

Il fallut plusieurs mois pour restituer à notre école son visage primitif. Les derniers blessés dirigés vers un hôpital véritable, on put réintégrer les dortoirs, et cette fois sans craindre de les voir s'écrouler. Nous avions réalisé, dans nos silos, qu'en cas de bombardement les blessés étaient plus exposés que nous.

Le retour à l'ordre se fit dans l'euphorie, avec d'inévitables crises de chahut. Bien sûr, à la chapelle, retentissaient des hymnes d'action de grâce, et dehors, nos fanfares éclataient plus joyeusement que jamais. Nos maîtres, cependant, ne nous laissaient pas ignorer que les Alliés mettraient du temps à refouler

jusqu'au Rhin les hordes d'Attila. On commençait à parler de toutes les horreurs perpétrées par les nazis dans leurs sinistres camps de la mort. Les crimes soigneusement dissimulés par ces monstres allaient bientôt paraître au grand jour ...

Très vite, notre maison retrouva son rythme normal. Un de nos premiers gestes fut d'aller remercier Notre-Dame à la grotte. On la fleurit avec prodigalité, et la chorale choisit dans son répertoire ce qu'elle avait de plus héroïque. Je crois qu'il y eut une messe solennelle avec harmonie et clique.

Mais, ce pieux devoir accompli, il était temps de rattraper les jeux dont les événements nous avaient frustrés. On commença par un joyeux plouf dans la piscine. Cette eau limpide nous était d'autant plus délectable que nous en rêvions depuis le début de juin. Puis nos maîtres nous permirent une prudente pénétration dans les bois. Ils nous recommandèrent de bien regarder où nous mettions les pieds : des obus et des grenades n'attendaient peut-être que notre passage pour exploser. Nos promesses de circonspection ne tinrent pas longtemps. Il y avait trop d'épaves à visiter et à piller. Trompant la surveillance des abbés les plus avisés, nous trouvions moyen de rentrer chaque fois les poches gonflées de précieux objets : une dynamo intacte, du matériel électrique pour nos postes à galène, toutes sortes de merveilles qui avaient pour principale séduction celle d'avoir été rapportées en fraude.

Mais ce que nous recherchions avec la plus ardente passion, c'était la poudre. On la trouvait sous forme de petits carrés ou de spaghettis noirs. Plusieurs d'entre nous allaient jusqu'à la recueillir dans les douilles d'obus, au risque de sauter : de beaux feux

d'artifice en perspective ! Nos maîtres nous interdisaient formellement d'en rapporter et punissaient les délinquants, ce qui donnait plus de prix au larcin. Qui-conque passait de la poudre et parvenait à la stocker dans son placard faisait figure de héros. J'étais du nombre, trouvant moyen de "dessertir" les balles de leurs douilles pour en recueillir le précieux contenu.

Ma bonne conduite, généralement citée en exemple, me désignait comme passeur ou recéleur de "came". J'avais un casier blanc comme neige, ce qui scandalisait les camarades : je me montrai digne des missions qui me furent confiées. Cet or noir enfantin faisait galvauder nos imaginations. On y rêvait en cherchant un mot grec dans le dictionnaire, des billets circulaient en étude. La prohibition conférait à nos exploits un caractère héroïque. Je connus sans doute les bassesses du mercantilisme, ne rougissant pas d'échanger ma version latine contre une poignée de poudre. Je n'allai tout de même pas jusqu'à la spéculation ; les Allemands partis, il eût été honteux de faire encore du marché noir.

Il ne suffisait pas d'amasser des munitions, il fallait aussi les employer de la façon la plus intelligente. Les plus primitifs se contentaient d'y mettre le feu, mais nous trouvions le résultat trop facile et absolument quelconque ; cette flamme sans danger et sans bruit ne signifiait rien. Nous étions plusieurs penseurs à faire travailler nos méninges pour trouver des effets plus spectaculaires. Un jour, je confectionnai une grenade en terre cuite, avec un trou pour la mèche. Résultat déjà supérieur, mais la mèche de mauvaise volonté faisait son office à retardement, quand l'artificier déçu revenait vers l'engin en criant : "Foiré !" Une autre fois, je bourrai de poudre une vieille douille et la

bouchai avec du ciment. Le lendemain, elle était prête à l'emploi. La mise à feu ne donnant aucun résultat, comme au premier essai d'Ariane, on esquissa un pas pour découvrir la raison de cet échec, lorsque la mini-bombe consentit à exploser, faisant un très joli cratère.

Nous étions un cercle restreint de gens bien doués, imaginant déjà de petites fusées qui pouvaient s'élever, sans mentir, jusqu'à dix ou douze mètres. Je crois que le fin du fin consista à remplir de poudre une bouteille, avant d'en revisser à fond le bouchon et de concentrer sur elle, au moyen d'une loupe, les rayons du soleil.

J'imaginai, je mettais au point, je fabriquais, mais je laissais volontiers aux autres le soin d'expérimenter. J'abats d'un coup les dernières illusions que plusieurs de mes amis pouvaient encore se faire sur ma grandeur d'âme. Et cependant, malgré d'inconcevables imprudences, on n'eut jamais d'accidents à déplorer, sauf peut-être celui de mon frère. Ce héros des grands jeux devint vite un pyrotechnicien passionné et audacieux. Il a toujours dans la jambe des petits morceaux de détonateur, reçus lors d'une expérience qui faillit réussir. Il ne réussit en fait qu'à obtenir la sanction prévue pour ce genre de délit. Nos maîtres aimaient mieux punir les jeunes inconscients, pour les dissuader, que d'ajouter des tombes au cimetière tragiquement créé.

Nous poussions des reconnaissances de plus en plus hardies en notre campagne restituée et toujours séduisante, malgré les arbres déchiquetés et les trous d'obus qui montraient l'âpreté de la lutte. Un jour, on trouva près d'un croisement sans nom le cadavre d'un pauvre cheval éventré. Ce lieu fut désormais, pour nous, le carrefour du Cheval Crevé. Une autre promenade nous ré-

véla, plus tard, une épave pleine d'intérêt pour nos esprits toujours en ébullition. Un magnifique Panzer nous montrait, au coeur d'un bois, sa masse imposante parfaitement intacte. On s'y rendit bravement pour l'explorer ... Hélas ! l'horrible pestilence qu'il exhalait nous fit tout de suite battre en retraite. Car, depuis des mois qu'il s'obstinait aux commandes de son appareil, l'occupant était plutôt mal en point : "J'y suis, j'y reste !" Celui-là, il n'y eut pas moyen de le déloger, même par la douceur. Il fallut recourir aux grands moyens, et remplir le blindé de chaux vive. Pauvre jeune homme ! Nous aurions mille fois préféré le renvoyer vivant à sa famille<sup>12</sup>. Cet affreux spectacle nous soulevait le coeur et ne nous permettait plus la moindre illusion sur la guerre, ce vice essentiel de l'humanité. Notre vernis littéraire nous apprenait que de Maistre en avait fait un célèbre éloge. Cet aristocrate attaché la définissait "une chose joyeuse et nécessaire",<sup>13</sup> sans doute parce qu'il n'y avait jamais participé. Il revient à Giraudoux d'en avoir composé le meilleur portrait : "un cul de singe".<sup>14</sup>

Au début d'octobre 1944, s'effectua à Giel la première rentrée de paix, tandis que les Alliés poursuivaient vers l'est leur avance bientôt ralentie. Ainsi s'achevait l'été le plus tragique de notre jeunesse.

## N o t e s

1. L'une des dures formules par lesquelles notre ami désigne ici les Allemands. Il les situe parmi ses adversaires idéologiques, catégorie de gens qu'il traite sans ménagements ni beaucoup de nuances. Les dernières lignes de ce chapitre montrent toutefois qu'aussitôt passé de l'idée détestable à l'être concret malheureux, Jean redevient mesuré, compréhensif et humain.

2. Peu vraisemblable, étant donné l'altitude de vol de ces escadrilles.

3. L'Arche fut relativement peu abondant sur l'été 1944. Quelques récits ou évocations pour des anniversaires (40, août 1945, p. 18-19 ; 46, août 1947, p. 19-23). En revanche, un bon tableau intitulé "Au centre de la bataille", dans le Bulletin salésien (janvier 1946, p. 16-17) et deux pages significatives : "1944. Trois mois héroïques", dans la brochure Giel, une réalisation salésienne, Paris, Reportages français, 1949, p. 22-23.

4. Un hôpital civil tenu d'abord (pendant trois semaines, je crois) par la Croix-Rouge française ; puis confié aux religieuses de l'hôpital d'Argentan (et de celui de Falaise, d'après l'article cité du Bulletin salésien). Les jeunes salésiens y faisaient fonction de brancardiers et d'aides-infirmiers. Mais il y eut aussi, pendant quelques jours, un hôpital militaire allemand côtoyant cet hôpital civil. Je puis en témoigner pour avoir transporté un soldat, qui venait d'être grièvement blessé au poste voisin de D.C.A. C'était plutôt une ambulance installée dans le dortoir de l'ancien bâtiment.

5. Quand ils eurent laissé la place aux Allemands, les aînés (apprentis) furent logés dans les stalles de la grande étable de la ferme. L'éditeur de ces mémoires surveillait ce "dortoir" d'un genre particulier.

6. Episode distinct de celui de l'ambulance allemande. Les soldats prétendaient faire partir les enfants.

7. Je crois me rappeler que six appareils, tous allemands, furent abattus en quelques instants ce jour-là. De son côté, l'Arche écrivit en août 1945 : "Argentan, Ecouché, les alentours flambaient. Les mitrailleuses crépitaient partout. Partout les avions tombaient. Onze en dix minutes, une seule fois ..." (40, août 1945, p. 18).

8. Les élèves de troisième terminèrent l'année scolaire par des classes à la sacristie ...

9. Une nuit, de onze heures du soir à cinq heures du matin sans discontinuer, à raison de deux obus par minute, ai-je alors calculé. Les enfants retenaient leur souffle entre le bruit du départ et l'explosion d'arrivée.

10. Jean Lemonnier ne dit rien de l'épisode atroce de l'enlèvement par la Gestapo du brillant abbé François Mathieu, cueilli à Giel le 10 août 1944 et destiné à mourir à vingt-cinq ans au camp de Bergen-Belsen quelques mois après. (Voir "L'abbé François Mathieu, victime de la Gestapo", Arche, 41, décembre 1945, p. 7-9 ; "Vers les

cîmes", ibid., 42, avril 1946, p. 2-4.)

11. J'ai personnellement gardé de la livraison des deux pauvres diables, qui furent assez vraisemblablement exécutés dans les heures qui suivirent, un souvenir atroce. Ces "libérateurs" étaient deux Français, un "capitaine" et un soldat. Le comportement du "capitaine" à l'égard des Allemands fut ignoble.

12. Le mémorialiste redevient compatissant envers un "ennemi" malheureux.

13. Allusion au texte fameux de Joseph de Maistre (1754-1821) sur la guerre dans le septième entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg. Jean Lemonnier en lisait un extrait dans son manuel de Morceaux choisis des auteurs français. La guerre y est présentée avec insistance comme "divine" ("en elle-même" ; "par ses conséquences d'un ordre surnaturel", "dans la gloire mystérieuse qui l'environne et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte", "dans la protection accordée aux grands capitaines", "par la manière dont elle se déclare", "dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine" ; etc.) ; mais je n'y ai pas trouvé les adjectifs "joyeuse et nécessaire", qui sont donc plutôt une traduction de la pensée de cet auteur.

14. Jean Giraudoux (1882-1944), dans La Guerre de Troie n'aura pas lieu (1935), acte II, scène IV.

## C h a p i t r e   X V I

"SAUVE-MOI, Ô DIEU ..."

"Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux me sont entrées  
jusqu'à l'âme.

J'enfonce dans la bourbe du gouffre, et rien qui  
tienne ;

Je suis entré dans l'abîme des eaux, et le flot  
me submerge.

O Dieu, Tu sais ma folie, et mes offenses sont  
à nu devant Toi."

Psaumes, LXIX, 2, 3, 6.

J'invite ceux qu'inquiète cet étrange préambule à patienter un peu. Je dirai en effet ici la terrible épreuve que subit ma foi, et le danger que je courus soudain de la perdre à tout jamais.

Je me propose, en ce chapitre, de désillusionner ceux qui m'estiment "croyant de naissance". Ils verront au contraire qu'un orage faillit emporter ma foi sans retour. Si cet accident m'était arrivé comme à tant d'autres, les quatre cinquièmes de ce qui précède seraient à retrancher, et rien de ce qui va suivre ne pourrait s'exprimer sous ma plume. J'en serais réduit au roman, donc à rien.

Il y eut un certain nombre de mois en ma jeunesse qui devaient, en pure logique, me conduire à l'indifférence, puis à l'athéisme. Je n'arrive certes pas à me concevoir



agnostique et matérialiste, mais il me faut bien admettre que, si j'avais "viré de bord" comme un petit nombre de mes condisciples, je m'associerais à leur cercle pour m'écrier : "Comment diable ai-je pu croire à tout ça ?"

Le Néant ne fut pour moi qu'une brève mais redoutable tentation. Je ne dirai pas que j'en suis sorti, mais que le Seigneur m'en a sorti. Mon seul mérite est d'avoir saisi à pleines mains la perche tendue pendant que je coulais. Y-a-t-il encore place pour l'orgueil ?

Je puis maintenant poursuivre ... Il y a sans doute quelque légèreté à écrire, comme je le fais en terminant le précédent chapitre, qu'en octobre 1944 eut lieu la "première rentrée de paix". Les opérations militaires faisaient fureur loin de nous et précipitaient le cours de l'histoire. Nous suivions, sur une carte sans cesse remaniée par le déplacement des petits drapeaux épinglés, l'avance des Alliés, et l'interminable bataille de Strasbourg nous donnait les fièvres.

Mais après tant d'émotions, notre maison devait bien reprendre son souffle. Elle en avait fait sa part. Les travaux d'agrandissement, interrompus pendant cet été tragique, recommençaient lentement.

Les classes avaient repris. Malgré ma petite taille, à peu près définitive, j'étais parmi les grands<sup>1</sup>. Cela me donnait le droit de considérer comme "bleusaille" tout ce qui entraît en sixième ou en cinquième. Travaillé aussi bien que mes condisciples par les affres de "l'âge bête", j'en subissais les multiples tyrannies, et mes dix-sept ans largement sonnés ne semblaient pas annoncer la fin de cette inévitable épreuve.

Mes exploits de pyrotechnicien amateur ne représentaient, hélas ! qu'une faible partie de mes fredaines.

Je n'en dresserai pas la liste impressionnante, car j'ai beaucoup mieux à faire, d'autant plus qu'il n'y a pas, en tous ces "péchés de jeunesse", de quoi fouetter un chat. Cette dissipation habituelle se révélait fort préjudiciable au sérieux des études. Nous en étions tout de même aux "humanités". Nos maîtres voyaient sans doute avec inquiétude l'effrayante fragilité de nos têtes. Ils se dépensaient sans compter à nous former le raisonnement et à nous inculquer des rudiments de connaissances, mais ils se lamentaient sur nos résultats décevants. Les grands auteurs proposés à notre étude nous rebutèrent. En tout cas nous n'étions pas mûrs pour les aborder avec profit. On ne pouvait cependant surseoir, il y avait un bac au bout de nos efforts. D'ailleurs nos professeurs eurent la sagesse de ne pas nous demander notre avis. A cette époque, on étudiait sur un programme nettement défini, sans pouvoir s'en écarter.

Nos études se révélaient donc bien médiocres. Mais, en ce qui me concerne, quelque chose de beaucoup plus grave se préparait à me submerger. Je sentais venir une crise profonde, voyant confusément qu'elle en était au stade d'une lointaine incubation. J'ignorais qu'elle durerait des mois. D'ailleurs, je n'avais conscience de rien. Une lourde torpeur se glissait en moi et ne me quittait plus. Chaque jour aggravait insensiblement mon état. Au lieu de ce bel enthousiasme naguère encore visible en toute mon attitude, je me mis à traîner une insipide vie végétative entièrement dépourvue d'idéal ...

Je suivais le mouvement de la maison, car il m'était impossible de m'y dérober, mais je faisais tout en automate et sans coeur. Des ressaisissements épisodiques me remettaient parfois sur pied. Momentanément subjugué par tel prédicateur irrésistible, je prenais une ferme réso-

lution qui ne durerait pas deux jours. Le même marasme avait tout de suite raison de mon inconsistante volonté.

Chose affreuse, le goût de la prière m'avait entièrement quitté. J'étais tout à fait capable de participer à une grand-messe, et même d'y chanter à pleins poumons, sans penser une seconde à ce que je faisais. Moi qui avais pris jadis l'habitude de la communion journalière, dans la plus grande ferveur, je restais maintenant indifférent à ma place, attendant la fin de cette interminable et assommante cérémonie.

Cette sourde maladie de mon âme n'en finissait pas. Je crois que je m'abreuvais moi-même de mon amertume, désespéré, mais poseur, et tenant à être vu. Une très vague approche de romantisme littéraire m'avait peut-être suggéré cette attitude. Bien entendu, les efforts que tentèrent plusieurs de mes condisciples pour me tirer d'une mélancolie apparemment inexplicable restèrent sans effet. On me répétait qu'il fallait être Chateaubriand pour porter ainsi "son coeur en écharpe". Je trouvais si peu de différence entre lui et moi qu'il fut absolument impossible de me guérir. Je traînai donc cette écoeurante veulerie durant des mois, et je l'exibai avec assez de cynisme pour inquiéter les responsables de ma conduite. Comme j'évitais d'instinct les écarts de discipline extérieure, je ne fus jamais convoqué chez le père directeur pour en recevoir les fameux "savons" qu'il prodiguait aux fortes têtes.

Le printemps 1945 était dans toute sa splendeur. Au début de mai, la capitulation du Reich redoubla l'effervescence de toute la jeunesse éprise d'héroïsme. Cela n'allait pas durer, on le sait. Autant qu'il m'en souvienne, ces événements historiques ne me firent pas une

impression extraordinaire. Je crois que j'avais l'âme trop malade pour réaliser les formidables conséquences de ce tournant. Je suivis mollement toutes les fêtes un peu folles qui marquèrent la liesse universelle de l'Europe libérée. Les petites villes de l'Orne nous demandaient volontiers d'aller faire sonner dans leurs murs nos cuivres et nos tambours. Je m'y traînais sans conviction, assaisonnant mes mauvaises plaisanteries de propos absurdes.

Si, alarmés par mon faciès probablement terreux, mes responsables avaient décidé de me présenter à quelque médecin, celui-ci eût sans doute prononcé en riant que ma jeunesse avait besoin de "jeter sa gourme". Pourquoi pas ? Le médecin n'a pas à se soucier des tourments de l'âme, qu'il ne rencontre d'ailleurs jamais en aucune de ses interventions. Un psychanalyste (ou un psychiatre, on passe si facilement de l'un à l'autre !) eût probablement diagnostiqué une sorte de dépression pernicieuse à évolution lente. Malheureusement pour moi, je ne pouvais, à cette époque, bénéficier des extraordinaires découvertes publiées, cinq ans plus tard, par le révérend L. Ron Hubbard, fondateur, évangéliste et "bénéficiaire" de l'Eglise de Scientologie<sup>2</sup>. Celui-ci m'eût fait appliquer d'urgence l'électromètre qui porte son nom et qui est destiné à "localiser les zones de détresse et de douleur spirituelle" (sic).

Hélas ! je feins ici de m'amuser à imaginer que des secours humains pouvaient me tirer du gouffre où je subissais mon enlèvement progressif et douloureux. Je sais qu'il n'en existait aucun. Désireux et incapable de me vomir, j'attendais et redoutais d'y parvenir enfin.

Rendu au paroxysme du désarroi, je n'avais même plus le réflexe d'une infime prière. La foi de mes quatorze

ans, joyeuse et enthousiaste, n'était plus qu'un lumignon fuligineux. Elle pouvait s'éteindre à tout jamais d'un instant à l'autre. Si l'on m'avait demandé à ce moment où en était ma vocation, j'aurais sans doute répondu en ricanant que c'était "de l'histoire ancienne".

En fait, le dénouement était proche, mais je l'ignorais. Ma profonde misère ne m'empêchait pas, à l'aube de ce resplendissant été, de regarder autour de moi, pour tâcher de surprendre une lueur d'espoir. J'adressais peut-être à Dieu je ne sais quelles secrètes prières, sans formules. On va maintenant voir comment le Seigneur y répondit.

Bien des années après l'événement que j'entreprends de rapporter, j'ai relu une page célèbre des "Confessions", celles de saint Augustin, bien entendu ; à quoi me serviraient ici celles de Rousseau ? Il s'agit de l'ultime résistance que le futur évêque d'Hippone voulait opposer à la grâce, prête à le terrasser comme elle avait abattu saint Paul sur le chemin de Damas. Le jeune Augustin, à bout de forces, erre dans un jardin de Milan, et voit, abandonné sur une table, une copie des épîtres de saint Paul. Il hésite encore à saisir l'ouvrage, lorsqu'une voix enfantine chante à ses oreilles : "Prends, lis ...". Instinctivement, Augustin ouvre le livre au hasard et tombe sur un verset parfaitement fait pour lui<sup>3</sup>. La prodigieuse destinée du grand docteur est tout de même partie de là.

Je conçois tout ce qu'aurait de ridicule une tentative de rapprochement entre cet épisode fameux et mon misérable cas. Mais il y a lieu de noter que le Seigneur donne Sa grâce tout aussi bien aux derniers du troupeau qu'aux docteurs de son Eglise.

En outre, je ne suis pas fâché d'avoir choisi cet exemple pour tenter d'exposer mon aventure, point fondamental de toutes ces pages. Au jardin de Milan, surexcité de dégoût et de désespoir, Augustin s'avouait vaincu, mais implorait un signe pour se rendre tout à fait. La réponse lui vint par la bouche d'un enfant : "Prends... lis !" C'est aussi par la bouche d'un enfant que Dieu eut la bonté de m'indiquer la marche à suivre pour recevoir Sa grâce. Seulement, la voix entendue au jardin de Milan venait de quelque fenêtre et resta anonyme ; celle qui, par contre, me guida miraculeusement dans ma nuit appartenait à un être bien réel ...

R.<sup>4</sup> n'avait guère plus de quatorze ans à cette époque, l'âge où les adolescents promis à une taille athlétique font de rapides progrès. Lui, au contraire, prolongeait à plaisir son physique de gracieux garçonnet. On murmurait assez volontiers, de préférence à son insu, qu'il avait une tête d'ange. Son visage aux traits délicats, ses yeux paillétés, d'un bouleversant éclat, et son front d'une exquise pureté, auréolé de mèches blondes, lui valaient cette réputation. Je n'ai rien dit de son gentil sourire. C'est pourtant ce qu'un peintre eût voulu fixer tout de suite, pour ne pas le perdre, un sourire qui faisait rayonner toute sa petite personne et lui gagnait absolument tous les coeurs, un sourire qui n'avait, du reste, rien de mièvre et annonçait plutôt un naturel sainement espiègle.

Rien d'étonnant à ce que mon adolescence inquiète et désemparée se soit tournée vers cette lumière. R. ne refusait son amitié à personne. Je ne pouvais donc en être exclu. Les récréations libres, qui permettaient aux diverses affinités de se préciser, nous révélèrent soudain que nous serions une solide paire d'amis. Déjà, nous nous découvrions une étonnante conformité de caractère, avec

d'inévitables et précieuses divergences. Ce n'étaient encore que propos en l'air et grands éclats de rire. J'avoue d'ailleurs que seuls les siens sonnaient franchement et qu'en raison de mes épaisses ténèbres, je ne pouvais trouver le véritable unisson. Il ne m'en fit aucune remarque : ce n'était pas encore le moment.

Je ne compris pas, de prime abord, ce que cette amitié naissante apportait de réconfort à mon âme tourmentée et désorientée. J'étais encore moins capable de prévoir la suite. Pour le moment, j'attendais impatiemment toutes les petites récréations qui me permettaient de retrouver mon rayonnant ami.

Je subissais son ascendant avec une extrême passivité, mais déjà je m'interrogeais sur la source de ce mystérieux pouvoir. Je découvris qu'il puisait toute sa force en ce lieu même où je me traînais en proie à la plus désolante nausée : la chapelle.

Cette révélation me troubla au plus haut point, et je résolus d'approfondir ma découverte. J'avais tout mon temps car, ayant abandonné depuis des mois toute participation spirituelle à la vie religieuse, j'en étais réduit à l'hypocrite fredonnement des formules. Ma curiosité eut tout le loisir de se satisfaire sans éveiller le moindre soupçon. Du côté droit de la chapelle, où prenait place la section des grands, on avait vue sur tout le côté gauche, réservé aux plus jeunes. Je vis donc mon ami en prière, et tout d'abord je l'admirai. Plus tard, je devais comprendre que seule la grâce divine était vénérable en ce visage séraphique. Pour le moment, la contemplation me suffisait. Phénomène étrange, avant cette évolution de mes sentiments, je redoutais tout passage à la chapelle, dont je n'attendais que dégoût ; à présent, je surprénais en moi comme une impatience d'y



retourner. Durant les dernières minutes d'une étude, j'escomptais déjà mon bonheur muet ; je voulais voir et revoir comment ce visage d'enfant, si franchement rieur au dehors, devenait soudain d'une si belle sérénité. J'épiais volontiers son retour de communion, mais je baissais tout de suite les yeux au passage d'un ange. Ma lourdeur d'esprit m'empêchait encore de m'incliner exclusivement devant ce tabernacle vivant.

Cela dura de nombreux jours, et tandis que je me livrais à cet obsédant jeu d'observation, une tristesse mille fois plus douloureuse étreignait mon coeur. Je découvrais le garçon que je voulais absolument pour modèle, mais en même temps, effrayé de l'abîme où ma lâcheté m'avait fait glisser, je désespérais de regravir la pente. R. évoluait sous mes yeux en des sommets inaccessibles.

Mon incurable tristesse, contenue d'abord au plus profond de moi, ne tarda pas à s'exprimer sur mon visage. Cette fois, je vis très bien que R. s'en alarmait et qu'il tâchait, en multipliant ses innocentes plaisanteries, de m'arracher à cet intolérable culte de la mélancolie. Rien n'y fit. Alors il devint grave à son tour, devant l'aveu de mon désespoir, surtout lorsqu'il m'entendit ajouter, sans doute avec un soupçon de suffisance, que j'avais bel et bien perdu la foi. Je crois qu'il bondit à ces mots et que, sans renoncer à sa naturelle douceur, il eut un mouvement qui lui fit rejeter cette éventualité comme impossible à ses yeux. Et soudain, tandis que la sonnette marquait la fin de la récréation, il me dit fermement, le visage sérieux et d'une expression si intense : "Confesse-toi, c'est la seule solution ! Moi, quand ça ne va pas, je me confesse ..."

Ces derniers mots retentissaient encore à mon oreille



lorsque je me retrouvai à mon banc de chapelle, abasourdi, mais maintenant lucide et transporté d'un fol espoir. Des années plus tard, je devais comprendre, en lisant les Confessions, que l'ordre énergétique intimé par cet ange était l'équivalent du : "Tolle ... lege ..." murmuré au jardin de Milan. Mais, contrairement à la brusque décision prise par le docteur de la grâce, je tergiversai plusieurs jours. Persuadé qu'il n'y avait pas d'autre issue pour quitter mon infernal tunnel, je différerais de passer aux actes. Je prolongeais sans doute un reste de délectation morbide.

#### N o t e s

1. En 1944-1945, Jean était élève de seconde.
2. "L'Eglise de scientologie (qu'il ne faut pas confondre avec la Science chrétienne, plus ancienne) vient des Etats-Unis et a un Américain pour fondateur (L. R. Hubbard). Elle propose à ses adeptes de dépasser le stade ordinaire de la conscience de soi. C'est ce qu'elle a de commun avec la Méditation transcendantale. Mais elle recourt, pour ce faire, à toute une théorie explicative du monde et de l'homme et à des théories prétendument psychanalytiques pour améliorer l'aptitude de ses croyants à traiter avec leurs semblables." (J. SEGUY, "Sectes", Encyclopaedia Universalis, Supplément, Paris, 1980, p. 1295.)
3. Confessions, livre VIII, chap. XII.
4. L'initiale n'est ici qu'une désignation gratuite.

## C h a p i t r e   X V I I

## "JETTE-TOI HARDIMENT VERS LUI ..."

"Jette-toi hardiment vers Lui, n'aie pas peur. Il ne se dérobera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment. Il te recevra, Il te guérira ..." (S. Augustin, Confessions, VIII).

Pour ménager la patience de mes courageux lecteurs, je crois prudent de ne pas gonfler davantage le chapitre XVI, mais je ne change surtout pas de sujet ...

R. s'impatientait et s'attristait de mon indécision qui lui paraissait absurde et qui l'était en effet. Je résolus soudain d'en finir. L'abcès n'avait-il pas assez mûri, depuis des mois que je l'entretenais ? Dieu ne m'avait-il pas fait signe par la voix d'un enfant ? Attendre encore devenait endurcissement du coeur et péché contre l'Esprit. D'ailleurs, loin de souhaiter de nouveaux délais, j'aspirais à me libérer de l'affreux étai. Le Seigneur me fit secrètement comprendre que je n'y parviendrais jamais par moi-même. Il me suggéra donc de Le prier. Je ne puis comprendre autrement cet impérieux et irrésistible besoin de L'appeler dans ma détresse et de Lui dire que sans Son aide ne ne pourrais pas même esquiver le plus léger mouvement vers Sa Lumière infinie.

Et puis je m'agenouillai où il faut pour des aveux

complets, tels que l'Eglise les exige de ses pénitents. Je n'avais rien à retenir de mes lamentables misères, je pouvais laisser mon coeur éclater enfin et consentir aux vraies larmes, que Dieu voit et bénit toujours. Je pouvais à présent prendre à mon compte (mais j'ignorais alors cette page admirable) les propos que Claudel prête à Psichari converti :

"Cet étang d'ivresse et de feu noir et de poix et de sang corrompu,

Qui est au milieu de nous-mêmes, je puis vous en donner des nouvelles, puisque j'y ai bu.

Et si vous dites que vous ne savez pas ce que c'est que l'Enfer,

J'entends cette ligature et ce dam, la nausée et ce transport en nous de désespoir et de colère,

Il était temps que je l'apprenne à votre place, et je puis vous rendre compte en expert :

Car c'était bien l'Enfer où j'étais, l'ancien, celui dont les portes ont été brisées par le Fils de l'homme.

Et maintenant je me tiens sur le seuil, ébloui, demivivant, et le reste de l'âme encore empêtré à cette horrible gomme !"

Je pouvais aussi, sans blasphémer, prendre pour moi la réponse divine inspirée au poète :

"Il s'est trouvé que c'est de toi-même que J'avais besoin, et non pas seulement de ton âme, mais de ton sang.

C'est de toi précisément, ô ennemi de mon Père, que j'avais besoin, et tu M'as combattu assez longtemps !

Et le mal fait à d'autres que Moi, c'est assez, tout le monde sait qu'il fut considérable.

Pleure, tu n'auras jamais assez de larmes pour comprendre à quel point Tu m'étais indispensable.

Mais le moment est venu d'apprendre de Moi directement, mon ennemi, quelque chose que tu ne savais pas.

L'Eternité ne sera pas trop longue pour ce mot que Je viens de t'apprendre tout bas.

Que dis-tu de cette Main puissamment qui te saisit et de ce Coeur avec le tien tout à coup ?

Cette impossibilité de ne pas M'aimer, mon enfant, et cette joue contre ta joue !

Où te réfugier désormais ? C'est Moi dans tous les coins d'un seul coup Qui suis maître du bâtiment.

Il est difficile d'échapper à Celui qui était avec nous depuis le commencement.

Comment t'empêcher de croire au Christ, maintenant qu'Il est Lui-même avec toi ?

Qu'est-ce que tu vas faire de ton coeur, maintenant qu'il est à Moi ?"

L'absolution, signe extérieur du pardon divin, venait de mettre fin à cette espèce de toilette générale, et, congédié par ce geste sacramentel, je m'en allai m'acquitter de ma pénitence, toujours si dérisoire en face des fautes. Je tombai à genoux. Je ne dis pas qu'en ce moment je me trouvais rassuré et réconforté. Ces misérables mots, comme ceux de toutes les langues, sont rigoureusement incapables d'exprimer la millième partie de ce que j'éprouvai en cette minute, et pour une durée que je ne saurais préciser. Dieu me faisait la faveur insigne d'abolir le temps et pour ainsi dire l'espace, car j'en perdis la notion. Qu'on n'aille pas s'imaginer une extase, ce serait bouffon ! Rien d'extérieur, rien de sensible, mon expérience fut parfaitement intérieure à mon âme. Dieu réserve Ses privautés insignes à de rares sujets d'élite fort avancés dans la sainteté. Tout demeura donc entièrement secret et ce papier en est le premier confident. J'ai bien écrit plusieurs carnets pour garder quelques traces de l'événement ; je les ai trouvés si misérables qu'ils ont abouti au feu. Cette dernière relation ne prendra pas le même chemin, car, désespérant de le pouvoir, je me garderai bien d'expliquer un mystère que je ne comprends pas moi-même ...

Mes chaînes venaient de tomber. Après l'atroce paralysie de tous ces mois, je sentais mon âme d'une indicible légèreté. Incapable, la veille encore, de prier, j'éprouvais soudain que tout mon être devenait prière et merci. Pas de formules ni d'encombrant fatras. Le Sei-

gneur m'en dispensait comme d'obstacles. Il ne me demandait pas de résolutions impossibles ni d'engagements solennels. Je n'y pensais d'ailleurs pas.

Pour l'instant, je laissais l'action de grâces et la prière s'exhaler tranquillement de mon coeur éperdu. C'était un admirable matin d'été, radieux de soleil et de jeunesse. Je ne sentais plus le poids de mon corps, parce que mon âme avait maintenant des ailes. Cette messe basse de tous les matins, je l'avais passée, sans m'en rendre compte, à subir ce paroxysme de joie, qui fut certainement celui de Claudel, le 25 décembre 1886 :

"... Et alors moi, ce misérable enfant ! - oui, moi-même, je dis ! - qu'est-ce que j'ai fait pour que je sois ainsi emporté ?

Et ce réservoir de puissantes larmes qui se rompt, d'où vient-il ? Ce cri sauvage et ce coeur tout à coup qui ne tient plus à mes souliers ? (...)

Toi, misérable quelqu'un dans la foule regardé, rien ne tient plus ! Et il n'y a rien à faire contre le débordement sauvage de l'espérance !" <sup>2</sup>

C'est ainsi que, laissant Dieu prier en moi, je me trouvai spontanément au banc de communion. J'y reçus le Seigneur en même temps que mon ami, et je suis persuadé qu'à cette occasion nos regards se croisèrent. Je poursuivis mon actions de grâces, c'est-à-dire que le dialogue me parut encore plus facile, ou plutôt que la divine présence m'inonda d'une plus intense lumière à cet instant.

C'était le 13 juin 1945. D'autres dates sont venues depuis jalonner mon existence médiocre et souvent lamentable. Aucune n'est jamais parvenue à éclipser l'éblouissement inouï de ce jour unique. Je venais à peine de dépasser mes dix-huit ans, l'âge des révoltes et des subversions définitives en bien des cas, lorsque survient la grande aventure intellectuelle. Je pouvais me

donner à Sartre ou à Gide, c'est-à-dire au diable, et voilà que le Seigneur, avec force et douceur, sans faire la moindre violence à ma liberté, me faisait échapper pour toujours à ces honteux mirages du Néant.

Je relate plus haut l'intense ferveur dont Dieu favorisa ma communion solennelle. Mais ce n'était là que le fragile engagement d'un enfant. Quelles chances pouvais-je escompter de conserver la foi avec un si faible bagage ? Elle se fût évanouie, sans nul doute, au premier vent de contradiction rencontré. Il m'avait donc fallu, pour éviter la défection par indifférence ou par dégoût, le puissant renfort de ces quatre années écoulées. Mais, si j'en juge par la proportion de ceux qui ont abandonné, avec cependant la même formation de base, il est clair que les risques de désertion subsistaient.

C'est donc par une grâce exceptionnelle que cette foi d'adulte me fut si fortement donnée, et pour toujours. Je trouve superflu d'ajouter qu'il n'y eut rien de rationnel en cet éclair qui bouleversa toute la vie de mon âme. Je veux bien admettre qu'une sorte de cheminement souterrain m'y prédisposait, mais en ce matin du 13 juin, c'est bien par une intuition fulgurante que s'opéra ma merveilleuse rencontre avec Dieu. Quand je m'interroge sur ma foi (car Dieu me la donne, mais j'ai le triste pouvoir de la compromettre), je ne fais référence qu'à cette lumière ineffable tombée sur moi au sortir du confessionnal.

Que se passa-t-il après cette "messe historique" ? La joie continuait de faire éclater mon cœur, et me suivait partout. Je dus (je m'en souviens parfaitement !) faire de grands efforts pour éviter de la crier partout afin de la faire partager. Mais, de toute évidence, je

devais à R. la primeur de cette bonne nouvelle. Il l'accueillit avec le sourire radieux qui lui était si naturel. Notre amitié prit un tournant nouveau et définitif. A présent, il y avait entre nous cette extraordinaire connivence : le même idéal de perfection évangélique aspirait à envahir toutes les parcelles de nos vies, et, sans nous le dire encore, nous comptions bien consacrer cette singulière amitié en nous faisant tous les deux salésiens, à trois années d'intervalle.

Il n'était pas question de renoncer aux grands éclats de rire qui avaient inauguré cette aventure. Cela aurait été d'autant plus stupide qu'à présent je trouvais la "note juste". Mais nos entretiens faisaient moins de bruit et prenaient parfois un tour grave, confidentiel, sans toutefois se prêter à la moindre équivoque. Aussi cette amitié spirituelle, nerf puissant de mon ascension, recevait-elle l'approbation de mon directeur. La critique, ne trouvant pas la plus légère faille, dut bien avouer qu'elle n'avait rien à dire. D'ailleurs, nous n'éprouvions ni l'un ni l'autre la tyrannie de l'indispensable présence. Le Seigneur, qui s'était chargé de cette amitié idéale, entendait bien la conserver sous Son regard.

Chose curieuse, alors qu'aux heures les plus noires de ma crise j'avais répudié mes études profanes en même temps que la prière, je les repris soudain avec une passion dévorante et mis les bouchées doubles. Je m'engouai de nos classiques et manifestai à leur égard un enthousiasme qui ne laissa pas d'inquiéter les tièdes. Avait-on idée de s'intéresser à ces fossiles, sinon pour venir à bout d'une dissertation ? Je m'enfiévrois à lire les Pensées<sup>3</sup>, parce que j'y trouvais un feu miraculeux. Je remarquai surtout l'incomparable page du "Mystère de

Jésus". Le Mémorial de Port-Royal<sup>4</sup> me fit penser que Pascal avait reçu lui aussi son "coup de bambou" par la grâce de Dieu. Voltaire estimait que le pauvre Blaise ne s'en était jamais remis. Et Hugo, pas plus capable que Voltaire de comprendre Pascal, se rangea fidèlement à cet avis.

Bref, une atmosphère de souriant optimisme entourait mes études littéraires et me consolait de mon incurable nullité en mathématiques. La régularité aimablement monacale de nos journées n'avait plus rien de fastidieux. Le goût de la prière était devenu pour moi une passion. La cloche naguère importune, m'annonçait maintenant l'heure de reprendre : le dialogue avec le Seigneur, un dialogue d'ailleurs ininterrompu, puisque l'offrande préliminaire des classes et de nos autres activités transformait tout en prière.

Les grandes vacances 1945 prolongèrent mon bonheur sans nuages durant des mois, et la rentrée d'octobre me trouva dans les mêmes sentiments qu'en juin : je n'ai jamais connu plus enrichissante ni plus féconde année scolaire.

Au printemps 1946<sup>5</sup>, j'accueillis avec joie l'annonce d'une nouvelle retraite, qui me promettait une retrempe encore plus solide. Je m'y appliquai de toute mon âme. Le prédicateur de service n'avait pas, je m'en souviens, cette éloquence lyrique si chère à ma nature ; mais le ton familier de la conférence me réduisit à son tour<sup>6</sup>. La pensée profonde vaut bien le verbe haut. Loin de me trouver rebelle au recueillement, je me découvris une aptitude spontanée à la méditation. Je profitai mieux que jamais du droit que nous avons de nous perdre dans la nature. Mais au lieu d'entendre susurrer à mes oreilles les vers panthéistes de Lamartine :



"... Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime,  
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours"

je ne trouvais alors, en ces frondaisons, qu'un cadre magnifique offert à ma prière. J'avais sous le bras un petit livre, célèbre à cette époque : Etoile au grand large, de Larigaudie<sup>8</sup>. Je ne l'ouvris pas, ou très peu, par crainte de perdre le fil de ma propre oraison. Pour soutenir un peu l'intensité de mon esprit et de mon coeur, j'égrenais partout des dizaines de chapelet. Nul ne s'en doutait, car j'opérais dans la poche de ma blouse, la fameuse blouse grise de ce temps. "On peut très bien prier Notre-Dame en flânant parmi les boutons d'or et les pâquerettes", disait mon auteur. J'approuvais Larigaudie sur ce point et sur d'autres. Ne nous dit-il pas que la vue du film le plus navrant ne nous dispense pas de prier pour l'auteur d'un "tel navet" ?

Mais, à l'heure prévue par le règlement, plus d'oraison libre, il fallait rejoindre la chapelle pour y psalmodier l'office de la Sainte Vierge. J'entendais assez le latin pour ne pas implorer une traduction : "Hodie, si vocem Eius audieritis, nolite obdurare corda vostra ..." Je voyais très bien qu'il s'agissait de "ne pas endurcir mon coeur lorsque se fait entendre la Voix de Dieu". En fait, jamais satisfait, je me trouvais chaque matin un peu plus avide et joyeusement tendu vers cette Lumière Qui, une fois découverte, ne laisse plus de répit.

Je commençai, à l'occasion de cette retraite, mon premier carnet personnel. J'ai bien fait de le brûler avec ceux qui l'ont suivi. Nul autre que moi ne devait y avoir accès puisque, quelques années plus tard, je devais si difficilement m'y retrouver.

Quinze mois durant, je vécus en cette idéale légèreté

de coeur et d'esprit, qui fait souhaiter l'arrêt du temps. A peine quelques nuages passagers traversèrent-ils l'azur de mes dix-neuf ans. Lorsqu'on me demanda si je voulais rester chez don Bosco pour la vie, j'acquiesçai avec transport, vaguement scandalisé qu'on me posât une telle question. On prit donc mes mesures pour la soutane, et je passai de joyeuses vacances en attendant la rentrée ...

### N o t e s

1. Paul CLAUDEL, "Ernest Psichari", in Oeuvre poétique, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p. 845-848.

2. Paul CLAUDEL, "Le 25 décembre 1886", ibid., p. 805-807. On sait que Claudel datait sa conversion du jour de Noël 1886, à Notre-Dame de Paris.

3. De Blaise Pascal, évidemment.

4. Ce texte, d'ordinaire appelé simplement "Mémorial", dit : "Feu. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment, Joie, Paix. Dieu de Jésus Christ ..." Etc. Voir son édition dans B. PASCAL, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 553-554. Il semble peu utile de commenter les opinions sur Pascal attribuées ici à Voltaire et à Victor Hugo, opinions qui ont d'ailleurs varié avec les années.

5. La péricope instructive sur l'année de première de Jean Lemonnier, depuis : "Les grandes vacances ...", jusqu'à : "Au printemps 1946" compris, ne figurait pas dans le texte primitif. Il a été ajouté in extremis par l'auteur pour corriger une petite erreur de chronologie.

6. Cette retraite fut prêchée par le P. Emile Oheix.

7. A. de LAMARTINE, "Le Vallon", in Méditations poétiques (1820).

8. La brochure de Guy de Larigaudie (1908-1940), Etoile au grand large, fut publiée en 1943.

## C h a p i t r e   X V I I I

## SALÉSIEN DE DON BOSCO

Au début de septembre 1946, je quittai Giel avec six autres candidats de ma promotion<sup>1</sup>. La même camionnette qui m'y avait déposé cinq ans plus tôt, gamin épouvanté, me reprenait jeune homme plein d'enthousiasme, et tout à fait susceptible de devenir adulte. Notre jeune équipe s'entassa dans la voiture comme pour aller disputer un match. C'en était un, après tout. On fut généreusement cahoté dans ce véhicule médiocre, d'autant plus que nos routes, après le passage des blindés, n'avaient pas encore cicatrisé toutes leurs blessures.

Comme le Mont Saint-Michel se trouvait sur le trajet, il eût été ridicule de ne pas en faire une étape. Un brin de tourisme avant de "quitter le monde" ne fait de mal à personne. On visita donc la Merveille, mais on n'oublia pas de se permettre quelques espiègleries de bon aloi, "les dernières", disait-on, comme pour les excuser. L'un de nous (pas moi, mais je m'en sentais capable) acheta, avec ses derniers sous, probablement, un petit chien articulé, et il nous fit rire tout le reste du voyage avec ce jouet.

Notre accompagnateur-chauffeur s'associait sans mal à l'hilarité générale, car il n'avait pas pour mission de saper le moral des troupes au moment de les conduire

à l'assaut. C'était, au demeurant, un excellent salésien en veston, le "p'tit père Ch."<sup>2</sup> à la moustache coquine, aussi fier mécanicien qu'expert en l'art de "touiller" la salade.

Quelques cigarettes figurèrent même au programme des réjouissances. Un plaisantin précisa en allumant la sienne : "Les gars ! la dernière des condamnés !" Mais la récréation eut des limites raisonnables, car la délégation de Giel était attendue sans faute entre seize et dix-sept heures. La camionnette continua donc de nous malmener sans pitié, mais en s'essoufflant beaucoup, à travers les campagnes bretonnes des Côtes-du-Nord ; nos jeunes reins n'en souffrirent pas trop. Notre bonne humeur avait d'ailleurs pris l'engagement de rester inaltérable. Nous arrivâmes enfin près de Dinan, cette charmante cité médiévale. Un tournant à gauche, une dernière montée par un tortillon poudreux, et nous étions chez nous. Le père M.<sup>3</sup> nous accueillit en sa qualité de directeur, le visage ascétique éclairé d'un large sourire, et il nous montra notre maison.

Nous allions passer notre année de noviciat en ce château de "La Guerche", généreusement donné aux salésiens par la comtesse de B.<sup>4</sup>. Cet édifice à façade rectangulaire avait l'air beaucoup plus italien que breton. Il était surtout trop petit, et sans l'imposant bâtiment que les salésiens édifièrent à sa droite, je ne vois pas ce qu'ils en auraient fait.

Cependant, à peine débarqués, nous faisons connaissance avec tous ceux de notre promotion, une vingtaine environ, issus pour la plupart des différentes maisons salésiennes implantées dans la moitié nord de la France. Entre jeunes ayant reçu une éducation sensiblement la

même, il ne fut pas malaisé d'obtenir une entente parfaite. Il y avait même deux prisonniers allemands, assez chanceux pour accomplir leur captivité parmi nous : deux charmants garçons parfaitement à l'aise dans notre communauté, malgré les circonstances exceptionnelles de leur admission.

On nous présenta très vite à notre "maître des novices", le père R. D., dont la physionomie jeune et sympathique nous conquit à l'instant. (Rappelé à Dieu le 21 août 1984, dans sa soixante-et-onzième année : un saint de plus au Ciel et un de moins sur la terre ...) <sup>5</sup> Il nous demanda pardon de nous délaissier quelques jours encore, car il devait en finir avec la promotion sortante avant de nous prendre en charge. D'ailleurs, une retraite commune de dix jours avec ladite promotion nous fit fraterniser avec les anciens et commença notre rodage.

Déjà familiarisés avec les récollections de trois jours, il fallut se faire à l'idée de tenir trois fois plus longtemps. La chapelle de La Guerche était une ancienne baraque allemande, que ces messieurs avaient sans doute fabriquée avec notre bois et nos ouvriers ; nous récupérions donc. En ce long plumier sombre, qui avait longtemps vibré de vociférations barbares, s'élevaient maintenant des neumes grégoriens aux sommets arrondis. Quel avancement pour une baraque militaire !

On s'habitua tant bien que mal à l'interminable méditation du matin, au sortir du lit, et à la messe qui suivait logiquement. C'était ensuite une succession complexe de conférences, d'offices psalmodiés, d'études et de réflexions individuelles. Les clercs chevronnés bafouillaient les psaumes tout aussi bien que nous. Cette évidence divertissait les "bleüs" et anéantissait leurs complexes. Parvenus à la mi-temps de l'épreuve, certains de

nous manifestèrent des signes de fatigue et se le dirent lors des récréations : "Tu tiens le coup, toi ? - Moi ? c'est tout simple, au milieu des vêpres, je pique du nez dans mon livre. - C'est de leur faute aussi ! Nous faire marcher à plein régime au début du rodage !" Les anciens écoutaient nos plaintes et les ponctuaient de grands éclats de rire. L'exemple venant de haut, il n'y avait plus qu'à le suivre.

La fin se devinait cependant, à une sorte de nervosité latente heureusement contenue ; cette retraite nous avait coûté assez de tension spirituelle, il ne s'agissait pas d'en gaspiller les fruits. Les novices sortants, au soir de la clôture, prononcèrent leurs premiers vœux devant toute la communauté, mais aussi devant leurs parents arrivés la veille. Moment impressionnant que celui où tous ces jeunes gens, l'un après l'autre, d'une voix émue mais ferme, s'engagèrent, "pour trois ans ou jusqu'au service militaire", à observer la Règle salésienne. Nous assistions à ce serment solennel, en nous disant qu'un an plus tard ce serait notre tour. Un vigoureux "Te Deum" termina la cérémonie. A la sortie, tandis que le vieil harmonium s'époumonait aux derniers accords, les parents embrassaient déjà leurs enfants. Les visages rayonnaient et ruisselaient de larmes en même temps. Gagnés par l'ambiance, les "bleus" s'épongeaient les yeux comme tout le monde.

Lorsque les nouveaux profès, au cours d'une amicale et simple cérémonie, nous eurent passé le flambeau, notre extraordinaire maître des novices nous accueillit à bras ouverts et nous dit qu'avec son second, le père L.<sup>6</sup>, il nous aiderait à faire de cette année la plus belle de notre vie religieuse, celle qu'en notre âge mûr nous ne pourrions jamais renier. Comme il avait raison !

Ce fut en effet une "promo" exceptionnelle, devait-il noter plus tard, et ceci pour diverses raisons. D'abord, nous avions tous, mis à part quelques-uns, entre dix-sept et vingt ans. Le père M., notre directeur, pour nous inviter à tel exercice du programme, disait volontiers : "Allons-y la jeunesse !", chargeant ce simple mot de toute la tendresse possible. Nous sentions qu'entre nous tous il y aurait un prodigieux courant, et comme cette amitié, appelée en langage chrétien "charité" puisait toute sa force aux plus pures sources de la perfection évangélique, il était clair que nous allions vivre douze mois de paradis.

Ce qui se réalisa à la lettre. Les clercs nouvellement profès occupèrent, au rez-de-chaussée du château, la grande salle de droite pour y faire leur philosophie. Celle de gauche, la plus belle, nous était réservée. C'était, je pense, le salon Louis XV de la comtesse. Il avait fière allure avec ses moulures dorées et son parquet à point de Hongrie. Il eût été déplorable d'en ôter les immenses glaces qui nous permettaient en nous rendant à nos places, de nous regarder et de nous trouver beaux.

Chacun de nous avait son pupitre individuel, où il pouvait ranger ses livres et ses papiers. Les grands fenêtres versaient à flots leur lumière sur toutes nos heures d'étude. C'est là que le maître des novices venait nous donner chaque matin son heure d'instruction, d'une voix si suave, le regard si profond, mais si pétillant de malice à l'occasion ; nous buvions ses paroles et remplissions des pages de notes.

En très peu de temps, il nous fut aisé de constater que notre "promo" s'annonçait bien dotée de spécialistes. Deux de ses membres sortaient du conservatoire et jouaient du piano en virtuoses. D'autres encore chan-

taient à ravir, se révélèrent dessinateurs ou peintres, comédiens ou poètes. On me pressentit tout de suite pour tenir le "Journal de bord" et l'illustrer à l'occasion. J'acceptai sans hésiter. Ma vanité y trouvait son compte. Comme personne ne brigait l'emploi, j'essayai de me persuader que je le prenais par dévouement. Tels sont les subtils détours de la mauvaise foi, qui se loge en tous lieux où elle trouve de la place. (Note de J. L. : En fait, je crois que nul ne fut officiellement désigné pour le "journal de bord", et je dois sans doute à mon imagination cet emploi de rédacteur en chef. J'épiaais les événements dont la narration exigeait un peu de lyrisme ("O Luna pulchra !"), mais comme j'en mettais absolument partout, les confrères sainement "positifs" se pliaient de rire à déclamer mes articles. Et je boudais, comme un génie méconnu et bafoué.)

Conformément à l'objectif unique du noviciat, nous n'occupions nos journées qu'à commencer ou poursuivre notre sanctification ; cela nous distinguait nettement des philosophes qui avaient, en plus, des soucis d'études. Mais, quoique réduits à cette seule activité, nous ne chômons point.

La cloche réglementaire était bien impertinente de nous sortir du lit à six heures du matin. Il fallait cependant avoir le réflexe ensommeillé d'en remercier le Seigneur : "Benedicamus Domino. - Deo gratias !" Les chambres du château se vidaient comme par enchantement de toute cette jeunesse en pyjama, qui s'ébrouait en faisant ses ablutions. L'eau refusait parfois de monter jusqu'aux robinets des étages, faute de pression ; on dégringolait alors les escaliers pour se rincer à la pompe du jardin. Au cœur de l'hiver, elle laissait pendre des stalactites de glace, mais au diable la molles-



se : ceux qui hésitaient se faisaient traiter de sybarites. Même avec moins cinq, plusieurs sportifs tenaient à faire leur footing et leur gymnastique matinale en maillot de corps et short. Je regardais et admirais ces héros de ma fenêtre, mais sans les imiter, comme on fait pour les saints impossibles, les ermites et les stylites.

Au second coup de cloche, toute la communauté se retrouvait à la chapelle, les profès en soutane, les novices "en pékin", souvent affublés de défroques américaines. Epreuve redoutable que cette méditation obligatoire. Elle ne durait qu'une demi-heure, mais paraissait le double, surtout lorsque les textes nous assommaient, ce qui pouvait arriver souvent. Alors le maître des novices nous rassurait : "Quand le sujet de la méditation ne vous inspire rien, priez donc librement, récitez du chapelet, offrez cette aridité involontaire au Seigneur ..."

Je dois reconnaître que je fus bien aise de ces précieux conseils, car par moments je me trouvais parfaitement incapable de prolonger en moi les hautes pensées offertes à la réflexion de tous. Cette pénible impression de vide spirituel me traumatisait assez pour que j'en fisse confidence au bon père. Il me rassura tout de suite avec le sourire, m'affirmant que, des plus anciens aux derniers venus, tout le monde passait par cette épreuve, du reste salutaire pour nous maintenir dans l'humilité.

Le second exercice nous détendait, si je puis dire. C'était en effet la sainte messe, qui nous associait directement aux paroles et aux gestes du prêtre. Tout se disait en latin, évidemment, mais nous y étions rompus. Parfois, durant l'offertoire, l'organiste de service

accompagnait un beau chant français, qui trouvait sa place au milieu du latin. Le meilleur moment de notre messe était toujours celui où, dans un silence parfait, nous allions recevoir le Seigneur des mains de ce jeune prêtre, qui parlait si bien à notre jeunesse enthousiaste. Ce guide était aussi un modèle ; ses supérieurs avaient eu la main heureuse de lui confier cet emploi qu'il remplissait avec une rare perfection.

Après la communion et la fervente mais rapide action de grâces, on sortait de la chapelle, en se permettant un modeste chahut et quelques poursuites dans la cour. Puis notre appétit de vingt ans dévorait en un clin d'oeil les corbeilles de tartines préparées par les soeurs salésiennes. Car nous avions des soeurs là aussi, mais elles étaient indiscutablement de la famille. Don Bosco ne pouvait tout de même pas oublier les filles. Les religieuses de La Guerche travaillaient comme celles de Giel, mais avec une aisance souriante qui était la marque de la maison.

A l'issue du petit déjeuner (de café au lait et non de grosse soupe !) chacun de nous avait sa part de ménage, pour garder la maison propre et accueillante. Puis, tandis que "messieurs les philosophes" se retiraient en leur étude, les novices allaient écouter les causeries familières du maître, si riches, si intéressantes ...

Le reste de notre journée n'était heureusement pas laissé à notre initiative. Les heures se partageaient de façon équilibrée et harmonieuse entre l'instruction religieuse, les travaux manuels, les occupations artistiques et les jeux. Chacun de nous pouvait puiser librement dans une foule de livres. J'en dévorai pour ma part une quantité. Heures précieuses, fécond labeur, découvertes émerveillées dont je bénéficie toujours à l'heure actuelle. Sans le savoir, à cette époque unique de ma

vie, je m'inoculais l'antidote souverain contre tous les poisons rencontrés depuis.

Les bruits du monde parvenaient à peine jusqu'à nos oreilles. Un matin de novembre, on apprit que les principaux chefs nazis, Ribbentrop et Keitel en tête, venaient de terminer leur brillante carrière au bout d'une corde. Le seul Goering avait préféré le cyanure, la veille de la cérémonie, pour épargner un peu de travail au bourreau ; mais on l'aligna tout de même avec ses confrères, pour la macabre photo de famille. Le "Marschall" Hermann Goering méritait bien cet honneur à côté de Keitel, "chef de l'état major suprême". Après quoi il ne restait plus qu'à passer tous ces gisants au four crématoire, et l'Europe civilisée put croire, un court instant, qu'elle ne verrait plus la guerre ...

Mais nous avions bien d'autres idées en tête. Il s'agissait, à cette époque, de préparer la fameuse "prise de soutane", traditionnellement prévue pour le 8 décembre, en la fête très salésienne de l'Immaculée Conception. De beaux chants grégoriens et polyphoniques furent donc soigneusement mis au point pour la circonstance, et, le matin de ce jour exceptionnel, l'équipe des novices prit place près de l'autel, la soutane repliée sous le bras gauche. Le directeur, ou plutôt le supérieur provincial<sup>7</sup>, si mes souvenirs ne me trahissent pas, s'installa sur une chaise devant nous, et nous fit en latin un petit questionnaire. Les réponses latines nous ayant été apprises, il ne fut pas malaisé de lui donner la réplique. C'en était assez, nous pouvions enfiler l'habit, avec un surplis par-dessus le marché. Je vins à bout d'entrer dans ma soutane et d'en agraffer les multiples boutons. Mais je me sentis sérieusement gêné sous les aisselles, preuve que le régime de La Guerche n'était pas celui de La Trappe.

Les aînés nous regardaient faire en s'amusant beaucoup de notre gaucherie. La cérémonie terminée, on sortit pour recevoir les félicitations d'usage. On se mit à marcher, à courir, à se poursuivre : une volée d'enfants de chœur échappés de la sacristie. Les profès riaient entre eux : "Ça leur passera !" <sup>8</sup>

Très vite, en effet. Après les premières semaines, au cours desquelles chacun de nous apprit à gravir les marches sans "s'étaler", à faire de beaux gestes, à surveiller les plis de la robe, on commença à ne plus y faire attention. D'ailleurs, comme à Giel, par mesure d'économie, et surtout pour être plus à l'aise, on ne "s'ensoutanait" que le dimanche. Ce qui acheva de faire tomber notre enthousiasme à zéro, ce fut l'arrivée d'un printemps très chaud. Une promenade à Dinan devenait un exploit, en soutane, surtout lorsque, par malchance, nous tombions sur une bande d'effrontés galopins qui nous assourdissaient : "Couac ! couac ! couac !" L'un de nous essayait bien de répondre sur le même ton, mais on lui faisait observer que c'était indigne d'un "saint novice". Bref, on remisait volontiers l'habit pour la semaine. Les salésiens ne firent aucune difficulté pour y renoncer définitivement lorsque Rome en donna l'autorisation. Ils avaient d'ailleurs pris un peu d'avance, pour être sûrs de n'accuser aucun retard, fidèles en cela aux maximes de don Bosco, qui voulait ses fils "à l'avant-garde du progrès".

Un matin de ce bel été, maintenant installé, ma soeur et son mari vinrent me surprendre avec tout leur matériel de parfaits campeurs. Leur jeunesse répugnait encore, et pour longtemps, à la solution facile d'une chambre d'hôtel. Ils ne redoutaient que les moustiques, mais c'est justement ce qui les avait dissuadés d'emmener avec eux

leur petite A., car ces affreux insectes adorent la chair fraîche. Je ne pus donc faire admirer à mes confrères la charmante fillette que j'avais conduite sur les fonts baptismaux deux ans auparavant. Ses parents tâchèrent de m'en consoler en demandant l'autorisation de me "débaucher" une seule journée. Les supérieurs acquiescèrent avec bienveillance. On parcourut à pied, et avec force bavardages, la jolie route qui conduit à Dinan. Un coup d'oeil à la Promenade de la Duchesse Anne, une autre au "champ-clos" qui opposa du Guesclin à Cantorbéry, et mes hôtes m'invitèrent à prendre place dans la vedette qui promenait les touristes de Dinan à Saint-Malo. Délicieuse croisière ! Tandis que l'embarcation glissait sur l'eau, nous pouvions admirer les pittoresques villages blottis aux courbes de la Rance. J'indiquai au passage celle, bien évasée, où, deux fois la semaine par beau temps, l'équipe des novices venait s'offrir une baignade "demi-sel". La marée n'avait aucun mal à venir jusqu'à nous, car la centrale marémotrice n'était encore qu'un projet. La "cité corsaire" apparut enfin, les remparts abominablement mutilés. Le feu de la reconquête n'avait pas même épargné la tombe de Chateaubriand. Je ne me souviens plus si les circonstances atmosphériques nous permirent le bain que nous projetions. Ce détail n'ajouterait rien à la douceur du souvenir. Mes chers visiteurs s'en allèrent comme ils étaient venus, me laissant, d'un coeur si délicat, ce surcroît de soleil en mon ciel sans nuages ...

Joyeuse, sainement insouciant et sainte, parsemée d'épisodes qui rempliraient au moins cent pages, notre année de noviciat s'achemina vers sa conclusion normale : nos premiers voeux. Quelques-uns d'entre nous s'étaient retirés avant, ayant formulé d'excellentes raisons

pour cela. Je suis de ceux qui arrivèrent au bout de l'épreuve plus déterminés que jamais à rester chez don Bosco pour la vie. Je prononçai mes voeux en même temps que mes confrères : nous étions maintenant salésiens<sup>9</sup>.

## N o t e s

1. Toutefois, à La Guerche, les novices giélois étaient au nombre de huit. C'était, selon l'Arche (44, décembre 1946, p. 13, où leur photo a été reproduite en compagnie des P.P. Pansard et Pinot) : Pierre Chevalier, Albert Collet, Henri Déroutet, Paul Derveaux, Hubert Guebey, Marie-José Hairie, Jean Lemonnier et Michel Simon.

2. Charles Clayette.

3. Yves Mazé, prêtre salésien de trente-cinq ans.

4. La comtesse de Boishue.

5. En 1946, le P. Raymond Déas avait trente-deux ans et entamait, après deux ans de vicariat à Saint-Jean-Bosco de Paris, XXème, un long mandat de maître des novices (1946-1955). Vingt ans après, il sera provincial salésien de Paris (1964-1969). Le portrait fervent que J. L. trace ici de ce saint prêtre correspond tout à fait à ceux que d'autres témoins (Robert Schiélé, Jean-Yves Le Duff, André Guebey, en particulier) ont laissés de lui après sa mort à Reims, en 1984. (Voir Don-Bosco-France, 108, janvier 1985, p. 1-7 ; 109, avril 1985, p. 7-10.)

6. Auguste Labous (né en 1917, profès salésien en 1936, prêtre en 1946).

7. Le père Hubert Amielh, que nous retrouverons bientôt dans ces mémoires.

8. Sous le titre : "Il était une fois ...", un récit de cette journée dans l'Arche, 44, décembre 1946, p. 11-15. Sa forme poétique rappelle curieusement le style de Jean Lemonnier lui-même.

9. Le 14 septembre 1947.

## C h a p i t r e   X I X

"HÉLAS, SE J'EUSSE ESTUDIÉ !.."

La rentrée 1947 était proche, mais aucun des nouveaux "profès" n'osait déplorer la brièveté des grandes vacances, attendu que, scolairement parlant, nous venions de nous en offrir un an. La fin de septembre fut largement employée à démonter la seconde baraque allemande, celle qui nous servait à des jeux d'intérieur. Elle était maintenant destinée à nous constituer une autre chapelle, mais de l'autre côté de Paris, à Villiers-le-Bel, où les salésiens venaient d'acquérir une propriété avec immeuble, pour le scolasticat de philosophie. J'étais donc de la promotion chargée du déménagement.

La baraque démontée, les pièces numérotées, il fallut dans un premier temps transporter à la gare la plus proche cette masse d'éléments. Ce n'était pas au-dessus de nos forces, et en quelques voyages de camion, nos solides bras eurent tout réglé. Mais nous n'en étions qu'à la moitié du travail : il nous restait à remonter l'édifice. Il fallait pour cela nous rendre à la même adresse que la baraque. Comme bien des provinciaux, je découvris Paris en métro, ce qui m'en donna une piètre idée. On m'assura que le coup d'oeil était nettement plus intéressant à ciel ouvert, ce que je devais bientôt vérifier. Pour l'instant,



je dus me contenter de visiter la capitale comme la taupe sa galerie. A peine me fut-il possible d'apercevoir à travers les ferrailles charbonneuses de la gare du Nord, les prétentieuses coupoles du Sacré-Coeur. Bizarre à Paris, mais pas plus inattendu que la tour Eiffel ou le Centre Beaubourg.

Le train de banlieue eut vite avalé les quinze kilomètres de Paris à Villiers-le-Bel. Il était évident que le nom du pays ne pouvait lui venir de sa gare et de ses dépendances. Nous verrions plus tard que le vieux Villiers justifiait l'appellation.

Affreuse comme toutes les gares, celle-ci s'enlaidissait encore d'un tram, sans doute un des derniers de banlieue, reste de l'époque Zola. Tentés de faire nos deux kilomètres à pied, nous le fîmes encore plus de nous engouffrer dans cette voiture désuète, qui exhibait sans honte la lèpre de sa rouille. Notre équipe emplit d'un coup le véhicule. Jamais le wattman n'avait vu tant de curés dans son inconfortable brouette. Il pouvait, selon sa mentalité, l'estimer à jamais sanctifiée ou déshonorée. On fut secoué là-dedans comme sur les chevaux de bois, et pendant les cinq minutes du voyage, il y eut un beau festival de rires et de propos décousus. Nous étions à peu près aussi sérieux qu'un chargement de militaires en ribote. Il y avait un arrêt devant notre maison. D'ailleurs le wattman en eût sans doute fait un exceptionnel pour s'alléger de cette jeunesse exubérante. Sa machine archaïque n'allait pas tarder à disparaître. Tous ses passages ébranlaient la chaussée, mais la clientèle restait sourde aux appels frénétiques de son timbre fêlé. Le véhicule finit un jour à la ferraille et fut remplacé par un bus moderne.

Nous pénétrâmes chez nous par une minuscule porte percée



à travers un mur énorme. Etait-ce donc une prison ? Non tout de même, car, passé ce mur, nous nous trouvions sous de magnifiques arbres, dont un noyer chargé de fruits, à ne pas perdre de vue. Trois pas encore, et l'on découvrait la maison centrale, c'est-à-dire un pavillon cubique, avec terrasse à balustrade, une sorte de villa bourgeoise néo-classique : sans doute beaucoup d'argent et peu d'art. Les moulures de stuc lézardé attendaient depuis des années d'indispensables restaurations, mais la crasse de banlieue n'avait pas attendu pour s'y loger. L'état médiocre du bâtiment avait déterminé les "Triporteurs Blotto-Frères", ci-devant propriétaires, à s'en débarrasser. J'espère bien qu'ils n'en demandèrent pas trop de millions à la pauvre trésorerie salésienne.

Ce bâtiment central s'avérait trop exigu pour nos multiples activités : c'était le même manque de place qu'à La Guerche. Tout au plus parvint-on à y mettre, outre la cuisine, le bureau du directeur, une salle de lecture, mais avec piano, et quelques petits dortoirs aux étages. Aussi la baraque allemande, qui nous suivit huit jours plus tard, fut-elle la bienvenue. Il fallut d'abord la récupérer en gare de Villiers-le-Bel, par petits morceaux heureusement répertoriés. Elle fut bientôt rebâtie. Une moitié devint la chapelle et l'autre une classe de "philo", en sorte qu'une simple cloison de planches séparait la prière de l'étude, si toutefois l'on tenait à les distinguer.

On découvrit avec joie que la propriété comportait un jardin avec serre, mais aussi une grande cour pour le basket et le volley. Les communs, au-dessus du garage, furent aménagés par nos soins pour nous constituer des dortoirs habitables, mais il fallait en fabriquer les meubles

de rangement nous-mêmes, avec des caisses à oranges. Cela nous prit les derniers jours de septembre, qui débordèrent largement sur octobre ...

A vrai dire, on n'identifia la rentrée qu'à la chute des feuilles, car notre maison avait encore l'air d'un chantier. La deuxième classe, indispensable pour accueillir les philosophes du Nord et du Midi (autrement dit les deux "provinces salésiennes" de France regroupées) était encore à l'état de pièces détachées ; le second dortoir se présentait sous la même forme. Mais cela n'empêcha pas le contingent méridional de nous arriver sans préavis, faisant résonner dans toute la propriété ses expressions pittoresques, inséparables de l'accent.

On se tassa encore plus, évidemment, sans faillir un seul instant à la bonne humeur, toujours de règle chez nous, et c'est dans cette atmosphère qu'il fut question de commencer les cours. Il fallut d'abord tâcher de retrouver les livres dans la montagne d'objets hétéroclites expédiés de La Guerche. Chacun put tant bien que mal rassembler sa dotation d'ouvrages officiels et tenter de se trouver un coin de table pour prendre des notes. Cet inconfort ne favorisait pas les études. L'irrégularité des cours nous laissait trop d'initiatives et risquait de nuire fâcheusement à l'indispensable climat de travail. Ce mauvais début, imputable aux seuls événements de notre transfert, provoqua chez certains d'entre nous un définitif dégoût pour les abstractions. Des ondées de mauvais esprit commençaient à compromettre la souriante ambiance des débuts ...

La vie de communauté ne s'en poursuivait pas moins, régulière dans l'ensemble de nos exercices. Nul ne manquait la méditation matinale, la messe, la lecture spirituelle,

le chapelet, tout ce qui donne âme aux congrégations religieuses de la chrétienté. Nous étions aussi paroissiens de Villiers-le-Bel, et à ce titre nous rehaussions la messe dominicale d'un plain-chant soigné, malheureusement devant une assistance composée en majeure partie de sombres bigotes. Il faudrait attendre Vatican II pour le retour de la jeunesse.

L'église de Villiers-le-Bel, avec son "petit air penché", avait séduit le pinceau d'Utrillo ; elle nous éblouit aussi. Ce pur joyau gothique pourrait alarmer les Beaux-Arts, en raison de l'inclinaison subie par les piliers du transept. Nous plaisantions volontiers en disant qu'il suffisait de nous tenir toujours sur le côté opposé à la pente pour être à l'abri du danger. C'est sous les belles ogives du choeur que nous chantions complies, le soir de chaque dimanche.

Malgré cette vie religieuse intense, je ne sus éviter les affres de la tiédeur perfide et rampante, qui se glisse parfois dans l'âme du religieux le plus fervent. De sottes et tenaces distractions se donnaient maintenant libre cours au milieu de mes méditations communautaires, et j'avais bien du mal à redresser quand la "folle du logis" m'entreprenait tout-à-coup. Je savais que ce vol fait à la prière minait lentement ma vie spirituelle, d'où les efforts que je tentais pour revenir à "notre sujet". Mais j'éprouvais la sensation pénible de ne plus retrouver la souveraine aisance qui m'accompagnait depuis ce mémorable 13 juin 1945. Je commençais à me demander si je ne l'avais pas perdue à jamais ...

De savants et sympathiques professeurs, l'élite intellectuelle des salésiens, firent de leur mieux avec nos têtes un peu folles. Leurs cours surent réaliser une sorte de synthèse entre thomisme et cartésianisme, sans pour

autant nous interdire de nous intéresser aux différentes écoles susceptibles de nous aider à penser. Les excès de certaines déchaînaient notre verve impitoyable<sup>1</sup>. L'existentialisme était souvent notre cible préférée. Sartre<sup>2</sup>, maintenant au sommet de sa gloire, recevait, dans les célèbres caves de Saint-Germain-des-Prés, les flagorneries de ses étudiants crasseux. On citait volontiers un passage du grand philosophe affirmant qu'il n'y a pas de différence entre le fait de se rouler dans la débauche et celui de pratiquer les plus hautes vertus. Notre jeunesse bondissait alors ; nous trouvions que l'ami Jean-Paul avait l'entendement myope. Car, simples écoliers à l'aube des études, nous n'avions aucun mal à distinguer saint François de Casanova. Les idées de Sartre nous dégoûtaient, et nous nous estimions privilégiés de ne pas figurer au nombre de ses disciples.

En somme, les conditions essentielles des fortes études nous étaient offertes : une relative tranquillité, assez loin de la capitale pour ne pas en souffrir, assez près des Facultés pour s'y rendre en une heure, des maîtres compétents, une documentation de premier ordre. Et pourtant, malgré ces avantages providentiellement et gratuitement offerts à mes recherches intellectuelles, je fus un étudiant au-dessous du médiocre. Je sens l'absurdité qu'il y aurait à préciser que je n'étais pas le seul à perdre mon temps, car je n'en tirerais pas l'ombre d'une excuse. Les professeurs avaient beau se dépenser sans compter, multiplier les brillants exposés, je les écoutais à peine, griffonnant de surcroît des notes hypocrites que j'abandonnais ensuite à la corbeille. J'étudiais cependant, mais sans méthode, tâchant de me persuader qu'à force de grappiller à droite et à gauche j'obtiendrais une tête aussi bien organisée que celle des plus scrupuleux. Quelle absurdité !

Comme pour aggraver la situation, des activités profanes et trop étrangères à mon devoir d'état commençaient à dévorer une large partie de mon temps. Cela commença très innocemment. J'aimais utiliser mes récréations officielles à compiler force musique. Nul ne pouvait m'en faire grief, cela était même recommandé à ceux qui voulaient aborder la "vie pratique" avec un certain bagage ; d'autres dépensaient bien leur énergie au basket et au volley ; à chacun son sport ... Jusque-là, rien à dire. Seulement, je pris la fâcheuse habitude de rogner ici et là un petit bout d'étude véritable, d'abord dix minutes, puis un quart d'heure. Pourquoi pas une heure ? Comme j'avais encore de la conscience, mon bon ange me reprochait amèrement mon infamie. Parfois, je l'écoutais, et reprenais, avec très peu de conviction, mes recherches philosophiques. Parfois aussi, je l'envoyais promener, en lui disant tout net qu'il m'importunait avec sa morale et que je n'avais pas le temps de l'écouter. D'ailleurs, n'avais-je pas le devoir de compiler ainsi pour ma carrière de futur éducateur ? J'échafaudais ainsi une affreuse casuistique à mon usage, et donnais à ma mauvaise foi toutes les garanties possibles. Pourtant, je n'étais pas dupe, et au moment de mes confessions, je devais bien m'accuser de tout ce temps "volé au devoir d'état". J'avouais aussi quantité d'autres fautes, car le diable nous coince toujours de cent façons, surtout en période de relâchement ; l'essentiel est de ne jamais lui laisser le dernier mot.

Sous prétexte de me détendre, je cédaï parfois à la tentation d'accorder à mon esprit des annexes libres. A-t-on idée, étudiant ecclésiastique, de butiner les Fleurs du Mal ? Peut-on affirmer sans rougir qu'on sera sensible à leur seule beauté formelle ? Comment peut-on, surmontant

les remords, avaler d'une traite Salammbô ou Madame Bovary, aux images si puissantes mais si troubles ? Je n'avais cependant pas l'excuse de préparer quelque examen, pour m'aventurer en ces régions malsaines de la littérature. Mon carnet personnel recevait, le soir, des confidences alarmées, et mon vieux confesseur<sup>3</sup> se voyait obligé de me dire que ce manque de volonté pouvait avoir des conséquences catastrophiques pour ma vocation.

Le scolasticat offrait pourtant aux clercs une vie enthousiasmante à laquelle je participais de tout mon coeur. Les grandes fêtes liturgiques nous apportaient réconfort spirituel et joyeuse récréation en leurs séquelles profanes : le menu "rehaussé", les sketches et les chants qui allongeaient le dessert, le théâtre amateur, où je jouais mon rôle comme tout le monde. Mais la plus saine détente, à mes yeux, consistait en promenades plus ou moins longues dans les environs. Par petites équipes, afin de ne pas effaroucher les populations locales, toute la communauté visita à fond les bourgades de Seine-et-Oise (comme on disait), avec leurs quartiers lépreux qui commençaient à faire peau neuve : Ecoen, Gonesse, Groslay, Pierrefitte et Saint-Denis. On poussa jusqu'à Drancy, de sinistre mémoire<sup>4</sup>, et Le Bourget. En des occasions exceptionnelles, nos pas nous conduisaient jusqu'à Saint-Leu-la-Forêt ou Ermenonville, domaine exclusif de Jean-Jacques Rousseau et pas encore la proie des fauves. Une autre fois, célèbre entre toutes, on osa faire une marche sur Versailles : quarante kilomètres ! Mais ce trajet excessif affligea nos pieds de telles ampoules que nos facultés d'admiration s'en trouvèrent fort émoussées.

Malgré tous ces avantages, dont je mesurai plus tard l'ampleur et la variété, je demeurai un écolier dissipé et peu régulier. Je n'allai pas jusqu'à "faire le mur" pour

m'oublier au cinéma du quartier. Cinq ou six jeunes coquins commirent une nuit ce délit, qui leur fut vertement reproché. Ils ne m'avaient pas invité, sachant que je n'aimais guère le cinéma ; mais je présume que, s'ils m'avaient "mis dans le coup", j'aurais emboîté le pas sans hésiter.

Ma deuxième année de philosophie fut soeur jumelle de la première : je continuai de papillonner à d'inutiles niaiseries, compilant de la musique, bricolant du piano, jouant du pipeau et multipliant comme un histrion de village les absurdes farces qui me venaient à l'idée. Quelques-uns de mes condisciples devaient se demander si je n'avais pas un "petit grain", mais d'autres ne se posaient même plus la question. Quel gâchis !

"Hélas ! se j'eusse étudié,  
 Au temps de ma jeunesse folle,  
 Et à bonnes moeurs dédié !  
 ... Mais hélas ! je fuyois l'escole  
 Comme fait le mauvais enfant.  
 En escripant ceste parole,  
 A peu que le cueur ne me fent ..."5

Si encore ces deux années de scolasticat avaient comporté des examens trimestriels ! La carotte eût fait avancer l'âne. Mais on se borna, à la fin de la deuxième, à un court interrogatoire mené par les deux principaux professeurs. Je le subis comme tout le monde, et mes juges parurent satisfaits de mes réponses. Il est vrai que leurs questions n'avaient rien d'embarrassant : en deux années d'études médiocres, j'avais tout de même attrapé des rudiments de dialectique.

Il ne me restait donc plus qu'à attendre mon admission en théologie, et pas une seule fois mon directeur, le saint père L. B.<sup>6</sup>, l'extraordinaire musicien de Giel, ne me fit pressentir des difficultés quant à cette admission. Mais on n'obtient ce "feu vert", chez les salésiens, qu'à



l'issue d'une "pratique" de trois ans comme jeune professeur en l'une de leurs maisons. Il fallait d'autre part songer au service militaire. Sursitaire depuis deux ans, je pouvais prolonger encore de trois, mais les supérieurs ne me cachèrent pas que mieux valait satisfaire à mes obligations pendant que la durée du service était encore réduite à un an au maximum. Je résiliai donc mon sursis. En attendant mon appel, je me rendis avec d'autres confrères, en notre maison de Melles<sup>7</sup>, en Belgique, pour y faire le "moniteur de colo". Je me donnai de tout mon coeur à cette oeuvre qui enthousiasme tout jeune salésien. J'espérais bien que les autorités militaires me laisseraient finir en paix mes belles vacances ...

#### N o t e s

1. Interrogé en 1985 sur ses professeurs de philosophie d'alors, Jean Lemonnier m'a énuméré le père Yves Mazé (la première année), le père Adolphe Le Boulc'h (la deuxième), l'abbé Marcel Corre et surtout le P. René Simon (la première année), qui sera par la suite professeur de théologie morale à l'Institut catholique de Paris. Il me le décrivait dans ses lettres des 2 et 14 novembre 1985 : "Petit, pas plus haut que moi, coiffé en brosse, allure fragile, mais extrême vivacité au jeu de drapeau et autres sports, certainement germaniste (...), animateur de choeurs religieux et profanes (...) Nous savions entre jeunes l'extraordinaire valeur de ce Père, pourtant si modeste en ses manières et en son parler ..."

2. Jean-Paul Sartre (1905-1980) avait publié l'Etre et le Néant en 1943 et fondé la revue Les Temps modernes en 1945.

3. Le père Pierre Chevrel, qui mourra le 28 novembre 1949 à soixante-treize ans.

4. Entre 1941 et 1944, lieu de rassemblement des Juifs de Paris, prélude à leur transfert dans les camps de la mort en Allemagne.



5. François Villon, Lais (Testament), strophe 26.

6. Adolphe Le Boulc'h.

7. Melles-lez-Tournai, Belgique, où les salésiens de la province de Paris eurent une maison entre 1908 et 1962. L'un des camarades de Jean Lemonnier durant ces vacances à Melles s'en souvient jouant du pipeau ...

## C h a p i t r e   X X

## PAUVRE SOLDAT SURPRIS PAR LA DÉROUTE !..

Ce splendide été 1949 s'acheva sans m'apporter de nouvelles. Ma feuille de route était cependant partie, mais ce papier militaire ne pouvait m'arriver directement, du fait que j'étais à l'étranger. Le consulat de France eut heureusement la bonté de l'égarer deux mois avant de m'aviser que je devais retirer en ses bureaux ce document confidentiel.

Je me rendis donc à l'adresse indiquée par ladite feuille de route : "Base aérienne de Rennes-St Jacques". En chemin, je fis réflexion que mes nouveaux "supérieurs", après m'avoir attendu deux mois, pouvaient très bien m'attendre deux jours de plus. Cette judicieuse pensée me fit opérer un crochet par Giel, afin d'embrasser mon frère au passage et de revoir plusieurs confrères. Mes anciens professeurs, avec de vigoureuses bourrades, me manifestèrent leur joie : "Cette graine de salésien ! disaient les plus vieux, en sixième, c'était pas plus haut que ça !" J'essayai ensuite de produire mon effet devant les grands élèves, qui avaient occupé le bas du pavé quand je tenais le haut. Ils se tordirent de rire devant mon déguisement, car ils ne voyaient pas ce que la soutane ajoutait au bonhomme. En quoi ils erraient, car j'étais encore, pour deux jours, assujetti à mes vœux, selon la formule prononcée en sep-

tembre 1947. Après quoi je redeviendrais simple laïc. Amusant paradoxe, lorsqu'un jeune religieux se fait militaire, il redevient civil aux yeux de son ordre !

Muni de toutes les justifications, je me rendis à ma base, non sans trembler d'y être fraîchement accueilli, en raison des délais supplémentaires que je m'étais accordés. Les autorités militaires me reçurent avec tous les égards. J'avais bien fait de me présenter en soutane ; on en imposait jadis avec cet habit-là ! Orienté par un "trouffion" mis incontinent à mon service pour les formalités d'incorporation, je traversai, avec ma petite valise et mon air gauche, tout ce chaos de baraques. Encore des baraques, je n'en sortirais donc jamais !

Voyant des centaines d'yeux exorbités à me détailler de la tête aux pieds, je rougis comme pivoine en mai, et mon front perla de sueur : je devais avoir l'air fin ! Les "supérieurs hiérarchiques" se montrèrent d'une parfaite amabilité, satisfaits des certificats que je tenais du consulat. Comme les "classes" venaient de finir, j'en serais tout simplement dispensé. Pas d'exercices, pas de marches, pas de tirs, le rêve, quoi ! Si l'on me présentait un fusil militaire, je ne pourrais rien en faire sans mode d'emploi. On m'assura qu'une affectation de "planqué" me serait réservée à Paris dans les bureaux de l'Etat-major. Mais il fallait d'abord m'administrer les piqures réglementaires : un soldat non piqué n'est pas digne de ce nom.

Courtoisement invité par le magasinier du bataillon, je me rendis à la réserve pour m'y faire habiller. On me présenta d'abord un pantalon qui me grimpait jusque sous les bras. Le soldat de service ne s'obstina pas et me laissa choisir ce qui m'allait le moins mal. Je ressortis entièrement équipé, mes petits souliers remplacés par de

lourds godillots, le précédent uniforme serré dans ma valise. Puis je fus mêlé sans transition à mon groupe, prenant soudain conscience de devenir matricule. Affreuse sensation de voir que tout signe distinctif est aboli et qu'on s'amalgame stupidement au reste du troupeau. Dire qu'en remettant ma soutane j'aurais réduit tous ces drôles au "garde-à-vous" ! Je me serais également retrouvé en "tôle" pour tenue non réglementaire. Bref, dépouillé de ma robe, j'étais exactement dans la situation du Persan imaginé par Montesquieu<sup>1</sup> : le malheureux, ayant voulu voir quel effet il ferait aux yeux des Parisiens avec des habits occidentaux, eut la douleur de constater qu'on ne le remarquait même pas. Il dut reprendre ses oripeaux d'Orient afin d'éprouver à nouveau le sentiment d'exister.

Je ne pus réprimer une véritable nausée, malgré le bon accueil que me réserva ma "chambrée". Très vite, d'ailleurs, on me mit dans le bain. Ma nouvelle communauté m'assourdit de refrains obscènes et d'histoires scabreuses. Je fus d'autant plus ahuri que mes trois précédentes années, en dépit de moments fort dissipés, n'avaient heureusement jamais connu ces écarts de langage. Brutal contact avec le siècle !

Violemment suffoqué par ces miasmes, je retrouvai d'instinct ma ferveur, attiédie par tant de négligences coupables. Je repérai deux autres séminaristes soldats et obtins en même temps qu'eux, sans la moindre difficulté, l'autorisation d'assister à la messe tous les matins, l'église n'étant qu'à deux pas. Une grande amitié commença entre nous trois et se poursuivit toute l'année, car la même affectation nous attendait.

La veille de Noël, j'obtins ma première "perm". Je voulais absolument la passer à Giel. Je fis plutôt sensa-

tion, avec ma tenue bleue étoilée d'aigles et de boutons dorés. Salésiens et élèves n'en revenaient pas de me voir si beau et n'obtinrent de moi aucune protestation. Définitivement allergique au tabac, je ne pus, d'une cigarette distinguée, couronner mon élégance ; c'était presque dommage pour la photo. Mais malgré mon succès en militaire, je repris ma soutane pour la messe de minuit. C'était là mon véritable uniforme.

A la fin de décembre, l'affectation promise me fut notifiée à Rennes, et je me retrouvai à Paris le lendemain. Les autorités m'hébergèrent en une caserne de bois qui pourrissait près du quai Blériot, et qui a heureusement disparu depuis. L'adjudant de quartier me souffla à l'oreille que si j'avais un logis en ville il ne s'opposerait pas à mon absence habituelle en cet inconfortable tas de planches, du moment que je me trouvais à l'heure précise au bureau. Je sautai sur l'occasion et pris le premier métro jusqu'à notre maison-mère parisienne<sup>2</sup>, où le supérieur provincial<sup>3</sup> me reçut à bras ouverts. Il m'accorda non seulement le gîte mais le couvert du matin et du soir.

A partir de ce moment, mon service militaire se réduisit à de monotones trajets entre ma communauté religieuse et mon bureau de l'Etat-Major. Ce véritable emploi de fonctionnaire pouvait bien m'occuper, chaque jour, deux ou trois heures à paperasser. Je disposais de tout le reste pour mes chères lectures. Ces mois de régiment ne m'inspirèrent ni amour ni haine ; je n'y voyais que du temps perdu, dont je tâchais de récupérer une partie. L'armée ne me faisait pas peur. Elle n'épouvante qu'en temps de guerre, et celle d'Algérie ne se pressentait pas encore. J'employai beaucoup de mes "quartiers libres" à déambuler le long des quais ou à visiter les musées.

C'était, à mon avis, aussi intéressant que de jouer les objecteurs de conscience au fond d'une cellule.

Le samedi midi, je prenais l'autobus pour Villiers-le-Bel, où je vivais deux jours de calme "retrempe", avec une partie de mes anciens condisciples, partageant avec joie toutes leurs activités : j'étais chez moi. Certains devaient trouver que l'armée m'avait considérablement assagi et se rassurer pour mon avenir salésien.

En somme, tout allait bien pour moi, et il ne me restait plus qu'à mener à son terme cette fastidieuse année. Je pouvais déjà faire des projets, je les multipliais au cours de mes déplacements. Je me voyais de retour chez don Bosco, et pour toujours. J'y rêvais en répartissant mon courrier militaire : normal, confidentiel, secret, ultra-secret. Je manipulais un tas de tampons comme à la poste, en poussant parfois ma petite chanson. Ajouterai-je qu'il m'arriva de tamponner des permissions assez peu authentiques ?

Paris s'illuminait d'un nouvel été que je savourais de tout mon coeur, en pensant qu'il me restait à peine trois ou quatre mois "à tirer". De retour en mon ordre, je prononcerais, du plus profond de mon âme, les derniers voeux triennaux avant la théologie et le sacerdoce. Il n'y avait qu'à suivre cette route de lumière, je n'en imaginai pas d'autre ...

Or, un soir que je venais, comme d'habitude, de partager le repas communautaire, le père supérieur me pria de le suivre jusqu'à son bureau. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il me voulait. Je lui emboitai donc le pas, tranquille et même plutôt joyeux. Peut-être escomptais-je déjà une intéressante affectation à Giel ou ailleurs, dès que j'aurais "la quille". La porte refermée, ce fut bien autre chose. Le supérieur ne me fit pas asseoir,

resta debout lui-même et m'asséna d'une traite les plus véhéments reproches de son répertoire. Ma courte carrière salésienne n'en avait jamais entendu de semblables ; pour un début, j'étais servi. Tandis qu'il s'oubliait en un déluge d'invectives, je sentais la glace du désespoir me serrer le coeur de son étau. Je ne pus placer un mot, ce qui donna des forces à l'orateur : "... Des études plus que superficielles, une continuelle bizarrerie de comportement, des espiègleries qu'on ne passerait pas à des gamins de dix ans ! On vous reconnaît une solide piété, c'est d'accord. Mais l'aumônier de votre régiment est furieux. La nausée qui vous a saisi en entrant dans votre chambrée ne saurait justifier votre "désertion". Vous pouviez, par votre présence, faire arrêter ou tout au moins diminuer les blasphèmes. Vous aviez à faire passer sur ces horreurs un souffle évangélique et, pourquoi pas ?, salésien. Vous a-t-on envoyé à l'armée pour y jouer les enfants de chœur timorés et sans relief ? Avez-vous pour fonction d'aller rêver sur les quais de la Seine, même avec des séminaristes ?" La vérité de tout ce que disait le provincial me sautait aux yeux pour la première fois. Peut-être aurais-je pu, dans l'intervalle de deux vagues de phrases, m'écrier avec feu : "Vous avez raison, père, j'y cours !" Mais je sentais nettement l'inutilité de ce remords tardif. D'ailleurs, mon impitoyable juge était pressé de conclure. Il le fit en quelques expressions lapidaires qui me tombèrent dessus comme un arrêt de mort : "En conséquence de tout ceci, vous ne serez pas admis à renouveler vos vœux. Nous vous déconseillons même très vivement de songer à vous orienter vers le sacerdoce. Par contre, vous pourriez très bien, dit-on, réussir dans l'enseignement. Cherchez-vous donc un emploi pour la rentrée."

Près de défaillir, je balbutiai : "Père, cette décision est-elle sans appel ? - Absolument sans appel !" Le père A. vit sans doute que ces dernières paroles me mettaient au supplice, aussi ajouta-t-il, pour me congédier : "Allez donc un instant à la chapelle, et priez le Seigneur de vous aider à surmonter cette épreuve."

Je m'y rendis en effet, ou plutôt je m'y traînai, mais je crois qu'il me fut impossible de prier. Je n'y restai que deux minutes avant de courir m'enfermer dans ma chambre. Là, je tombai sur mon lit pour pleurer à volonté .... J'avais connu bien d'autres larmes : celles de mon enfance, lorsque le malheur m'avait arraché à mes soeurs ; celles de mon arrivée à Giel, ce gros chagrin d'un mois ; celles du 13 juin 1945, tandis que la Lumière divine me pénétrait de fond en comble, larmes ineffablement douces. Celles qui m'étouffaient à présent étaient provoquées par une douleur d'adulte, consciente et redoutable.

J'ai pleuré depuis et pleurerai encore, car en ce bas monde ce n'est jamais fini : une épreuve chasse l'autre. Mais les larmes de ce triste été 1950, je les mets à part, pour leur caractère en quelque sorte sacré. Je résolus de ne les montrer à personne, et j'y parvins grâce à un épuisant et permanent contrôle de mes réactions. Je ne pensais, durant le jour, qu'à cette nouvelle stupéfiante, et cependant je me forgeais par volonté une sorte d'enjouement factice qui trompa même les séminaristes de la caserne. Ils ne surent que beaucoup plus tard la mesure qui me frappait, et me reprochèrent vivement de l'avoir tenue secrète. Ils avaient raison, leur amitié m'eût réconforté.

Je me taisais d'ailleurs pour une autre raison. Le verdict des supérieurs salésiens me semblait, dans sa



brutalité, prématuré. On me signifiait la sentence en même temps que l'accusation. Mes insuffisances, trop réelles, hélas ! étaient-elles donc absolument incurables ? Quand m'avait-on averti que mon attitude extrêmement légère s'accordait mal avec le sérieux de la vie religieuse ? Jamais ! En ce qui concerne ma "désertion", si vivement critiquée par mon supérieur, n'en portait-il pas lui-même la responsabilité partielle, m'ayant offert le gîte et le couvert au siège-social de sa congrégation ? Je débattais tout cela en moi-même. Les prodigieux efforts que je faisais dans la journée pour ne pas éclater en sanglots me laissaient brisé le soir, et les écluses se rouvraient quand je me trouvais seul ...

En même temps, je continuais de bercer ma douleur, en essayant de me persuader que rien n'était définitif, si bien que mon âme oscillait entre des instants de fol espoir et d'autres, plus nombreux, de morne abattement. Je profitai d'une assez longue permission militaire pour faire un saut jusqu'à Giel. J'allai pleurer longuement dans le bureau du père P. , vieillissant mais toujours solide. L'infatigable directeur n'en revenait pas et me rassura tout de suite : "Pour moi, je continue de te soutenir. D'ailleurs, j'écris sans retard au père A. pour lui dire mon point de vue. En attendant, ne t'en fais pas, et passe ta permission tranquillement."

Au moins, pendant cette petite semaine, je fus libre de tout souci, escomptant que le "bras long" du père P. arrangerait les choses. Réconforté par cette espérance, j'oubliai, durant ces quelques jours, de pleurer tous les soirs à en perdre le sommeil. Je me donnai avec passion aux activités joyeuses de ma chère école, revêtant ma soutane avec d'autant plus de zèle qu'il était question de me l'ôter ...

Quand je revins à Paris, mes angoisses me reprirent. Je sus bientôt que les démarches du père P. s'étaient soldées par un échec. Je compris alors que tous mes efforts seraient vains pour demeurer plus longtemps chez don Bosco. Une autre idée me devint familière. Mes supérieurs avaient peut-être trop vite décidé mon inaptitude au sacerdoce. Je pensai que mon diocèse d'origine, celui de Sées, pouvait m'accueillir à la prochaine rentrée. Je fis ma demande au supérieur du grand séminaire. Celui-ci me répondit en quelques mots qu'il avait la joie de me réserver une place parmi ses élèves en théologie. Cette nouvelle me fit beaucoup de bien. Mais je reçus, huit jours après, un billet encore plus laconique : "... Il n'est pas dans nos statuts d'accueillir des sujets issus d'une congrégation religieuse. En conséquence, veuillez ...". La raison de ce refus m'apparaissait avec une évidence éblouissante. Le supérieur du séminaire avait sans doute demandé au provincial quelques renseignements à mon sujet, et ceux-ci s'étaient révélés si peu favorables que le diocèse de Sées avait préféré faire une croix sur ma candidature.

Je réfléchis alors et vis bien que je me battais contre des moulins à vent. Tous les séminaires, tous les monastères de France et de Navarre, auxquels je déciderais de m'adresser, prendraient d'abord d'indispensables précautions. Mon dossier était assez chargé, semblait-il, pour faire reculer l'évêché de Sées. Les autres feraient probablement de même. Ce "porte-à-porte" ecclésiastique me fit peur à juste titre. Dans le meilleur des cas, je pouvais espérer qu'un pauvre diocèse, déficitaire au dernier degré, me prendrait à l'essai, sans engagement. Et comme, par ailleurs, les supérieurs salésiens avaient jugé sur pièces que je n'étais pas fait pour le sacerdoce, mon

obstination n'imputait qu'à moi seul la responsabilité d'un nouvel échec.

Ce fut sans doute ce qui me fit capituler définitivement, mais je ne cessai pas pour autant de souffrir et de pleurer. Je participai au pèlerinage militaire de Lourdes, offrant à Notre-Dame cette douleur toujours à vif, si semblable au désespoir par moments. J'en revins un peu rasséréné : la peine offerte au Seigneur n'est plus tout à fait la même.

Chaque semaine, je me retrouvais à Villiers-le-Bel, et je tâchais de garder bonne contenance, "comme avant". J'embrassais ma soutane en la remettant, et je me disais tout bas : "Encore cinq fois, quatre, puis trois ..., et c'en sera fini pour toujours, je n'aurai plus le droit." Nul ne savait ce désarroi que j'endurais seul, ce supplice dépourvu de rapport avec je ne sais quel romantisme suranné. La blessure fut si profonde, et me fit saigner si fort, qu'il ne me faudrait pas chercher beaucoup pour en retrouver la cicatrice ...

Cependant "la quille" était proche. Dans les dernières semaines, j'écrivis tout de même pour obtenir un emploi de surveillant. Il me fut offert sans difficulté et cette fois grâce aux bons offices de mon provincial.

Mais, cela ou autre chose, peu m'importait, puisque mes chers salésiens me rejetaient. Le père A. avait eu raison de me dire que l'enseignement pourrait me convenir : je fis carrière dans cette belle profession. Ceci m'amène à penser qu'ayant réussi à l'extérieur, il n'est pas absolument certain que j'eusse échoué chez don Bosco, d'autant plus que ma pédagogie s'inspire directement de ce que j'ai vu faire chez ces incomparables maîtres.

Cette réflexion m'en suggère une autre : les misères

de toutes sortes qui ont rempli mes trente-trois dernières années n'auraient sans doute pas été moindres si les salésiens m'avaient gardé : les voilà donc pleinement justifiés.

J'allais pouvoir, à présent, "dans le civil", utiliser avec succès mes compilations frauduleuses. Je me suis quelquefois dit, pour me consoler de ne pas les exploiter chez don Bosco, "que je fais de l'exportation" ...

Et R. ? Ce merveilleux ami de ma jeunesse n'a pas vu comme moi son élan brisé par un ostracisme inattendu : il est allé jusqu'à l'autel, prêtre et salésien pour toujours. Si j'excepte une longue et stupide éclipse, notre amitié ne doit pas même s'arrêter à la mort. Nous pouvons très bien rester vingt ans sans nous revoir, mais rarement plus de trois mois sans nous écrire. J'ai toujours un insatiable besoin de ses prières. Le dimanche, tandis que le vieux prêtre de ma paroisse élève la grande hostie du Sacrifice, je puis rêver un moment que c'est mon ami, et que je vais recevoir le Seigneur de ses mains consacrées. Pourquoi pas ? La grande joie de Montalembert était de s'agenouiller devant le père Lacordaire, son "frère dans le Seigneur", et d'en recevoir le Pain des Anges. Cette amitié-là est sans doute précieuse aux yeux de Dieu. Elle vaut bien, quoique moins célèbre, celle de Montaigne et de La Boétie.

#### N o t e s

1. Dans les Lettres Persanes.
2. Alors 19, rue Crillon, Paris, IVème arrondissement.
3. Le P. Hubert Amielh (1885-1981), provincial de Paris de 1945 à 1952. (Voir la notice de Don-Bosco-France, 96, janvier 1982, p. 11-17.)

## C o n c l u s i o n

Mes mémoires de jeunesse vont trouver ici leur conclusion, car je n'accepterais à aucun prix de mettre par écrit les trente-deux ou trente-trois ans qui suivirent, fastidieuse succession de bonheurs et de revers, d'enthousiasmes passagers et de déceptions définitives. Je n'étalerai pas sur le papier les lourdes erreurs, les regrettables faux pas dont j'ai parsemé ces trois décennies. Je suis bien trop occupé à les oublier.

Je préfère, avant de poser définitivement la plume, jeter un dernier regard sur les belles années que le Seigneur m'a données jadis. Leur pure lumière a enthousiasmé ma jeunesse et je n'en veux pas d'autre aux approches de la soixantaine ...

Quand je repasse à Saint-Mars, je n'y reconnais plus personne, même ceux de mon âge. Nous avons vécu trop longtemps sans nous revoir pour nous identifier. Ma dernière apparition s'est faite en 1948, sous la forme d'un petit abbé rose plein de promesses et surtout d'illusions. L'arrêt brutal de mes pas vers l'autel a dû paraître aux gens de ce village une défection banale, et j'avoue ne rien avoir tenté pour les dissuader. Erreur évidente, car mon silence a pu les persuader qu'ils étaient dans le vrai. Le bourg s'est considérablement modernisé, mais l'église s'est bornée à prendre quarante ans de patine supplémentaire. Par contre, l'humble ferme de dame Aline a subi des embellissements qui la rendent mécon-

naissable. Des étrangers l'ont louée. Ils m'ont aimablement indiqué où je pourrais rencontrer les héritiers, mais craignant de les trouver aussi changés que les lieux, j'y ai renoncé.

Aussi, mon cher Saint-Mars, ce qui m'attendrit encore en toi, c'est le souvenir de mes deux paysannes et de mon vieux curé. Le pasteur et ses ouailles dorment depuis longtemps au même jardin de repos ; en langage d'Eglise, on préfère dire que ces belles âmes sont retournées à la maison du Père ...

Je saluerai plus longuement mon incomparable Giel. Car, si ma foi est née à Saint-Mars, c'est chez don Bosco qu'elle a trouvé son épanouissement.

Le 8 mai 1986, on fêtera le cinquantenaire de la présence salésienne à Giel. Je me promets bien de ne pas manquer l'événement. Nous serons des centaines, peut-être des milliers à prendre d'assaut notre chère maison, dans un joyeux enthousiasme. Car, c'est la règle, une fois par an Giel appartient aux anciens : ils arrivent de partout, même de Paris et du Nord. Les têtes chenues fraternisent avec les moustaches juvéniles. C'est une pittoresque invasion de voitures. Les gars sont toujours très fiers de faire débarquer leur petite famille et de la présenter à ceux qui l'ignorent.

Cette année donc, nous ferons comme d'habitude et mieux. En prenant place dans la chapelle neuve, remarquable par les feux multicolores de ses vitraux, nous évoquerons spontanément son bâtisseur, le P. Pansard, l'infatigable pionnier des premiers temps, sans qui Giel n'aurait jamais atteint ses impressionnantes dimensions. En visitant le petit coin de terre où il repose près de ses enfants, nous rêverons un instant que le bon père a repris ses intarissables histoires de brousse, et que, tout à l'heure, de

son bureau, il jettera des poignées de bonbons aux gamins déchaînés.

Revenant au réel, nous admirerons sans réserves les agrandissements successifs de Giel. Nous n'aurons pas le front de regretter que cette maison accueille aujourd'hui trois ou quatre fois plus d'enfants que jadis. Mais les plus âgés auront droit, ce me semble, à une pointe de nostalgie. On pourra légitimement regretter que le personnel enseignant comporte si peu de salésiens. Nous n'en gémirons pas, car la rareté actuelle des vocations ne permet pas d'en mettre davantage en chaque maison. Nous savons, du reste, que les collaborateurs laïcs font un travail exemplaire, et qu'il revient toujours aux fils de don Bosco d'être le levain dans la pâte.

Nous descendrons à la grotte saluer Notre-Dame, la patronne de Giel. Le P. Pansard aurait volontiers dit comme le saint de Turin : "C'est Elle qui a tout fait." Nous irons donc la prier un moment. Je suis sûr que la visite lui fera plaisir, car elle n'en reçoit plus beaucoup.

Nous retrouverons plusieurs de nos vénérés maîtres. Le P. Brillon ne pourra se dérober à l'invitation de prendre un instrument, car nous aurons les nôtres : clairons, trompettes et tambours retentiront comme aux temps héroïques. Les jeunes verront bien qu'il s'agit là d'une autre époque, et nous conviendrons avec eux qu'il n'est pas question de la ressusciter, mais de l'évoquer un moment. Nous savons tous, en effet, qu'avec des structures rajeunies, des méthodes adaptées aux nécessités de l'heure, mais une foi inébranlable en leur mission, les salésiens continueront leur opulente moisson d'âmes, sous la protection de Notre-Dame.





## A N N E X E S

## I

## L'ABBÉ ÉMILE ONFRAY (1878-1953)

La Semaine religieuse du diocèse de Séez, 10 juillet 1953.

Le 15 mai 1953, deux prélats et plus de quatre-vingts prêtres, un député et cinq conseillers généraux, de nombreuses délégations d'Anciens Combattants avec leurs quatorze drapeaux et deux mille personnes accompagnaient jusqu'au cimetière de Saint-Mard d'Egrenne, où maintenant il repose sous la croix centrale, le corps du pasteur de la paroisse.

Emile Onfray est né à Landisacq le 3 janvier 1878. Après de sérieuses études à l'Ecole Sainte-Marie de Tinchebray et au Grand Séminaire de Séez, il est ordonné prêtre le 24 mai 1902. Le mois suivant, Mgr Bardel l'envoie à Saint-Mard-d'Egrenne, où l'accueille paternellement M. l'abbé Vauloup : "Seigneur, murmure le jeune vicaire, en franchissant les limites de la commune, faites que je m'acquitte ici de mon devoir de prêtre comme si je devais y mourir."

C'est là qu'il est mort, le 10 mai dernier, après cinquante et un ans de sacerdoce. Dans quelle mesure Dieu a-t-il exaucé sa prière ? Les lignes suivantes tenteront de le préciser.

C'est sur un double plan, à la fois pastoral et social, que pendant toute sa vie s'est exercée l'activité du prêtre, auquel pourrait s'appliquer la parole souvent citée de Lacordaire : "C'est le propre des grands coeurs de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer."

1902 ! Emile Combes vient de prendre le pouvoir et une vague d'anticléricalisme submerge le pays. Triste époque où contre les catholiques les persécutions se succèdent :

fermeture d'écoles, séparation de l'Eglise et de l'Etat, expulsion des religieux, inventaires ...

Rempli de zèle et d'enthousiasme pour la cause du divin Maître, le nouveau prêtre se met au travail. Sous la conduite expérimentée de son curé, il s'initie au ministère paroissial. Mais son sens aigu des réalités l'invite bientôt à consacrer plus spécialement ses efforts aux enfants et aux jeunes gens : l'avenir sera sauf, s'il parvient à les imprégner profondément d'esprit chrétien. Pour eux il construit une salle de patronage, il se fait moniteur de gymnastique, organise des séances récréatives ; pour eux surtout il crée les deux cercles d'études, dont il restera chaque semaine l'animateur jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale.

Certes, au début du siècle, les fidèles de Saint-Mard remplissent le dimanche leur église et presque tous les habitants communient à Pâques ; mais la pratique religieuse semble plus routinière qu'éclairée et nombreux sont les électeurs qui votent pour des candidats hostiles à la religion. Illogisme néfaste qu'il faut combattre ! Patiemment, l'abbé Onfray s'y emploie. Toute sa vie il sera un éducateur, un entraîneur, un magnifique formateur d'hommes, portant au coeur la préoccupation constante d'instruire et d'éclairer, au catéchisme, en chaire, au confessionnal, dans ses conversations, dans son bulletin bimensuel l'Echo de Saint-Mard qu'il polycopie lui-même pendant quarante-cinq ans et qui constitue le lien le plus précieux entre lui et ses paroissiens proches ou éloignés.

Soucieux de se tenir au courant, "d'être à la page", pour que se maintienne et grandisse sa bienfaisante influence, l'abbé Onfray lit journaux et revues et fréquente congrès et semaines sociales. Mgr l'Evêque, en lui confiant son poste, l'a d'ailleurs chargé de s'occuper plus spécialement des questions agricoles et même, en 1907-1908, il l'envoie dans le Nord de la France et en Belgique s'initier au fonctionnement des diverses organisations paysannes. "Je ne suis pas un théoricien, mais un réalisateur", répétera souvent l'abbé Onfray. Ne soyons donc pas surpris de le voir créer successivement chez lui plusieurs syndicats, mutuelles et coopératives, et surtout une caisse rurale destinée à rendre de si importants services aux habitants de la commune ; de le voir parcourir le département pour y fonder de multiples syndicats ; de le voir, pendant vingt ans (1908-

1929), animer en sa qualité de secrétaire général bénévole, la Fédération, puis l'Union agricole de l'Orne groupant 10.000 cultivateurs dans 180 syndicats ; de le voir enfin, avec une compétence incontestée, contribuer sur un plan plus vaste à la fondation de caisses régionales diverses (incendie, accidents, crédit) dont le ressort s'étend à toute la Basse-Normandie.

Placé dans un milieu rural, l'abbé Onfray s'est particulièrement occupé des paysans ; mais sans doute son apostolat eût-il connu le même succès parmi les ouvriers. A son retour de la première guerre, qu'il avait faite au front comme sergent-brancardier dans une division de chasseurs alpins, profondément affecté par la disparition de 73 paroissiens morts au combat, parmi lesquels se trouvaient la plupart des jeunes gens d'élite formés au cercle d'études et destinés à devenir les chefs des organisations agricoles, le vicaire de Saint-Mard serait probablement devenu vicaire de Flers sans l'intervention de son curé, l'abbé Vauloup suppliant Mgr Bardel de lui laisser son collaborateur. Nommé pro-curé le 16 septembre 1921, puis curé le 1er août 1928, c'est donc à Saint-Mard que l'abbé Onfray a passé toute sa vie sacerdotale et, pendant plus de cinquante ans, ses paroissiens ont pu le trouver chaque matin avant six heures à genoux dans son église, où près de Dieu il puisait, dans la méditation et la messe, les forces nécessaires à l'accomplissement de son ministère. "Une oeuvre ne vaut, affirmait-il souvent, que par le surnaturel qu'on y met."

L'abbé Onfray aimait son église, qu'il n'a cessé d'embellir, comme l'attestent entre autres réalisations la flèche du clocher, l'escalier de granit, la statue de sainte Thérèse, les vitraux et les lambris de chêne des transepts et de la nef.

L'abbé Onfray aimait sa paroisse, qu'il ne quittait que rarement pour une retraite, un pèlerinage ou un congrès. Il était fier de montrer aux visiteurs sa cité paroissiale : cantine scolaire, petit hospice, patronage, salle des oeuvres, bibliothèque, cours ménager hebdomadaire.

Il ne négligeait aucun moyen d'entretenir autour de lui la vitalité chrétienne : mouvements d'Action Catholique, retraites, journées de foyers, de presse et de vocations, il était toujours à la recherche de formules adaptées aux besoins des fidèles.

L'abbé Onfray aimait ses paroissiens, auxquels il était dévoué corps et âme. Il les avait presque tous baptisés ou instruits au catéchisme. Il avait marié la plupart d'entre eux. Il connaissait intimement chacun et l'appelait par son prénom. Pour tous il était un père que l'on venait consulter dans ses difficultés spirituelles ou matérielles, avec la certitude de trouver près de lui le conseil approprié, le réconfort dans le malheur, le courage devant l'obstacle à surmonter.

Le presbytère était largement ouvert à tous. Les repas souvent interrompus par des visites imprévues. Le dimanche surtout, entre les deux messes quel incessant défilé de gens dans le couloir, à la cuisine, dans le bureau, à la sacristie, dans la salle des oeuvres, où chacun ... "comme à confesse" - c'était l'expression familière - attendait son tour !

Riche d'une longue expérience, doué d'une grande lucidité de jugement, ennemi de l'à peu près, l'abbé Onfray apportait aux questions posées une réponse nette, aux problèmes soulevés une solution précise. Tous disaient de lui : c'est un chef, qui sait ce qu'il veut. C'est en effet grâce à son esprit de décision et à sa fermeté qu'il avait su, à l'heure de la défaite, enrayer la panique et empêcher un inutile exode ; pendant l'occupation défendre énergiquement les intérêts de ses paroissiens contre les exigences de l'occupant ; et, en août 1944, plutôt que d'obéir à l'ordre allemand d'évacuation, emmener les habitants au fond de villages retirés, où lui-même célébrait la messe, dans l'attente d'une prochaine libération.

Esprit positif, il supportait difficilement la critique négative qui ne tend qu'à détruire sans souci d'édifier. Ministre de l'Evangile, épris de vérité, de justice et de charité, il s'efforçait inlassablement d'améliorer la condition sociale des plus déshérités pour lesquels il éprouvait une particulière affection ; de rechercher ce qui rapproche et d'atténuer ce qui divise ; de prêcher autour de lui la concorde et la paix ; d'entretenir au sein des familles, entre voisins et parmi tous les habitants de sa paroisse, une bienfaisante harmonie.

Certes, en certaines occasions, à l'exemple du Maître chassant les vendeurs du Temple, l'abbé Onfray ne ménageait ni observations, ni reproches ; mais sous une écorce parfois rude battait un coeur extrêmement sensible qu'avaient profondément affecté la défaite de 1940 et, dans les années suivantes, le sort de deux neveux prêtres, l'un blessé mortellement en 1944, pendant sa captivité, l'autre déporté

dès l'automne 1942.

L'abbé Onfray a souffert moralement de certaines contradictions ; mais rarement il extériorisait son chagrin et ce repliement sur lui-même, loin d'adoucir sa peine, contribuait sans doute à la rendre plus aiguë.

L'abbé Onfray a souffert physiquement, malgré de trompeuses apparences qui faisaient volontiers croire à une santé vigoureuse, à l'abri de toute défaillance. Extérieurement cet ancien sportif semblait charpenté pour vivre encore longtemps. "Ad multos annos !" avaient répété avec enthousiasme - et le souhait semblait légitime - tous ses paroissiens dans l'allégresse du jubilé d'or sacerdotal célébré le 13 juillet 1952, mais en réalité, cinquante années d'une activité débordante avaient eu raison de la robuste constitution du jubilaire. (...)

Il a succombé à la tâche, après être allé jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Sans doute est-ce là une grâce spéciale de la Providence ; qui ne devine combien l'inaction lui eût été pénible si, convalescent, il avait dû renoncer au ministère pour prendre sa retraite ? "Je voudrais, comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, passer mon ciel à faire du bien sur la terre, murmurait-il pendant sa maladie. En attendant, je suis prêt à souffrir davantage pourvu que le Bon Dieu m'en donne le courage ..."

Le dimanche 10 mai devait marquer la fin de l'épreuve.

Ce matin-là, après une nuit douloureuse et agitée où, dans un demi-sommeil, le malade exprima son instinctive dévotion envers la Sainte Vierge, en répétant comme une sorte de litanie : "Ayons confiance en la Mère ! ... Ayons confiance en la Mère ! ... Il est temps de partir ! ... Il faut que je m'en aille ! ... Bonsoir à tous ! ..." l'abbé Onfray s'est endormi dans la paix du Seigneur, quelques minutes après l'Angelus, à l'heure même où chaque matin il se rendait à l'église.

Consternés à la nouvelle de sa mort, ses paroissiens l'ont pleuré comme un père. En foule ils sont venus lui rendre une dernière visite dans ce presbytère où tant de fois il les avait si cordialement accueillis. Aujourd'hui, avec les nombreux prêtres et religieuses de Saint-Mard dont la vocation fut suscitée et dirigée par l'abbé Onfray, ils continuent de prier pour l'âme du disparu, dont un curé de l'une des plus importantes paroisses de Paris disait récemment : "Au cours de ma vie, j'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup de prêtres ; aucun peut-être ne m'a fait une aussi forte impression que le chanoine Onfray."

A. B.

## II

## RÉVÉREND PÈRE LOUIS PANSARD (1888-1964)

Dans la soirée du 24 décembre 1964, le Père Louis Pansard, ayant reçu le sacrement des malades et la bénédiction apostolique, rendait son âme à Dieu. Il était âgé de 77 ans. Il comptait 57 années de vie religieuse et 44 de sacerdoce. Bien que fort atteint dans sa santé depuis longtemps, il n'a eu que deux journées d'agonie, puisqu'il disait encore la messe au matin du mardi 22 décembre. Le mercredi 23, il ne put se lever pour célébrer, tellement il souffrait. L'on était habitué à le voir endurer des journées très pénibles, et sous la menace constante d'une mort subite, si bien que l'on ne pensait pas que cette crise serait la dernière. Cependant, l'on appela le docteur, qui donna les soins nécessaires pour calmer une douleur qui se faisait de plus en plus vive. Notre malade fut alors pris d'un profond sommeil toute la journée du mercredi 24. Et, le soir, vers 19 heures, il rendait le dernier soupir, s'en allant ainsi, pour la fête de Noël, retrouver la grande Famille Salésienne, et louer le bon Dieu tout l'éternité.

+  
+       +

Louis Pansard était né à Plédran, grosse bourgade des Côtes-du-Nord, le 24 février 1888, trois semaines après la mort de saint Jean Bosco. Il appartenait à une famille nombreuse, très estimée d'ailleurs, et son père exerçait le métier de maçon. Son fils Louis, après l'école primaire, commença à travailler avec lui. Mais le garçon ne tarda pas à exprimer le désir de faire des études en vue de la prêtrise. Il rêvait de la vie de missionnaire. Un bon vicaire de la paroisse de Plédran lui donna les premières leçons de latin, et ce même vicaire comptait bien le diriger sur la maison salésienne de Dinan pour y poursuivre ses classes secondaires. Mais c'était, en France, la triste époque d'un anticléricalisme forcené, et d'un sectarisme outrancier qui s'en prenaient surtout aux congrégations enseignantes. Comme toutes les maisons religieuses de France, l'école salésienne "Jésus-Ouvrier"



de Dinan a dû fermer ses portes. Or, le directeur de ce moment-là, le Père Yves-Marie Pourvéer, a transporté sa maison dans l'île de Guernesey, qui a donné l'hospitalité à de nombreuses communautés religieuses jusqu'alors établies en Bretagne. C'est donc à la maison salésienne de "La Chaumière", au centre de l'île de Guernesey, que Louis Pansard va poursuivre ses études jusqu'à la fin de sa Première. Au mois de septembre 1907, il s'en va en Belgique, à Hechtel, pour faire son année de noviciat et ses deux ans de philosophie.

Mais le voilà parvenu à l'âge du service militaire, et il sera mobilisé à Lunéville. La Belgique n'est pas loin, et, de temps en temps, le soldat Pansard vient en permission à Hechtel, où l'on est toujours heureux de le revoir ... Il vient à peine de terminer son temps de service quand éclate la guerre de 1914, et l'abbé Louis Pansard suit au front son régiment. Il se montrera un vaillant soldat et il aura la chance de revenir du front sans la moindre égratignure. Mais il s'est fait remarquer par son courage extraordinaire et par son endurance. Nous en avons une preuve dans cette belle citation à l'ordre de l'armée, qui lui est décernée : "A pu assurer chaque nuit, sur une route balayée par les balles ennemies, l'évacuation des blessés pendant le mois de mars 1915 ... En mars 1916, au cours d'un violent bombardement de tranchées occupées par les unités de son régiment, est resté seul à son poste et a relevé lui-même de nombreux blessés. S'est très bien comporté pendant les journées du 30 avril et du 1er mai, sur les flancs du mont Cornillet." Nous le retrouverons dans d'autres circonstances bien difficiles où il ne cessera de faire preuve d'un singulier courage.

Au cours de l'année 1919, le voici revenu en communauté. Il est alors à la maison de Melles où, tout en rendant service comme professeur, il suit ses cours de théologie. En février 1921, il reçoit le sous-diaconat à Tournai, où il est fait diacre au mois de mai. Et, le 2 juillet de cette même année 1921, il est ordonné prêtre à la Trappe de Chimay.

C'est la maison de Melles, qu'il connaît fort bien, qui bénéficiera tout d'abord des grâces de son sacerdoce. Il y reste une année complète, puis il est dirigé sur la maison de Guernesey, où il travaille trois ans, jusqu'en 1926.

C'est en effet cette année-là, en 1926, que la maison salésienne de Guernesey quitte la petite île anglo-normande, et, sous la direction du Père Louis Festou, vient re-

prendre sa place en France. Elle s'installe à Caen, dans les vieux bâtiments de l'orphelinat Leveneur que Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, s'est vu dans l'obligation de supprimer. Les salésiens, pressentis et appelés par l'évêque, vont occuper la place et fonder l'"Institut Monseigneur Lemonnier", qui n'a fait que prospérer depuis sa naissance.

Le Père Pansard quitte Guernesey avec ses confrères. Mais il ne restera pas à Caen. Il se sent depuis toujours une vocation de missionnaire, et il s'est mis en relations avec Mgr Sak, évêque du Katanga au Congo, qui était alors une possession belge. Sans tarder le P. Pansard part pour le Congo où il va pouvoir réaliser ses rêves de conquérant missionnaire. Il est dirigé vers le village de Kipushia où il aura sa résidence habituelle, et qui, sous son impulsion, deviendra bientôt un centre catholique très important. Après trois ou quatre années d'un travail intensif, il peut écrire en effet :

"Nous n'avions que de pauvres cases pour commencer : or maintenant nous possédons trois groupes de bâtiments, le nôtre, le groupe des soeurs et celui du Petit Séminaire. Nous sommes six salésiens, dont trois prêtres, et il y a quatre soeurs. Le Petit Séminaire compte une vingtaine d'élèves.

"Nous avons de plus construit une chapelle de vingt-cinq mètres. Mais bientôt elle sera insuffisante. Dès que la série de nos baptêmes va commencer, une grande église s'imposera. Le vieux bâtisseur et le maçon impénitent que je suis auront des briques à cuire et à cimenter.

"Notre travail d'évangélisation va en effet bon train. Soixante villages sont instruits et six écoles de brousse fonctionnent régulièrement. Sans doute le matériel scolaire est encore assez réduit, mais le bien se fait quand même, et l'esprit chrétien pénètre tout doucement les âmes ..."

Le Père Pansard restera neuf belles années dans la brousse congolaise. Bien souvent, par la suite, il évoquera dans ses mots du soir, ses randonnées dans la forêt sauvage et ses chasses aux lions. Certains détails nouveaux, inattendus, viendront même de temps à autres relever un récit que les garçons écouteront toujours avec une émotion palpitante. Ce courage audacieux et tranquille du Père Pansard lui sera bien nécessaire en cette vie missionnaire qu'il a tant aimée.



+  
+      +

Toutefois, on a beau être solide comme le roc, la pauvre machine humaine ne peut résister à un effort trop prolongé. Et après neuf années passées au Congo, le Père Pansard se voit obligé de rentrer en France pour reprendre des forces et soigner sa vue qui est très atteinte : il est quasi-aveugle. Il passe alors quelque temps à la maison de La Guerche, près de Dinan et, grâce à ses nombreuses relations, il amorce l'ouverture de l'Institut de Coat an Doc'h, dont le Père Pastol, rentré de Belgique, sera le directeur jusqu'à la fin de sa vie.

Le Père Pansard a retrouvé une nouvelle vigueur, et aussi ses yeux ... C'est alors que Mgr Pasquet, évêque de Sées, offre aux salésiens de prendre l'orphelinat de Giel, dont les soeurs franciscaines de Perrou ne pouvaient plus assurer la direction. La proposition est acceptée, et le Père Pansard est prié par ses supérieurs de pourvoir à la marche de la maison qu'il était urgent de remettre au point.

Il faudrait refaire ici le récit épique de l'arrivée du Père Pansard à Giel, dont il devait assurer la direction quinze années durant. Les difficultés qui marquent le début d'une maison, surtout d'une maison à remonter, ne lui furent pas épargnées : c'est une piquante et fameuse histoire. Il sut faire face courageusement à ces difficultés, avec toute sa foi sacerdotale et salésienne. Le bulletin "l'Arche" qu'il lança peu après son arrivée nous donne à ce sujet de savoureux détails. Tout est à faire ou à refaire, et, nécessairement, il faudra construire quelque jour, car la population de Giel va s'agrandir de plus en plus. Nous lisons dans un numéro du Bulletin Salésien de cette époque :

"Giel a déjà deux années de vie salésienne. Dès sa fondation, il y aura bientôt cinquante ans, on avait fait appel aux salésiens, mais à ce moment-là ils ne purent répondre favorablement à la proposition qui leur était faite. Voilà trois ans, Monseigneur l'Evêque de Sées renouvelait la demande et, cette fois, elle a été entendue. Depuis, sous la vigoureuse impulsion du Père Louis Pansard, les fils de Don Bosco ont donné à l'oeuvre une vie nouvelle. En lisant le Bulletin, on peut dire que "l'Arche" vogue en pleine eau, et toutes voiles dehors.

"L'endroit est idéal : en pleine Normandie, à quinze kilomètres d'Argentan. Sur les bords de l'Orne, dominant un petit coteau, s'élèvent les bâtiments scolaires, et, un peu en contrebas, la ferme. Cette ferme est construite avec tous les progrès modernes. Elle est peuplée d'un cheptel sélectionné qui justifie les prix d'honneur obtenus dans de nombreux concours.

"Les salésiens ont donné dès leur arrivée tout leur coeur à cette maison, et la joie règne chez cette jeunesse comme elle devait régner à Turin, au temps de Don Bosco, alors que tout manquait... Là aussi, bien des choses manquent, mais le directeur pense à l'avenir de ces jeunes. Il sait bien que tous ne peuvent être agriculteurs, et il songe à monter des ateliers. On commencera pauvrement, mais peu à peu on arrivera à fonder cet institut technique rêvé, qui pourra se faire une belle place dans l'enseignement professionnel de la région normande où l'on est, et même, pourquoi pas, de tout l'Ouest de la France.

"Ce sera un poids nouveau sur le budget annuel qui ne laisse pas d'être effrayant. Mais les demandes d'admission à l'orphelinat se font de plus en plus nombreuses : il faut penser très sérieusement à pousser les murs de la maison.

"En attendant, le Père Pansard bâtit aux bords de l'Orne une très belle grotte à Notre-Dame de Lourdes. Comme il a raison ! La Vierge qui n'abandonna jamais Don Bosco saura bien ouvrir son manteau pour que des garçons de plus en plus nombreux viennent s'y abriter."

Ceci était écrit en 1938, quelques mois avant la guerre, et l'avenir immédiat ne paraissait pas bien encourageant. Cependant le Père Pansard n'hésite pas. Il a commencé à bâtir des ateliers, et, par une immense construction, il va pouvoir plus que doubler le nombre des habitants de la maison de Giel ...

Le nouveau bâtiment, qui fait corps avec l'ancien, ne mesure pas moins de 90 mètres de long sur 16 mètres de large. Il comprendra quatre étages et un magnifique sous-sol, réservé à l'installation du chauffage. Puis ce seront cuisines, réfectoires, salles d'étude et de classes, dortoirs, qui s'installeront peu à peu. "... Il aurait encore fallu penser plus grand, disait le Père Pansard. Du moins, nous aurons fait notre part. Nos successeurs continueront." Ce nouveau bâtiment sera mis en service en 1952, peu de temps après le départ du Père Pansard pour la maison de Melles où il retournait en qualité de directeur.

Nous ne pouvons pas conter par le menu la vie de cette maison de Giel, qui fut vraiment "la maison du Père Pansard", et où il est revenu pour mourir. Rappelons au moins les deux mois héroïques de juin et juillet 1944. Le 6 juin, à l'aube, les enfants de l'orphelinat étaient réveillés par le fracas des premiers bombardements. Durant plus de deux mois, la peur, le danger allaient être leur pain quotidien. Ils auraient aussi, c'est vrai, la fierté d'être des premiers à saluer les alliés libérateurs. Situé en plein milieu de la "poche de Falaise", Giel fut l'oasis des réfugiés, des sinistrés, des réfractaires, des parachutistes, des blessés de toute la région. Les salésiens y entretenaient un climat de réconfort, d'amitié, et même une gaieté de bon aloi, qui raffermait plus d'un cœur guetté par le découragement. Ils distribuèrent jusqu'à 2.000 rations alimentaires par jour. Ils constituèrent un centre chirurgical au service de tous. Prêtres, coadjuteurs, religieuses, enfants, tous se dévouèrent sans compter. Un jour, les nazis voulurent imposer leur loi : c'est alors que le Père Directeur leur tint tête avec un cran et un mépris du danger qui lui ont valu depuis les félicitations du Gouvernement français et aussi des autorités anglaises et américaines. En ces moments bien difficiles, le Père Pansard sauvegarda la liberté absolue de Giel, et n'hésita pas, le 14 juillet, à faire hisser les couleurs en haut du mât de la grande cour d'alors, tandis que la fanfare des enfants jouait la Marseillaise. Devant une telle audace, les soldats nazis ne purent que se mettre, comme tout le monde, au garde à vous ... Giel, animé par le Père Pansard, avait forcé l'admiration de l'ennemi lui-même.

Aussi ne faut-il pas s'étonner des distinctions dont il devait être l'objet. Avec la Croix de Guerre, épinglée depuis longtemps sur sa poitrine, il devait recevoir ensuite la Médaille Militaire et la Médaille de la Reconnaissance Française. En 1950, il sera fait Chevalier de la Légion d'Honneur, et, lors de la remise du ruban rouge, un poète d'occasion pouvait écrire :

"Cette goutte de sang nous dit les sacrifices,  
L'épreuve et la souffrance en un passé récent,  
La maison transformée en un immense hospice,  
Les blessés et les morts .., la Victoire chantant.  
Cette goutte de sang, j'y vois le pur emblème  
De votre amour profond qui côtoie l'infini  
Et qui vous fait donner, jusqu'au bout, tout  
vous-même  
A ceux qu'aima Jésus, les enfants, les petits."

Peu de temps après, comme nous l'avons dit, le Père Pansard reprenait la direction de la maison de Mèlles qu'il connaissait bien. Il s'y donna de toute son âme jusqu'au jour où la Faculté l'obligea à se reposer complètement. Il prit un peu de repos nécessaire, puis revint à Giel. Son ancienne maison était alors en pleine prospérité. Les rêves qu'il avait faits se réalisaient sous ses yeux. Cependant il se rendait bien compte que la chapelle d'autrefois devenait trop petite, et il se mit en tête de faire aboutir son dernier rêve. Il voulait une belle chapelle dans laquelle tous les enfants pourraient être à même de prier et de chanter ensemble les louanges du Seigneur. Ce rêve, grâce à d'excellentes bonnes volontés, il a pu le mener à bien. Et c'est dans cette chapelle que sa dépouille mortelle sera transportée avant de prendre le chemin du cimetière. Mais c'est aussi dans cette chapelle que ses confrères et les enfants de Giel prient maintenant pour lui.

+  
+       +

Il est difficile, avouons-le, de saisir en quelques phrases la figure entière du Père Louis Pansard. Que d'aspects dans ce bloc d'homme ! Nous pouvons assurer en premier lieu que ce fut un chef énergique et qu'il avait un tempérament de lutteur. Quelle rare audace ! Quel réalisateur ! Tout ce que nous avons dit de lui en fait foi.

Il fut audacieux, cela est vrai, mais son audace était faite d'une foi et d'une espérance qui ne se démentirent jamais, et qui restèrent, en dépit des apparences, toutes paternelles. On s'inclinait devant lui comme devant un père qui a consacré toute sa vie au salut des jeunes, qui restaient sa constante préoccupation. Comme il aimait ses anciens, ses bienfaiteurs ! Et comme il était heureux de pouvoir rendre service aux uns et aux autres !

Et combien de vocations sorties de cette maison de Giel qui, assurant la relève, continueraient la tâche du Père ! Ce fut là vraiment un de ses grands soucis apostoliques : la recherche des vocations. Il en parlait très souvent, et surtout il priait pour que des âmes ardentes viennent continuer la tâche commencée. Et sa prière ne sera pas faite en vain, comme nous pouvons le constater.

Comment eût-il pu en être autrement avec cette dévotion à Notre-Dame-Auxiliatrice qu'il s'efforçait d'implanter dans l'âme de ses enfants et dont il donnait lui-même un si bel exemple ! Par cette dévotion à Marie, "la Bonne Vierge" comme il disait, il se montra particulièrement fils de Don Bosco.

Et c'est sur cette dévotion qu'il s'appuyait pour former des hommes, des caractères, des chefs. Il le répétait souvent : "La médiocrité de tant d'existences vient de la médiocrité des volontés." Chez lui, en tous cas, cette richesse de caractère se manifesterait jusqu'à la fin. Dans ses dernières années, elle fut moins spectaculaire peut-être, mais toujours combien édifiante !

+

+       +

Car elles furent nombreuses et lourdes les croix et les épreuves que le Père Pansard a portées. Il y avait des années qu'il mourait petit à petit, et il le savait. Toutes ces souffrances, nous l'avons mieux compris après sa mort, elles étaient à faire frémir le plus courageux. Ceux et celles qui ont vécu à ses côtés, ont pu suivre la progression de ce mal qui ne lui laissa jamais un instant de repos et qu'il supporta toujours avec une prodigieuse et silencieuse réserve.

Le Père Pansard savait qu'il y avait dans sa douleur - disons même dans sa torture - autant d'appels de transfiguration et de rédemption, dont il n'aurait voulu, à aucun prix, étouffer la voix. A-t-il demandé une seule fois au Seigneur de mettre une limite à son épreuve ? Nous pouvons ne pas le penser.

Celui qui fut toujours aux avant-postes - ceux de son pays aux heures terribles de la guerre, et aux avant-postes de la chrétienté, là-bas, dans la brousse congolaise - et qui donc a combattu le bon combat, celui-là, ce vaillant et courageux Père Pansard est allé recevoir la récompense de son inlassable activité ici-bas.

Il a franchi la porte, le tunnel de la mort, pour entrer dans la clarté de la véritable vie, celle où le bonheur est total, dans le rassasiement parfait de ces besoins de connaître et d'aimer que nous ne pourrions jamais

voir satisfaits ici-bas.

Sa vie ne lui a pas été ôtée, mais elle a été changée. Il continue à vivre, et il vit maintenant devant le Seigneur (...).

Georges Lorriaux, directeur  
Lettre nécrologique du P. Louis  
Pansard, Giel, 1965.

## I N D E X   D E S   N O M S

- Acremant, Germaine, 34.  
 Adam, Karl, 82.  
 Alençon, Orne, 19, 22, 73.  
 Algérie, 157.  
 Allemagne, 43, 102, 152.  
 Amielh, Hubert, 142, 161, 163, 164.  
 Angleterre, 100.  
Arche, périodique, 4, 61, 73, 74, 82, 89, 110, 142, 177.  
 Argentan, Orne, 4, 54, 58, 70, 73, 99, 110, 178.  
 Augustin d'Hippone, saint, 8, 31, 33, 46, 82, 117, 118, 122.  
 Bach, Jean-Sébastien, 103.  
 Bardel, Mgr, 169, 171.  
 Bazin, René, 82.  
 Beauvoir, Simone de, 65.  
 Beethoven, Ludwig van, 43.  
 Béhuët, Aline, 16, 17, 18, 20, 33.  
 Belgique, 152, 170, 175, 177.  
 Bergen-Belsen, camp, 110.  
 Berlin, 43, 101.  
Bibi Fricotin, 37.  
 Bisset, Orne, 58.  
 Boishue, comtesse de, 132, 142.  
 Bosco, Jean, saint, 6, 7, 58, 59, 62, 74, 75, 76, 83, 84, 130, 131, 140, 142, 162, 164, 174, 177, 178, 181.  
 Bosco, Teresio, 6.  
 Bossuet, Jacques-Bénigne, 82.  
 Bourget, Le, Seine, 150.  
 Brahms, Johannes, 44.  
 Bretagne, 82, 175.  
 Bricon, A., 33, 53, 173.  
 Brillon, Joseph, 65, 72, 74, 167.  
Bulletin salésien, périodique, 110, 177.  
 Caen, Calvados, 176.  
 Cambrai, Nord, 27, 28.  
 Casanova, Giovanni Giacomo, 148.  
 Chateaubriand, François de, 8, 82, 115, 141.  
 Chaumière, La, Guernesey, 175.  
 Chevallier, Pierre, 142.  
 Chevrel, Pierre, 152.  
 Chimay, Belgique, 175.  
 Christ, Jésus, 30, 31, 63, 79, 124.  
 Claudel, Paul, 82, 123, 125, 130.  
 Clayette, Charles, 58, 96, 99, 132, 142.  
 Coat an Doc'h, Bretagne, 82, 177.  
Coeurs Vaillants, 72, 74.  
 Collet, Albert, 142.  
 Combes, Emile, 169.  
 Congo belge, 176, 177.  
 Cornillet, mont, 175.  
 Corre, Marcel, 152.  
 Côtes-du-Nord, département, 132.  
 Coulanges, M. de, 22.  
 Courbe, La, Orne, 60.  
 Courbet, Gustave, 32, 33.  
 Courtomer, Orne, 19.  
 Créac'h, Jean, 66, 70, 73, 74.  
Croix-Rouge, 110.  
 Damas, Syrie, 117.  
 Dart, François, 95, 99.  
 Déas, Raymond, 133, 142.  
 Decroly, O., 27.  
 Delacroix, Henri, 74.  
 Dérout, Henri, 142.  
 Derveaux, Paul, 5, 7, 142.  
 Desramaut, Dominique, 3.  
 Desramaut, Francis, 73.



- Dhuit, Julien, 53.  
 Didon, P., 82.  
 Dieu, 28, 29, 30, 31, 36, 45, 46, 47, 62, 69, 81, 82, 112, 117, 118, 122, 123, 124, 125, 126, 129, 133, 164, 169, 171, 173, 174.  
 Dinan, Côtes-du-Nord, 132, 140, 141, 174, 175, 177.  
 Domfront, Orne, 7, 16, 18, 50, 53.  
Don-Bosco-France, périodique, 73, 142, 164.  
 Dottrens, R., 27.  
 Drancy, Seine, 150.  
 Du Guesclin, 141.  
 Duhamel, Georges, 91, 99.  
 Ecouché, Orne, 110.  
 Ecouen, Seine-et-Oise, 150.  
 Einstein, Albert, 43.  
 Ermenonville, Oise, 150.  
 Etats-Unis, 121.  
 Europe, 44, 139.  
 Falaise, Calvados, 110, 179.  
 Félicie, soeur, 86, 88, 89, 90.  
 Fénelon, François de, 26, 27.  
 Ferry, Jules, 45.  
 Festoc, Francis, 58.  
 Festou, Louis, 175.  
 Flers, Orne, 3, 171.  
 France, 20, 27, 95, 100, 132, 146, 154, 162, 174, 177, 178.  
 François d'Assise, saint, 83, 84, 148.  
 Gahéry, Louis, 33.  
 Georgette, monitrice, 51, 52, 53, 56, 57.  
 Gide, André, 126.  
 Giel, Orne, 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 17, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 66, 70, 71, 73, 74, 82, 83, 89, 90, 109, 131, 132, 140, 154, 156, 158, 161, 166, 167, 177, 179, 180, 182.  
 Gilson, Etienne, 35, 40.  
 Giraudoux, Jean, 109.  
 Goering, Hermann, 101, 139.  
 Gonesse, Seine-et-Oise, 150.  
 Groslay, Seine-et-Oise, 150.  
 Guebey, André, 142.  
 Guebey, Hubert, 142.  
 Guerche, La, Côtes-du-Nord, 5, 99, 132, 133, 138, 139, 142, 146, 177.  
 Guernesey, île anglo-normande, 175, 176.  
 Guillaume de Bellême, 53.  
 Guingamp, Côtes-du-Nord, 82.  
 Hairie, Marie-José, 142.  
 Hechtel, Belgique, 175.  
 Henriette-Marie, soeur, 86, 89, 90.  
 Hervieu, abbé, 89.  
 Hippone, Afrique, 117.  
 Hitler, Adolf, 9, 42, 43, 100, 101, 102.  
 Hubbard, H. Ron, 116, 121.  
 Hugo, Victor, 53, 128, 130.  
 Jean l'Evangeliste, saint, 40.  
 Jérusalem, 29.  
 Jésus, 82, 130, 179.  
 Jeunesse Etudiante Chrétienne, 72, 74.  
Jeunesse instruite, manuel, 58.  
 Jouan, Yves, 65, 86, 89.  
 Jousset, Jack, 97, 98, 99.  
 Katanga, Congo belge, 65, 176.  
 Keitel, Wilhelm, 139.  
 Kipushia, Katanga, 176.  
 La Boétie, Etienne de, 164.  
 Labous, Auguste, 134, 142.  
 La Bruyère, Jean de, 82.  
 Lacordaire, Henri, 82, 164, 169.  
 Lamartine, Alphonse de, 128, 130.  
 Landisacq, Orne, 33, 169.  
 Larigaudie, Guy de, 129, 130.  
 Le Boulc'h, Adolphe, 7, 69, 71, 73, 97, 151, 152, 153.  
 Le Coz, Yves, 65, 72, 74, 96, 99.  
 Le Duff, Jean-Yves, 142.  
 Lemonnier, Antoinette, 17.



- Lemonnier, Jacques, 4, 17.  
 Lemonnier, Jean, 3, 6, 9, 11, 17, 18, 22, 27, 33, 53, 65, 74, 89, 99, 110, 130, 136, 142, 152, 153.  
 Lemonnier, Mgr, évêque de Bayeux, 176.  
 Levallois-Perret, Seine, 5.  
 Leveneur, orphelinat, 176.  
 Londres, 101.  
 Lonlay, Orne, 53.  
 Lorriaux, Georges, 65, 182.  
 Louarn, Pierre, 66.  
 Lourdes, France, 80, 163, 178.  
 Lyon, Rhône, 73, 99.  
 Maistre, Joseph de, 109, 111.  
 Marie-Hermance, soeur, 90.  
 Marie-Louise, soeur, 90.  
 Marie-Theresia, soeur, 89.  
 Mathieu, François, 66, 110.  
 Mauriac, François, 82.  
 Mazé, Yves, 132, 135, 142, 152.  
 Melles-lez-Tournai, Belgique, 152, 153, 175, 178, 180.  
 Mendelssohn, Félix, 43, 47.  
 Menuhin, Yehudi, 43, 47.  
 Milan, Italie, 117, 118, 121.  
 Monique, sainte, 31.  
 Monmarché, F., 53.  
 Monsabré, Jacques, 82.  
 Montaigne, Michel de, 164.  
 Montalembert, Charles de, 164.  
 Montesquieu, Charles de, 156.  
 Mozart, Wolfgang Amadeus, 74.  
 Napoléon, empereur, 93.  
 Navarre, La, Var, 74.  
 Neuville-au-Pont, La, Marne, 99.  
 Nietzsche, Friedrich, 43.  
 Normandie, 3, 15, 171.  
 Notre-Dame, sainte Vierge Marie, 38, 80, 82, 95, 105, 106, 129, 163, 167, 173, 178, 181.  
 Offenbach, Jacques, 97.  
 Oheix, Emile, 130.  
 Onfray, Emile, 33, 40, 53, 169-173.  
 Orne, département, 116, 171.  
 Orne, rivière, 60, 80, 93, 178.  
 Ouistreham, Calvados, 99.  
 Pansard, Louis, 4, 63, 65, 71, 73, 77, 102, 142, 161, 162, 166, 167, 174-182.  
 Paris, 7, 53, 73, 74, 95, 99, 130, 142, 143, 144, 152, 153, 155, 157, 162, 164, 173.  
 Pascal, Blaise, 65, 79, 82, 128, 130.  
 Pasquet, Mgr, évêque de Sées, 177.  
 Pastol, René, 82, 177.  
 Paul, saint, 117.  
 Pélage, moine, 46.  
 Perrou, Orne, 4, 9, 89, 90, 177.  
Pieds Nickelés, illustré, 37.  
 Pierrefitte, Seine, 150.  
 Pinard de la Boullaye, Henri, 82.  
 Pinot, Adrien, 65, 71, 72, 74, 142.  
 Plédran, Côtes-du-Nord, 174.  
 Pologne, 42.  
 Pont-Scorff, Morbihan, 73.  
 Port-à-Binson, Marne, 4, 89.  
 Pourvéer, Yves-Marie, 175.  
 Psichari, Ernest, 123, 130.  
 Putanges, Orne, 58.  
 Rance, rivière, 141.  
 Reims, Marne, 142.

- Renan, Ernest, 8, 9, 10, 79.  
 Rennes, Ille-et-Vilaine, 154, 157.  
 Rhin, fleuve, 106.  
 Ribbentrop, Joachim von, 139.  
 Rolland, Romain, 43, 47.  
 Rome, 9, 64, 140.  
 Rousseau, Jean-Jacques, 8, 82, 117, 150.  
 Roussel, L., abbé, 4.  
 Ruault, Philomène, 16, 18.  
 Rubinstein, Arthur, 43, 47.  
 Saint-Basile, soeur, 90.  
 Saint-Denis, Seine, 150.  
 Saint-Georges, soeur, 84, 85, 86, 89, 90, 96.  
 Saint-Germain-des-Prés, Paris, 148.  
 Saint-Hélen, Côtes-du-Nord, 5.  
 Saint-Hilaire-du-Harcouët, Manche, 18.  
 Saint-Leu-la-Forêt, Seine-et-Oise, 150.  
 Saint-Malo, Ille-et-Vilaine, 141.  
 Saint-Mars (ou : Saint-Mard) d'Egrenne, Orne, 6, 7, 13, 16, 17, 18, 20, 25, 32, 33, 39, 48, 50, 51, 53, 56, 67, 76, 89, 91, 165, 166, 169, 170, 173.  
 Saint-Michel, mont, 131.  
 Saint-Pierre, patronage, Paris, 53.  
 Saint-Sulpice, Paris, 32.  
 Sainte-Berthe, maison, 35.  
 Sak, Joseph, 176.  
 Sartre, Jean-Paul, 8, 9, 126, 148, 152.  
 Schiélé, Robert, 65, 142.  
 Schubert, Franz, 44.  
 Sées (ou : Séez), Orne, 9, 18, 33, 162, 169, 177.  
 Séglien, Morbihan, 89.  
 Séguy, Jean, 121.  
 Seigneur, Dieu, 38, 39, 45, 52, 75, 76, 89, 113, 117, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 136, 137, 138, 160, 163, 164, 169, 173, 180, 182.  
 Seine, fleuve, 159.  
 Seine-et-Oise, département, 150.  
 Sertillanges, Antonin-Gilbert, 82.  
 Sévigné, Marie de, 19.  
 Simon, Michel, 142.  
 Simon, René, 152.  
 Sion, Suisse, 74.  
 Stalingrad, URSS, 49.  
 Strasbourg, Bas-Rhin, 113.  
 Témoins de Jéhovah, 29.  
 Texier, abbé, 82.  
 Thérèse de l'Enfant Jésus, sainte, 171, 173.  
 Thomas, Valéry, 66.  
 Tinchebray, Orne, 169.  
 Tournai, Belgique, 74, 175.  
 Turin, Italie, 167, 178.  
 Utrillo, Maurice, 147.  
 Vanves, Hauts-de-Seine, 73.  
 Vauloup, abbé, 169.  
 Verne, Jules, 53.  
 Versailles, Seine-et-Oise, 150.  
 Villers-Cotterets, Aisne, 3.  
 Villiers-le-Bel, Seine-et-Oise, 5, 73, 143, 144, 145, 147, 158, 163.  
 Villon, François, 90, 153.  
 Vimoutiers, Orne, 70.  
 Vladivostok, URSS, 52.  
 Voltaire, François-Marie Arouet, 8, 9, 79, 128, 130.  
 Wagner, Richard, 43.

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Présentation (Francis Desramaut) . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 3   |
| Jean Lemonnier, 3. - L'orphelinat de Giel vers 1940, 4. - Les mémoires de Jean Lemonnier, 6. - L'édition des souvenirs de Jean Lemonnier, 9.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |     |
| JEAN LEMONNIER : SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE D'UN ORPHELIN DE GIEL . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 11  |
| I. Saint-Mars, acclimatons-nous, 13. - II. "Fañer est la plus jolie chose du monde" (Mme de Sévigné), 19. - III. L'art de lever les yeux au ciel en gardant les pieds sur la terre, 23. - IV. Variations sur le même thème, 28. - V. Monsieur le Curé, c'était quelqu'un !, 35. - VI. Juin 40, les importuns visiteurs, 41. - VII. Adieu, Saint-Mars !..., 48. - VIII. Jean qui pleure et Jean qui rit, 54. - IX. Giel, cette bonne maison de don Bosco, 59. - X. C'était un père, et un chef, 62. - XI. En avant, la musique !, 67. - XII. Chez don Bosco, prier, travailler, rire et chanter se distinguent fort peu, 75. - XIII. Nos Soeurs étaient formidables !..., 83. - XIV. Les plaisirs et les jeux, 91. - XV. Juin 44 : on en avait quand même assez !, 100. - XVI. "Sauve-moi, ô Dieu ...", 112. - XVII. "Jette-toi hardiment vers Lui ...", 122. - XVIII. Salésien de don Bosco, 131. - XIX. "Hélas, se j'eusse étudié !..", 143. - XX. Pauvre soldat surpris par la déroute !..., 154. - Conclusion, 165. |     |
| Annexes . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 169 |
| I. L'abbé Emile Onfray, 1878-1953 (A. Bricon), 169. - II. Révérend Père Louis Pansard, 1888-1964 (G. Lorriaux), 174.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |     |
| Index des noms . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 183 |











